LiRE magazine

RENTRÉE 2025
LES MEILLEURS LIVRES
Leïla Slimani, Pierre Lemaitre, Camille Laurens, Haruki Murakami, Pierre Michon, Annette Wieviorka, Philippe Vilain, Jean Echenoz, Rachel Kushner, Christophe Guilluy...

LES ÉCRIVAINS ET L'HUMOUR

- Les spécialistes : Dac, Desproges...
- Le secret du rire anglais
- Les classiques se lâchent : Céline, Proust, Austen...

GRAND ENTRETIEN
VANESSA SPRINGORA
« Briser la chaîne du silence »

N° 537/FÉVRIER 2025/WWW.LIRE.FR

L 19817 - 537 - F: 7,90 € - RD

FRANCE MÉTRO : 7,90 € - DOM : 8,50 € - BEL (926150) : 8,50 € - LUX : 8,50 € - CH : 11,10 FS - CAN : 13,99 $CA - D : 9,90 € - ESP/ITA/GR/PORT CONT : 8,90 € - MAR : 89 DH - TOM : 1080 XPF - TUN : 9,90 TND - NUMÉRO 537 - FÉVRIER 2025 LIRE LA PASSION DES LIVRES ET DES ÉCRIVAINS

ATALA

1801

Voyage illustré au cœur d'un roman

EXPOSITION

4 octobre 2024
28 septembre 2025

Maison de Chateaubriand • Châtenay-Malabry
vallee-aux-loups.hauts-de-seine.fr

LIRE magazine LE FIGARO

hauts-de-seine LE DÉPARTEMENT

N° 537 - FÉVRIER 2025
LiRE magazine

SOMMAIRE

6
LE GRAND ENTRETIEN
VANESSA SPRINGORA

36
L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN
ÉRIC NEUHOFF

40
LE DOSSIER
HUMOUR ET LITTÉRATURE, LE RIRE POLYMORPHE

52
LE PORTRAIT
PHILIPPE VILAIN

4 **L'ÉDITO**
Baptiste Liger

6 **LE GRAND ENTRETIEN**
Vanessa Springora

13 **L'ACTUALITÉ**

36 **L'UNIVERS D'UN ÉCRIVAIN**
Éric Neuhoff

40 **LE DOSSIER**
Humour et littérature, le rire polymorphe

52 **LE PORTRAIT**
Philippe Vilain

56 **L'ENQUÊTE**
Pierre Michon et ses pairs, une génération majuscule

63 **LE CAHIER CRITIQUE**
64 • Événement : Haruki Murakami
70 • Littérature française
77 • Polars
78 • Littérature étrangère
84 • Classiques/Études littéraires/Poésie
86 • Science-fiction/Fantastique/Romance
87 • Bande dessinée
88 • Mangas/Jeunesse
94 • Essais/Documents

66 **LES EXTRAITS**
66 • *J'emporterai le feu* de Leïla Slimani
90 • *Alice au pays des idées* de Roger-Pol Droit

104 **LA LANGUE FRANÇAISE**

114 **LES LIVRES DE MA VIE**
Marc Lavoine

LA CHRONIQUE DE
39 **Gérard Oberlé** Livres méconnus ou oubliés
62 **Bernard Lehut** Le livre à lire
69 **Patricia Reznikov** Dans les piles
93 **Solange Bied-Charreton** Ordre d'idées
102 **Pascal Ory** Mot de tête
111 **Éric-Emmanuel Schmitt** L'atelier d'écriture

ABONNEZ-VOUS EN 1 CLIC SUR WWW.LIRE.FR OU EN SCANNANT CE QR CODE POUR DÉCOUVRIR TOUTES NOS OFFRES !

COUVERTURE : ALE+ALE

Ce numéro comporte un encart Dékuple diffusé sur l'ensemble des abonnés France et un encart *Lire Magazine* sur une diffusion partielle.

STÉPHANIE LACOMBE POUR LIRE MAGAZINE – ALEXANDRE ISARD POUR LIRE MAGAZINE – AGIP/BRIDGEMAN IMAGES – JEAN-LUC BERTINI POUR LIRE MAGAZINE

LIRE magazine

Société éditrice
EMC2 SAS au capital de 499 400 euros
Siège social
43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur général
Stéphane Chabenat
Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger

Rédacteur en chef
Alexis Brocas

Direction artistique/Maquette
Isabelle Gelbwachs

Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, avec Brigitte de Zélicourt

Iconographie
Janick Blanchard

Chroniqueurs
Solange Bied-Charreton, Bernard Lehut, Gérard Oberlé, Pascal Ory, Patricia Reznikov, Éric-Emmanuel Schmitt.

Ont collaboré à ce numéro
Fabrice d'Almeida, Frédérique Anne, Hubert Artus, Simon Bentolila, Boll, Patrice Bollon, Eugénie Bourlet, Olivier Cariguel, Mathieu Charrier, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Sophie Di Malta, Marcus Dupont-Besnard, Nicolas d'Estienne d'Orves, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Hélène Gestern, Aude Giger, Ève Guerra, Emmanuel Hecht, Jean Hurtin, Marie Jouvin, Louis-Henri de La Rochefoucauld, Xavier Le Clerc, Éric Libiot, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Jean Montenot, Margaux Morasso, Jean-François Paillard, Jacques Perry-Salkow, Dominique Poncet, Bernard Quiriny, Christophe Rioux, Juliette Savard, Serge Sanchez.

Publicité littéraire, partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23
Isabelle Marnier : 01 47 00 11 77
publicite@lire.fr

Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes

Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.
Siège social : 43, avenue du 11-Novembre,
94210 Saint-Maur-des-Fossés.
N° Commission paritaire : 0625 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 3038-3900.
Second Class Postage Paid
At Long Island City NY.

Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)

Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

SERVICE ABONNEMENTS

Service Abonnements *Lire Magazine*
20, rue Rouget-de-Lisle,
92 130 Issy les Moulineaux.
Boutique abonnement
https://abonnements.lire.fr
Courriel : abonnements@lire.fr - Tél. : 01 79 92 11 86
Tarif d'abonnement
1 an, 10 numéros, 55 € (France métropolitaine)

ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER

À une lettre près. Oui, à une lettre près, « rire » et « lire » ne seraient qu'un seul et même mot. Deux verbes qui pourraient, finalement, aller de pair tant la lecture sait parfois nous amuser, nous faire sourire. Pourtant, lorsqu'on regarde les divers classements des meilleures ventes, force est de constater que, contrairement au cinéma ou au théâtre, la comédie ne fait guère recette, ce qui n'est pas le cas des tragédies intimes, drames sociétaux, thrillers crépusculaires ou évocations de moments terribles de l'Histoire. Il y a bien, de temps en temps, un petit miracle (mettons de côté le domaine de la BD), mais les lecteurs français semblent privilégier des œuvres plus sombres. Plus « sérieuses » ? Pour ce début d'année, à l'occasion du 50e anniversaire de la disparition de Pierre Dac – grand maître des mots, l'air de rien –, *Lire Magazine* a choisi de consacrer son dossier aux liens entre l'humour et la littérature. Et ce, aussi bien à travers les grands classiques des lettres ou les divers registres du rire que dans des domaines moins officiels – au fond, quand on regarde les textes de leurs sketchs, Raymond Devos ou Pierre Desproges ne maîtrisaient-ils pas mieux la langue française que certains lauréats des grands prix d'automne ? Si, en ce début d'année, il y a bien un auteur qui a débridé nos zygomatiques (mais pas que), c'est bien lui : Jean Echenoz. Les péripéties de son roi du nanar dans *Bristol* confirment, si besoin était, son talent et sa manière si singulière de passer du comique au tragique. Mais on ne résumera sans doute pas à ce seul titre cette rentrée d'hiver 2025, riche en titres stimulants. Doit-on parler de grand cru ? Assurément. Parmi les nombreuses pépites du moment, nous aurons été marqués par le retour gagnant de Haruki Murakami, la virtuosité narrative de Camille Laurens, la reconstitution du Paris gay des années 1980 de Jean-Christophe Grangé, le drôle de ton de Rachel Kushner ou le portrait amer d'Annie Ernaux signé Philippe Vilain. Sans compter bien des découvertes. Qui vous feront (parfois) rire ou (souvent) pleurer – qu'importe : les écrivains auront su vous transporter, vous passionner, vous émouvoir, vous révolter. Et donc affirmer la puissance de la littérature. ■

***Lire Magazine* sur iPad !**
Nouvelle liseuse pour lire votre magazine en ligne :
lire.fr/pages/liseuse.
L'application Lire Magazine est disponible sur l'App Store et sur Play Store.
Notre boutique en ligne :
lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :** 15, rue de la Fontaine-au-Roi, 75011 Paris
- **Par courrier électronique :** redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :** www.facebook.com/Lire.Magazine
- **Instagram** www.instagram.com/lire.magazine/
- **X :** https://x.com/magazinelire

TRI FACILE

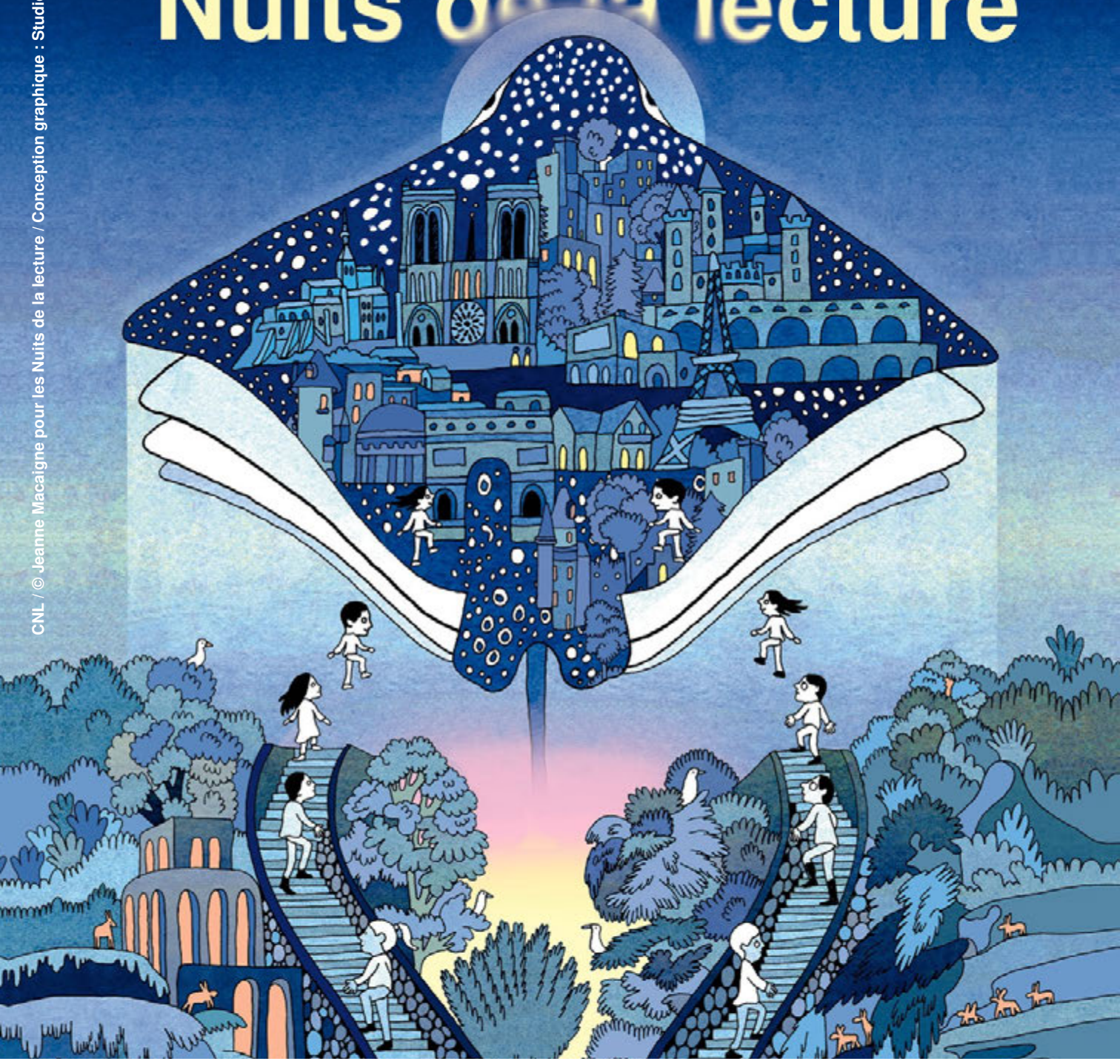
Imprimé sur du papier certifié PEFC, 100 % fabriqué en Autriche avec 15 % de fibres recyclées. Le Ptot est de 0,006 kg/tonne.

AUDREY SOVIGNET

Les patrimoines

23 – 26 janvier 2025

Nuits de la lecture



CNL / © Jeanne Macaigne pour les Nuits de la lecture / Conception graphique : Studio CC

www.nuitsdelalecture.fr

MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité

CNL Centre national du livre

pass Culture

LE FIGARO · LA TRIBUNE DIMANCHE · Le Point · le Bonbon · TV5 MONDE · rfi · MCD · France médias monde · radiofrance · france tv

RATP · Up Coop · Sne · SLF · SGDL · BnF · Bibliothèque publique d'information Centre Pompidou

STÉPHANIE LACOMBE POUR LIRE MAGAZINE

VANESSA SPRINGORA

« Briser la chaîne du silence »

Nous vivons tous avec nos morts, enclos dans nos patronymes ou nos matronymes. Mais qu'en est-il lorsque le nom ment ? Lorsqu'il cache, sous une histoire familiale officielle, des vérités censées rester tues ? En 2020, alors que la parution du *Consentement* l'avait placée sous les projecteurs, Vanessa Springora a perdu son père, qu'elle n'avait pas vu depuis neuf ans. Parce qu'il est impossible d'entretenir une relation affective stable avec un mythomane, qui camoufle ses failles avec des mensonges. Peut-être était-il possible, au moins, de le comprendre… Pour cela, Vanessa Springora a cherché. Et elle a trouvé ce qu'elle n'attendait pas – des preuves de l'homosexualité de son père, insoupçonnable. Mais aussi un baromètre avec le visage de Pétain, un petit portrait de Hitler et deux photos anciennes montrant son grand-père dans des tenues frappées de l'aigle impérial nazi… Bien sûr, des questions ont surgi, qui rejoignaient celles que l'autrice se posait de longue date sur son *Patronyme*, ce « hapax » qui semble ne se relier à rien. Pour y répondre, il fallait enquêter. Se plonger dans les archives de la Seconde Guerre mondiale, voyager, interroger. Ainsi, au gré des béances de la mémoire collective, Vanessa Springora a reconstitué une histoire. Qui nous emmène dans les Sudètes, cette région de Tchécoslovaquie peuplée par une importante communauté allemande et revendiquée par Hitler, où le nationalisme germanique fut porté à incandescence. Qui nous parle d'un amour entre un soldat perdu et une jeune fille de Normandie qui risqua sa vie pour lui. Qui explique le geste inouï d'un homme pour se réinventer en France, se libérer de son passé et en délivrer ses enfants. Mais de même que ce que l'on tait ne disparaît pas pour autant, ce que l'on trouve ne révèle jamais tout. Ce livre – et c'est son intérêt – n'est donc pas le récit d'une marche triomphale vers la vérité. Au fil d'une écriture très tenue, où chaque mot semble avoir été pesé, Vanessa Springora raconte ses tâtonnements, sa poursuite d'une histoire qui déjoue toujours ses attentes, mais la conduit aussi à réaliser un vœu cher à son grand-père. La structure gigogne du livre reproduit le mouvement de cette enquête : chaque découverte, chaque fausse piste, chaque interrogation donne sa forme au chapitre suivant. L'autrice y ajoute de petites fictions où, forte des dernières informations recueillies, elle imagine le passé de son grand-père. Une vérité forcément changeante. Et c'est par ce travail sur la forme, et par cette quête d'un absolu qui semble toujours se dérober, que le récit devient texte littéraire…

PATRONYME RACONTE LA QUÊTE D'UN ABSOLU QUI SEMBLE TOUJOURS SE DÉROBER

Nous avons rencontré Vanessa Springora dans un café de la place de la Bastille. Comme la morgue propre aux auteurs français qui vendent plus de 1000 exemplaires lui est étrangère, l'entretien s'est vite transformé en une passionnante conversation à bâtons rompus sur cette quête des origines, et sur ce que la littérature peut faire et défaire. •••

EXTRAIT

★★★★☆
PATRONYME
VANESSA SPRINGORA
368 P., GRASSET, 22 €

À lire *Patronyme*, on a l'impression qu'il y a une continuité avec *Le Consentement*. Comme si, après vous être réapproprié votre histoire, vous aviez voulu, dans la suite de ce mouvement, vous réapproprier votre nom. Est-ce le cas ?

Vanessa Springora C'est exactement ça. D'abord, le hasard a fait que les deux événements se sont télescopés, puisque mon père est mort quatre jours après la sortie du *Consentement*. Et j'ai beaucoup dit, à l'époque, que je cherchais à me réapproprier mon histoire. Mais je ne suis pas uniquement constituée de cet épisode de ma vie, qui a duré de mes 14 à mes 15 ans. Après la mort de mon père, quand j'ai été confrontée à tous ces documents, tous ces mystères à élucider, je me suis rendu compte que si je ne savais pas d'où je venais et quelle était l'histoire de ma famille paternelle, il me manquerait toujours une grande partie du puzzle. Pour aller plus loin, je dirais que les deux textes résultent de la même démarche : il y avait un récit à déconstruire. Dans *Patronyme*, je n'avais pas envie de porter de jugement moral sur le parcours de mon grand-père, et j'ai essayé d'être la moins manichéenne possible. Mais il me semblait nécessaire de montrer la part de fiction et la part manquante de ce récit qui nous avait été donné, à mon père, mon oncle et à moi – celui d'un héros qui avait échappé à deux totalitarismes, qui avait résisté, une histoire qui occultait toute une partie moins glorieuse de sa vie. Enfin, il était aussi important de comprendre ce qui avait pesé sur mon père, ce qui avait fait de lui ce mythomane compulsif, incapable d'être un père pour moi. Quand j'ai réalisé avec quels non-dits il avait dû vivre, beaucoup de choses se sont éclairées. Il était le premier à porter ce faux nom – après mon grand-père qui l'avait forgé pour effacer les traces de son passé, et pour que ses enfants puissent avoir un avenir. J'avais besoin de comprendre qui était mon père, un personnage très énigmatique qui m'a beaucoup fait souffrir par son absence, son côté insaisissable, ses mensonges… Et j'ai pu élucider ces mystères à l'aune de mes découvertes, en comprenant que lui-même n'avait jamais su qui était véritablement son propre père.

Il ne l'a pas su mais, comme vous l'écrivez, il y avait des indices. Il avait vu les photos de votre grand-père en uniforme allemand. Et il y a eu une période où lui-même s'est voulu d'extrême droite…

V.S. Oui, il avait découvert son secret, mais n'a jamais pu en parler directement avec lui, ce qui est la pire des situations. Ça l'a conduit à endosser, par mimétisme, les mensonges de son père. Et à développer une fascination pour l'idéologie nazie bien qu'à d'autres moments de sa vie il se soit dit de gauche. Mon père a oscillé entre la haine de soi et la haine des autres, qui sont pour moi deux faces d'une même médaille. C'est tragique, car ça a débouché sur cette existence presque avortée. Au départ, mon père avait énormément de possibilités : il était très intelligent, autodidacte et extrêmement cultivé, il avait une passion pour la politique. Finalement, il s'est tourné vers la presse. Il se prétendait journaliste alors qu'il travaillait plutôt dans la branche marketing et communication de certains journaux. De même qu'aucun de ses trois mariages n'a duré, sa vie professionnelle a été faite de sauts d'un poste à un autre. Je pense que ses employeurs s'apercevaient assez vite qu'il y avait beaucoup d'esbroufe chez lui, et qu'en réalité il était tout simplement incapable de travailler. Parce qu'il était trop psychiquement atteint pour faire preuve de régularité.

Après ces échecs, votre père est allé s'installer chez sa mère – la description de cet appartement clivé, avec la chambre de votre grand-mère, que vous retrouvez dans un état impeccable, et ce salon englouti sous le désordre où votre père habitait, est un des moments forts du texte. N'était-ce pas une façon de se rapprocher de la source de ses traumas ?

V.S. Oui, je suis persuadée qu'il est allé y vivre pour être au plus près de ce mystère qu'il n'avait jamais réussi à élucider complètement. Quant à la topographie de l'appartement, elle reproduisait de nombreuses frontières – l'un des thèmes de mon livre – politiques, psychiques, géographiques, de genre. Et cela dans un espace

BIO– *bibliographie*

2006

Après un DEA de lettres à la Sorbonne et un début de carrière comme réalisatrice pour l'INA, Vanessa Springora devient assistante d'édition chez Julliard, puis éditrice en 2010.

2019

Deux mois avant la parution du *Consentement*, l'autrice prend la direction des éditons Julliard. Elle quittera ce poste en 2021 pour se consacrer à l'écriture.

2020

Parution du *Consentement*, récit où elle revient sur la relation dans laquelle l'écrivain Gabriel Matzneff l'entraîna alors qu'elle avait 14 ans, et lui 49 ans. Vendu à plus de 300 000 exemplaires, le livre a été l'un des grands succès de l'année.

Hitler en octobre 1938 en République tchèque, pays d'origine du grand-père de Vanessa Springora, qui a fait partie des forces de sécurité du IIIe Reich.

HEINRICH HOFFMANN/PUBLIEK DOMEIN

très réduit – d'environ 35 mètres carrés. Il y avait cette pièce, ce mausolée de ma grand-mère décédée, qu'il continuait à nettoyer. Le fait d'avoir retrouvé les fameuses photos de mon grand-père dans les affaires de ma grand-mère me laisse penser que c'était elle qui avait caché ces objets à cet endroit-là, peut-être après le décès de son mari… Je ne suis pas tout à fait sûre que mon père ait trouvé ces photos. Mais il avait dû les voir dans son enfance, puisqu'il y a eu ce premier moment mimétique étonnant où il a voulu faire de l'escrime comme son père, qui porte sur l'une de ces photos un costume d'escrimeur avec une croix gammée. Plus tard, il a développé une fascination pour l'imagerie nazie, qui l'a conduit à collectionner certains objets dont j'ai d'abord cru qu'ils appartenaient à mon grand-père.

Saviez-vous, en commençant votre enquête sur votre père, qu'elle vous mènerait à votre grand-père ?

V.S. Je le pressentais, ou j'en avais le désir, parce qu'il y a toujours eu une énigme autour de l'origine de son nom de famille. Et c'est dans cet appartement, en croyant essayer de cerner la personnalité de mon père après son décès, que j'ai dévié vers la figure de mon grand-père. Les deux sont indissociables : il était impossible de comprendre mon père sans comprendre qui était le sien. D'ailleurs, ça a été mon réflexe naturel de le faire enterrer avec ses parents… Comme si j'avais l'intuition qu'on ne pouvait pas séparer leurs destins. Et même si mon père est allé vivre dans cet appartement pour des raisons très pragmatiques, j'ai eu l'impression que c'était aussi une façon de me laisser une sorte de jeu de piste. Sur le lit de ma grand-mère, il y avait ce papier en évidence, avec mon nom… Il avait compris que le jour où il mourrait, ce serait moi que l'on appellerait, même si je ne le voyais plus depuis des années. D'une certaine manière, il m'avait désignée, et c'est pourquoi je me suis sentie presque investie de l'obligation de mener cette enquête.

Vous avez fait de la psychanalyse, où les questions du nom et de l'origine sont essentielles. Cette enquête n'est-elle pas une façon de la poursuivre par d'autres moyens ?

V.S. Je m'interroge beaucoup sur les liens entre littérature et psychanalyse, qui sont deux formes d'exploration connexes de la psyché humaine. Mais en psychanalyse, on cherche à prendre conscience de ses déterminismes, alors que l'on peut écrire en puisant dans son inconscient sans forcément conscientiser les choses. Dans le cadre de la psychanalyse, la reformulation d'un récit familial permet de changer le regard que l'on porte sur lui mais, pour en arriver là, il faut aussi se confronter au réel, voyager, rencontrer les derniers témoins, et essayer de convoquer un matériau qui n'est pas seulement celui de l'exploration psychique, comme je l'ai fait dans *Patronyme*. Avoir élucidé une partie du mystère a changé beaucoup de choses pour moi. Cela m'a permis de mieux comprendre pourquoi mon père a été aussi impuissant à jouer son rôle de père. Mais aussi de découvrir mes véritables origines : comme je l'écris, c'est maintenant en mon âme et conscience que je continuerai à porter ce nom. Je suis constituée de cette histoire, de cette ambiguïté et il faut l'assumer. D'ailleurs, qui sommes-nous pour savoir ce que nous aurions fait dans des circonstances similaires ? À moins d'y avoir été confronté, on ne peut pas l'imaginer. Il y a eu 8 millions d'encartés au NSDAP…

D'autant que lorsqu'on découvre, sous votre plume, l'atmosphère des Sudètes avant-guerre, avec cette exaltation du nationalisme allemand, qui passait par le sport, on voit bien qu'il était très facile, pour les jeunes de la génération de votre grand-père, de se laisser embrigader…

V.S. C'est aussi pour cela que la question du nom structure si bien cette histoire : « Springer » *[le nom originel de sa famille paternelle]* désigne une appartenance à la communauté allemande. Quand on hérite d'un patronyme, on hérite d'une identité, et du serment de loyauté qui va avec. Ce qui m'a intéressée, c'est dans quelle mesure on peut échapper à ces déterminismes. Dans le cas d'un jeune homme comme l'était mon grand-père, dans le contexte de la guerre, ça semble très compliqué. Je suis moi-même le produit de mon milieu. Mais mon grand-père s'est forgé un pseudonyme pour donner à ses descendants la chance de s'inventer une autre histoire. De nous fabriquer un destin moins dominé par les événements extérieurs. Dans ma démarche d'écriture, je cherche à défaire un certain nombre de fictions. Cela me permet d'assumer à mon tour ce pseudonyme. Et ça m'épargne d'avoir à en choisir un.

Vous vous êtes posé la question ?

V.S. Oui, au moment d'écrire *Le Consentement*, je me suis demandé si je serais capable d'assumer ce récit sous mon identité réelle. Très vite, je me suis dit que me dissimuler derrière un nom d'emprunt n'aurait aucun sens, alors que le but était justement de mettre au jour des vérités cachées. Aujourd'hui, garder mon nom, symboliquement, c'est aussi une façon de réaliser le souhait de mon grand-père qui nous a légué un nom vierge, sans passé, pour que nous inventions autre chose, un autre destin. Ce que mon père n'a pas réussi à faire.

Enquêter sur votre nom, c'est une chose, mais pourquoi fallait-il en passer par l'écriture de ce livre, avec ses récits gigognes, et ces petites fictions par lesquelles vous racontez la vie de votre grand-père telle que vous l'imaginez alors ? •••

V.S. C'est vrai, j'aurais pu garder cette enquête pour moi. Peut-être que je ne sais pas faire autrement qu'explorer mon identité par l'écriture. Je le découvre en même temps que vous. C'est ce qui constitue ma démarche littéraire, tout simplement. Et puis j'ai beaucoup lu ce type de livres – *Les Disparus* de Daniel Mendelsohn, *Retour à Lemberg*, de Philippe Sands. Bien qu'aux antipodes du mien par leur sujet, ils m'ont nécessairement influencée. J'ai aussi beaucoup lu l'autofiction des années 1990, les œuvres de Christine Angot, d'Annie Ernaux, d'Hervé Guibert. Cette démarche de sociologie, d'anthropologie ou d'archéologie de soi m'est familière. J'ai fait parfois de petites incursions dans la fiction avec ce livre, plus pour moi-même, mais en ne cachant jamais au lecteur que ce sont des récits recomposés et orientés par ma propre subjectivité, bien qu'ils soient nourris d'éléments factuels.

D'autant qu'à la fin vous apprenez quelque chose sur votre grand-père qui semble dynamiter tout ce que vous avez envisagé.

V.S. Oui et ça m'a beaucoup amusée : cette version, je ne l'avais pas du tout vue venir ! Cela me rappelle la biographie de Kafka de Reiner Stach. Dans la préface, il raconte à quel point il est difficile d'écrire la biographie d'un absent, même quand il y a énormément de documentation : c'est comme voir une biche passer fugitivement dans une forêt. Au début, j'ai voulu aller au bout de cette enquête pour recomposer de façon exhaustive la trajectoire de mon grand-père – et, en effet, j'ai reconstitué une grande partie de sa vie. Mais les choses les plus importantes – s'il a tué de ses propres mains, s'il a été un tortionnaire ou un criminel –, je ne peux pas les dire. Je peux dire que, pour le moins, il a été un complice. Contraint ou séduit, il a fait partie des forces de sécurité du III[e] Reich et il a été très proche du pire puisqu'il fréquentait ce centre où ont été formés les policiers qui participeraient à la Shoah par balles. J'ignore s'il a eu des remords. Je sais juste qu'il a conservé cet antisémitisme jusqu'à la fin de ses jours.

Dans votre enquête, vous vous rendez à Zábreh, en République tchèque, où vous accomplissez un vœu de votre grand-père : celui de retrouver sa famille, dont il était séparé par le rideau de fer. Cela a dû être un moment très fort ?

Ville de Zábreh, dans l'ancienne région des Sudètes, où l'autrice s'est rendue pour son enquête familiale.

V.S. Oui, ça a été une grande satisfaction et une joie pour moi. Malheureusement, la cousine de mon père, Irena, est morte un an après ces retrouvailles, mais je suis aujourd'hui en contact avec son frère, qui est assez âgé, et sa petite-fille, qui ne savait rien de cette histoire familiale. J'espère que le livre sera traduit en tchèque ou en anglais pour qu'elle ait la possibilité de le lire : c'est aussi son héritage. Je suis très émue de ce lien. J'ai toujours ressenti, chez mon grand-père, la mélancolie d'être coupé de son pays, de sa famille, sa tristesse de ne pas avoir pu aller aux obsèques de sa mère, de son frère, de son père, de ne pas avoir vu grandir ses neveux et nièces. Et le moment où j'ai fumé cette cigarette en silence sur la tombe de sa famille était un intant de recueillement important. C'était comme le mener, lui, devant cette tombe. Cette réunion de notre famille était incroyable. Mais nous ne portons plus le même nom. Eux s'appellent Springer, et moi Springora.

Revenons à l'appartement : lorsque vous trouvez un baromètre à l'effigie de Pétain, une photo de Hitler et que vous vous dites : « C'était donc ça ? » On apprend plus tard dans votre livre que la réalité est bien plus complexe que « ça ». En ce sens, ne montre-t-il pas que la réalité déjoue toujours les idées que l'on peut se faire à son sujet ?

V.S. Pour moi, il est très important d'affirmer que je ne détiens aucune vérité. Dans une période aussi trouble et aussi complexe que la Seconde Guerre mondiale, plusieurs récits coexistent ; et il faut l'accepter. Ce qui vaut pour nous n'est pas raconté de la même manière ailleurs. Pour les Allemands, la Seconde Guerre mondiale arrive après la chute de l'Empire austro-hongrois, la défaite de la Première Guerre mondiale, le traité de Versailles, la réparation impossible qui laisse le pays exsangue, l'humiliation, la crise économique… Ce récit qui faisait d'eux, à leurs yeux, des victimes, les a fait basculer dans la barbarie. Je ne cherche pas du tout à justifier les choix de mon grand-père, mais à me les expliquer. Quand on veut comprendre l'Histoire, il est nécessaire de savoir que plusieurs récits coexistent. C'est pourquoi mon livre a ce côté kaléidoscopique, où la réalité est toujours mouvante, insaisissable. Parce que si on change un peu de point de vue, on perçoit les choses différemment. Pour mon grand-père, devoir modifier son nom, qui était devenu un stigmate à la Libération, à cause de sa consonance allemande, alors que depuis 1938 il était du côté des dominants, est assez ironique. Par ailleurs, dans une vie, on a le droit d'évoluer et je lui laisse la possibilité d'avoir eu des remords.

Ce qui est intéressant, c'est aussi les conséquences différentes de ces mensonges sur votre père et sur votre oncle qui, lui, a décidé de s'alléger en ne sachant rien. Est-ce que vous n'avez pas tenté d'ouvrir une troisième voie, et de vous alléger de ce passé, non pas en l'ignorant mais en le connaissant ?

V.S. D'abord, il est plus facile de faire ce genre de recherches quand il s'agit de son grand-père, et pas de son père. Les personnes autour de moi qui sont confrontées à un secret de famille qui les touche directement n'arrivent pas à soulever cette chape de plomb. Ce qui m'intéresse, c'est de briser la chaîne du silence. C'est le fil rouge entre *Le Consentement* et *Patronyme*. Je sais qu'il y a quelque chose de mortifère dans ce silence. J'en ai vu les effets sur mon père. Mon oncle a lui choisi de s'éloigner géographiquement, de se désintéresser de cette histoire, mais j'ai malgré tout senti chez lui une curiosité enfouie, une douleur, et peut-être le regret de ne pas

JOFRE/WIKIPÉDIA

avoir fait ces recherches de son côté. Il s'est finalement beaucoup amusé en m'aidant dans mon enquête et s'est passionné pour mes découvertes. On peut aussi briser le silence de façon collective. J'espère que cette histoire fait écho à des situations universelles : celle du secret de famille, du défaut de transmission, mais aussi celle de la collaboration, de ces choix qui peuvent nous placer du mauvais côté de l'histoire, et dont on devra porter la responsabilité tout au long de son existence.

Cela renvoie à ce moment du livre où vous vous intéressez à ce passage d'*Un roman russe*, d'Emmanuel Carrère qui *« se demande (sans y croire) si prétendre que chacun peut être amené à choisir le mauvais camp "par hasard ou par ignorance" est une position de droite, pour ne pas dire une position de collabo »*.

V.S. J'ai lu très récemment *Aurais-je été résistant ou bourreau ?*, de Pierre Bayard. Il explique au contraire, comme le dit l'historien américain Christopher Browning, que le bourreau est la figure la plus banale qui soit. Il est très facile de devenir bourreau. Ce qui rend un homme capable de devenir un héros, de s'extirper de sa culture, de son identité, de son appartenance et d'arriver à résister à ces injonctions massives en disant non, ça, c'est bien plus mystérieux. Ce n'est pas une question de droite et de gauche. Et puis il y a des histoires plus complexes que ça. Celle de Mitterrand, par exemple, qui a eu la Francisque, qui fut à la tête d'un réseau de résistance, et est resté ami avec Bousquet… Ce qui peut sembler contradictoire, mais ne l'est pas forcément.

Oui, parce que comme vous le montrez dans le livre, contrairement aux existences mises en scène dans les fictions traditionnelles, qui ont un sens, une destination, nos vies sont infiniment moins cohérentes…

V.S. Cela me fait penser à une phrase de Viriginia Woolf dans *L'Art du roman*, où elle explique que le roman, fondé sur la structure du mythe, doit faire évoluer un personnage d'un point A à un point B, lui faire rencontrer un certain nombre d'antagonistes et qu'il ait été transformé entre les deux. Woolf constate que la réalité n'est jamais comme cela, et elle cherche à inventer une forme romanesque qui soit plus proche du vrai. Elle nous dit qu'aucune trajectoire de vie n'est aussi linéaire que ce qu'on lit dans les romans, et c'est ce que j'ai essayé de faire avec ce livre.

Mais nous avons beau savoir cela, lorsque nous pensons à l'existence des autres, nous refusons souvent de lui prêter ce que nous trouvons à la nôtre. Comme si nous voulions y plaquer le schéma du roman…

V.S. C'est ce que je raconte avec l'histoire de ce meuble où j'ai voulu classer l'existence de mon père et celle de mon grand-père dans des tiroirs bien séparés, alors que leurs vies étaient si intriquées. Le travail du romancier est de rendre plus lisibles les existences, pas de leur donner une forme simplifiée : depuis le XXe siècle, on sait très bien que c'est une illusion, que le héros sous sa forme mythique n'existe pas. Et en même temps, le mythe m'intéresse beaucoup. Le nom que l'on porte est déjà le début d'une fiction, une sorte d'ouvroir potentiel de littérature : quelle histoire raconte-t-il ? Quelle histoire cache-t-il ? La Genèse, c'est d'abord une histoire de généalogie et de noms.

DR

Dans *Des hommes ordinaires*, l'historien spécialiste de la Shoah Christopher Browning tente de comprendre la figure du bourreau.

« Je ne cherche pas du tout à justifier les choix de mon grand-père, mais à me les expliquer »

Votre enquête aurait pu continuer encore longtemps. Qu'est-ce qui vous a poussé à l'interrompre ?

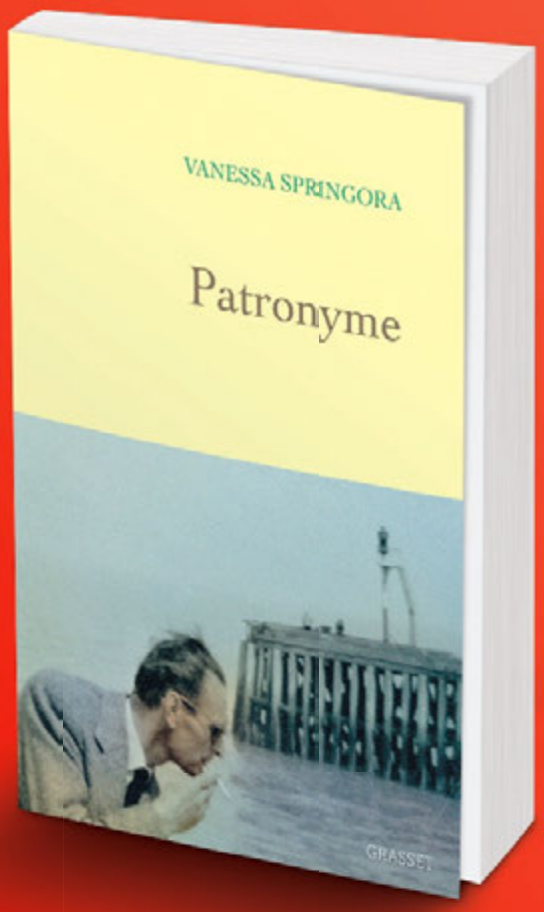
V.S. À un moment donné, il faut savoir s'arrêter, sinon on entre dans une forme de névrose. Encore aujourd'hui, alors que le livre existe, je me retiens parfois de continuer mes recherches. J'ai le secret espoir que cette enquête puisse se poursuivre, qu'un témoin vienne me dire : « J'ai connu votre grand-père. » Ce texte est aussi une bouteille à la mer. Mais il faut savoir passer à autre chose. Et puis, comme je le raconte, il y avait chez les nazis et sous le régime stalinien la même volonté de détruire les preuves de leurs crimes. Lors de mes recherches, j'ai été troublée qu'on me réponde systématiquement : « Les archives ont été détruites. » Ce que je cherche – la preuve de crimes qu'a peut-être commis mon grand-père – a de forts risques d'avoir été effacé. Pour ne pas basculer dans la même folie obsessionnelle que mon père, sous une autre forme, j'ai compris qu'il fallait que je me protège et que je mette fin à cette enquête. Mais il n'est pas impossible qu'à tête reposée je reprenne un jour mes recherches…

N'étiez-vous pas aussi parvenue au bout de ce jeu de piste constitué des preuves laissées par votre grand-père ?

V.S. Oui, j'espère. J'ai eu le sentiment d'être arrivée au bout, même si c'est illusoire. Je reste la petite fille qui adorait son grand-père et j'ai encore envie de le sauver, envie qu'on vienne me confirmer la théorie selon laquelle il aurait fait libérer un wagon de Tziganes. Peut-être l'a-t-il fait. Peut-être que la raison de sa désertion, c'est qu'il a rejoint la Résistance. Mais avec ce que j'ai pu reconstituer, je vois bien qu'il a une face sombre. Sur le livre, il y a un bandeau imprimé recto verso, avec une photo assez solaire de mon grand-père, tel que je l'ai connu dans les années 1970. Et au dos, cette fameuse photo de lui en tenue d'escrime, prise au moment de son adhésion au NSDAP, à la fin des années 1930, où son regard est sombre et dur, très déterminé et très angoissant. Il y a le reflet du côté obscur de cette époque, dans ce regard-là. Ce n'est évidemment pas du tout le souvenir que j'ai de lui. ■

Propos recueillis par Alexis Brocas

Photos : Stéphanie Lacombe pour *Lire Magazine*



Abonnez-vous à LIRE magazine

EN CADEAU
PATRONYME
Le nouveau roman de
VANESSA SPRINGORA

1 AN
49€
SEULEMENT

Scannez ce QR code pour profiter de cette offre exceptionnelle

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE (10 numéros)
+ ***PATRONYME*** pour 49€ seulement au lieu de ~~101 €~~

Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
Code postal : |_|_|_|_|_|
Ville : .....
E-mail : .....
Téléphone : .....

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2

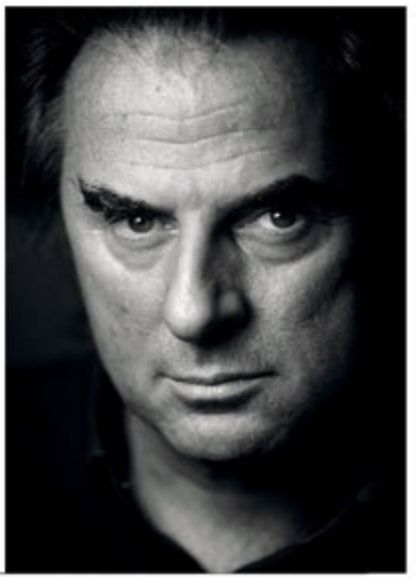
☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur https://abonnements.lire.fr/

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/03/25 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE-MAGAZINE 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux.

OMLM537

LIRE MAGAZINE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 499 400 € - 15, RUE DE LA FONTAINE AU ROI, 75011 PARIS

L'ACTUALITÉ



14

QUAND **JEAN-CHRISTOPHE GRANGÉ** DÉCRIT LE PARIS GAY DES ANNÉES 1980

16

LOLA LAFON :
« JE M'INQUIÈTE D'UNE SOCIÉTÉ DANS LAQUELLE IL FAUT SE PRÉSERVER DE TOUT »

JOËL SAGET/AFP - LYNN S.K./STOCK - PALAIS DE VERSAILLES

30

QUI SONT LES GRANDS NOMS FONDATEURS DE **« L'ESPRIT FRANÇAIS »** ?

19

LE SNOBISME SELON **ROBERT DE MONTESQUIOU**

Un thriller en deux tomes sur le déferlement de l'épidémie de sida et les ferments du Mal. Du Jean-Christophe Grangé pur jus – intense et trépidant.

À Dieu ne plaise

Jean-Christophe Grangé a vu du pays, ses activités de journaliste l'ayant mené aux quatre coins du globe. Sa curiosité semble insatiable : la migration des cigognes (qui lui inspirera son premier texte), les mystères du cerveau, les îles à milliardaires, les nains toréadors d'Espagne, etc. En 1998, *Les Rivières pourpres*, son deuxième roman, se vend par palettes et se voit adapté sur grand écran deux ans plus tard. Le succès, cette infamie ? *« Pour les littéraires, je suis un auteur de polar, et pour la pseudo-élite du polar, je suis un mec à best-sellers »*, déclarait il y a peu l'auteur irrité. Le malentendu ne l'empêchera pas de creuser son sillon. *Le Concile de pierre* (Mongolie), *La Ligne noire* (Asie du Sud-Est), *La Forêt des mânes* (Amérique du Sud) feront voyager les lecteurs et, souvent, les secoueront méchamment… Car Grangé explore surtout le tréfonds de l'âme humaine, viciée et corrompue comme il se doit. Le Mal, ce *« bien dégénéré, dégradé, tordu »*, comme il le dit ailleurs, est la matière de ce fervent catholique. Les scènes horrifiques se succèdent, l'ange du fantastique n'est jamais loin. L'Enfer est un monde en soi, et Grangé est son Virgile, qui attrape son lecteur par le poignet et l'entraîne au cœur des brumes.

Avec *Sans soleil*, son nouveau diptyque, le désormais sexagénaire prouve qu'il n'a rien perdu de son sens du rythme. Les deux romans, *Disco inferno* et *Le Roi des ombres*, paraissent en même temps. Même si quatre années calendaires les séparent – on saute de 1982 à 1986 –, ils suivent le fil d'une même intrigue : la traque d'un meurtrier à la machette qui, à Paris puis sur d'autres continents, sème la panique au sein de la population homosexuelle, cependant qu'un autre assassin, autrement sournois, commence à faire parler de lui. Le sida est le deus ex machina de *Sans soleil*, un monstre sauvage, aveugle et affamé de chair. *« Certains clament déjà qu'il frappe une communauté en particulier, qu'il y a derrière un jugement, un châtiment*, déplore un personnage. *Je ne m'attarderai pas sur ces inepties. »* Il n'empêche : c'est bien de punition qu'il s'agit. L'amour dévoyé, sali, déchiré… Tremblez, mortels ! Il n'y a nulle part où se cacher.

UNE VAGUE MEURTRIÈRE À LA PORTÉE MÉTAPHYSIQUE

On danse beaucoup, au début de *Disco inferno*, pour oublier demain. La fête est finie, les lumières s'éteignent – bientôt, il faudra dégager la piste, bientôt les corps deviendront squelettes, les sourires angéliques se mueront en rictus. Les trois personnages de *Sans soleil*, un flic, un médecin et une étudiante amenés à

RICHARD DUMAS/ALBIN MICHEL

enquêter ensemble, sont « *désespérément* » hétéros. Effarés, ils regardent avancer la vague. Il y a l'inspecteur principal Patrick Swift, 32 ans, clope au bec, mèche furtive et gueule de rocker, qui ne croit plus à l'amour, Daniel Ségur, expert en « *maladies tropicales* », qui consacre son temps aux victimes du virus. Et puis il y a Heidi Becker, lycéenne d'origine argentine, blessée, belliqueuse. Sa place dans l'histoire ? Heidi est l'amie de Federico Garzon, une folle envoûtante défigurée par la maladie, première victime du tueur à la machette. Tous trois mettront presque deux romans à s'apprivoiser pleinement, et la complexité de leurs relations est l'un des points forts du diptyque. L'autre est sa densité, sa puissance : *Sans soleil* est un projet massif. Sans dévoiler l'identité de l'assassin, il faut souligner à quel point sa trajectoire épouse celle de l'époque. Le sida tue, le sida rend fou, ternit le passé et prive les hommes d'avenir. Certains se noient dans l'hédonisme ; d'autres choisissent la violence.

D'abord parisienne, l'intrigue se propage, dans le second tome, au Maroc, à l'Afrique noire puis à Haïti. Les sources du Mal, mais lequel, au juste ? Quelle main tient la machette ? Que reste-t-il à venger ? Peu à peu, le particulier se fond dans le général, le meurtre devient universel, la portée métaphysique et la pleine ambition du roman se révèlent. On comprend mieux pourquoi Patrick Swift, des années après la conclusion présumée de l'affaire, répugne à refermer un dossier que ses supérieurs ont remisé depuis longtemps. Car rien n'est réglé ; on meurt jusqu'aux dernières pages.

Dans un épisode dantesque, un trio de personnages découvre, au cœur de la forêt équatoriale, un cadavre déjà décomposé. Des singes silencieux observent la scène. Ce cadavre est à eux, songe Heidi. Sa première idée, c'est que « *ces bestioles malades – ou supposées telles – se sont fait un grand noir. Elles l'ont attrapé, frappé, mordu, dépecé – peut-être même violé, pourquoi pas* ». Le malaise est là, suintant, palpable. Il est question, on l'aura compris, de péché originel. Il y a là des messies, des adeptes, des prêtres, des martyrs – ne manque, en réalité, qu'un dieu, à moins qu'il ne soit déjà sous nos yeux, et que nous refusions de le regarder en face. Pied au plancher, Grangé assène les chapitres comme des torgnoles d'interrogatoire. Sa prose n'est pas exempte de facilités, de clichés, de familiarités superflues. On les lui pardonne volontiers : il est de ces auteurs qui, choisissant de ne rien épargner au lecteur, lui manifestent ainsi leur respect. ■

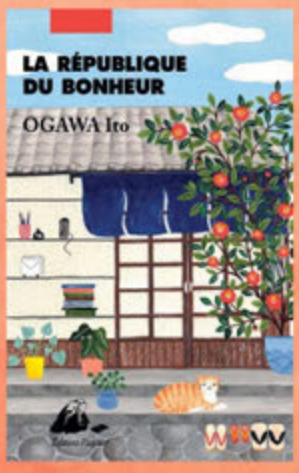
Fabrice Colin

SANS SOLEIL (T. 1). DISCO INFERNO
JEAN-CHRISTOPHE GRANGÉ
432 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €

EXTRAIT

SANS SOLEIL (T. 2). LE ROI DES OMBRES
JEAN-CHRISTOPHE GRANGÉ
400 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €

le nouveau roman de
OGAWA Ito



Éditions Picquier
www.editions-picquier.com

« L'écriture permet de mettre en commun le vécu de chacun »

Dans son dernier ouvrage, Lola Lafon mêle ses chroniques sur l'actualité à des textes inspirés de ses rencontres et de ses expériences. Des histoires personnelles dont elle parvient à faire émerger une vision collective du monde.

Votre livre *Il n'a jamais été trop tard* mêle des chroniques publiées dans *Libération* à des textes plus personnels, l'actualité internationale à des portraits de silhouettes croisées… Quel est le trait d'union entre tous ces sujets ?

Lola Lafon. Cet ouvrage est pour moi dans la continuité du précédent, *Quand tu écouteras cette chanson*. Je n'aime pas parler de « fiction », de « non-fiction », car dès lors que l'on écrit, tout est fiction… Mais après la sortie de *Quand tu écouteras cette chanson*, j'ai eu envie de continuer à prendre la distance nécessaire pour comprendre, au lieu de privilégier son opinion : cette distance est une respiration. J'ai tout de suite pensé à un livre – *Libé* est pour moi un laboratoire littéraire. À ces textes publiés pendant deux ans, j'ai ajouté ceux, en italique, qui font un aller-retour entre le « nous » et le « je ». Cette juxtaposition montre de quelle façon ce qui est autour de nous, ce qu'on entend, ce qu'on lit, va résonner sur des choses extrêmement intimes.

C'est-à-dire ?

L.L. Un parent meurt. Dans votre adolescence, vous êtes confronté à l'anorexie. Votre chien vieillit et vous vous rendez compte que, dans la vie, il n'y a absolument pas de place pour le corps amoindri… Dans notre parcours de vie, on va tous et toutes être confrontés à des étapes qui se ressemblent plus ou moins. Ça me semble essentiel de ne pas avoir le nez collé à ce qu'on vit. Qu'est-ce que l'espoir, l'inquiétude ? C'est ce qui m'intéresse, ce vécu de chacun qui résonne avec celui des autres, et que l'écriture permet de mettre en commun.

Pourquoi avoir choisi ce titre, *Il n'a jamais été trop tard*, un graffiti que vous mentionnez dans une chronique sur le MeToo du cinéma en février dernier ?

L.L. Je cherche toujours un titre au fur et à mesure de l'écriture, j'ai un petit dossier avec quelques possibilités. Celui-là revenait tout le temps, car il me semble réunir tous les textes et tous les moments. Je ne sais pas si le graffiti même était lié au sujet de MeToo, mais on peut l'appliquer à tout : tant qu'on est vivant, il n'a jamais été trop tard. Cette phrase me parle par rapport à notre présent collectif, mais aussi de façon plus intime. Il y a, dans ce récit, beaucoup de références au temps, à ce qui passe trop vite et qu'il ne faudrait pas laisser passer. Pour moi, il n'y a en réalité que la littérature qui permette de revenir sur ses pas. C'est un moyen de reprendre le mouvement et, en même temps, de le ralentir. Il n'y a que dans l'écriture – et je pense que beaucoup de gens peuvent l'expérimenter, même dans un journal intime –, que l'on parvient à capter quelque chose, à ne pas laisser partir trop vite ce qui se passe.

Vous écrivez en introduction que *« ce livre est une histoire en cours. L'histoire de ce qui nous traverse, une histoire qu'on conjuguerait à tous les singuliers »*. Que voulez-vous dire par cette dernière affirmation ?

L.L. Je pense qu'en dehors d'une vision collective du monde il n'y a pas de salut. L'écriture permet de ne pas être passionné par soi-même, de se projeter ailleurs. Mais je me méfie aussi du « nous » qui écrase le « je », c'est très important de considérer qu'on est absolument singulier. Je m'inquiète d'une société dans laquelle il faut se préserver de tout. Je ne suis pas pour qu'on aille se coller la tête la première vers ce qui fait mal, pas du tout. Mais l'isolement, en revanche, c'est une prison. Qu'est-ce qui va se jouer dans ce grand théâtre ? Quel rôle vous allez y tenir ? Parce que ça n'existe pas de n'en tenir aucun. ■

Propos recueillis par Eugénie Bourlet

EXTRAIT

IL N'A JAMAIS ÉTÉ TROP TARD
LOLA LAFON
227 P., STOCK, 19,50 €

LYNN S.K./ISTOCK

Julia Minkowski et Marie Dosé.

HANNAH ASSOULINE/L'OBSERVATOIRE

En finir avec l'ère du soupçon

Les avocates Marie Dosé et Julia Minkowski ont uni leurs plumes pour alerter sur une justice trop souvent rendue avant l'heure.

Bannir d'abord, juger ensuite: c'est la nouvelle manière de « rendre justice », en lieu et place de l'appareil judiciaire, des organisations: partis politiques, associations, académie des César…, relayés par des réseaux sociaux vengeurs et des médias pervers. Des individus se retrouvent ainsi mis au ban de la société car ils sont visés par une plainte, le plus souvent à caractère sexuel, mais aussi financier, sans même avoir été entendus et sans qu'aucune enquête préliminaire n'ait été encore ouverte. La simple incrimination vaut condamnation, au nom de l'exigence de transparence et d'exemplarité. Dans cette confusion totale, l'acte d'innocenter finit par passer pour une entourloupe, dont la présomption d'innocence serait l'instrument privilégié, autant qu'une injure faite aux victimes.

Dans un brillant plaidoyer de réhabilitation de cette « *recherche inquiète du juste* », intitulé *Éloge de la présomption d'innocence*, où l'on croise Beigbeder, Bayou, Doillon, l'abbé Pierre, Christine Villemin, etc., les avocates Marie Dosé et Julia Minkowski délivrent une leçon de droit salutaire. Car si la présomption d'innocence interdit de se prononcer sur la culpabilité faute d'éléments à charge suffisants, elle n'a jamais empêché des enquêtes sérieuses et des arrestations à temps. Ce qu'il manque à la justice, ce sont les moyens d'accomplir, dans une durée raisonnable, sa mission: la manifestation de la vérité. Des moyens, c'est ce dont elle ont un besoin urgent, tout comme la police et la défense – le fameux « régalien ». Cela suppose de tailler à la serpe dans un État-providence addictif. Mais qui osera s'engager sur cette voie? ■

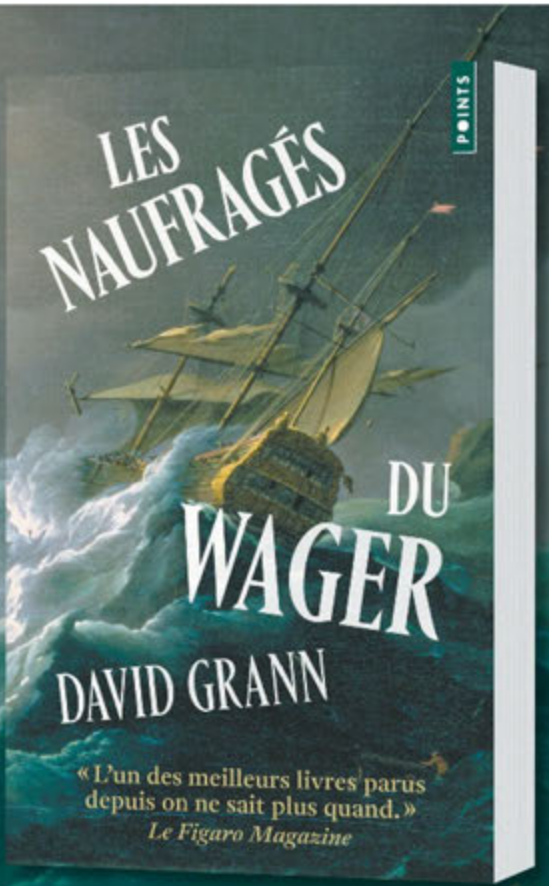
Emmanuel Hecht

ÉLOGE DE LA PRÉSOMPTION D'INNOCENCE
MARIE DOSÉ, JULIA MINKOWSKI
208 P., L'OBSERVATOIRE, 21 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 FÉVRIER.

SURVIVRONT-ILS À L'IMPOSSIBLE ?

" UN PUR CHEF-D'ŒUVRE. "
Le Figaro Magazine

" ON NE PEUT LÂCHER CE RÉCIT D'AVENTURES. "
France Inter



POINTS

© Tara Images

Le poids des maux

Abusé quand il était enfant, Constantin Alexandrakis voit se réveiller de vieux démons enfouis alors qu'il devient père à son tour. Sorte d'exutoire, l'écriture s'impose alors à lui.

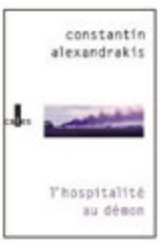
Le Grand Nord, décor de *L'Hospitalité au démon*, nous vient directement à l'esprit lorsque apparaît l'imposante chapka grise vissée sur la tête de Constantin Alexandrakis. Au moment de notre rencontre, le livre n'est pas encore sorti en librairies, et l'auteur ne sait pas comment il sera reçu. Cela le rend un peu nerveux, mais il ressentait le besoin d'écrire ce texte puissant, à la croisée des genres littéraires. Roman, fiction ou témoignage, l'auteur ne cherche pas à trancher. « *Je pense que ce qui est important, c'est que les gens réfléchissent et fabriquent leur récit, cette liberté d'interprétation est essentielle pour une œuvre d'art.* » Il y a pourtant quelque chose d'extrêmement intime dans ce récit qui naît au lendemain de l'ère MeToo, peu après la naissance de sa fille. Son personnage, « *le Père* », quadragénaire, victime d'un pédophile entre ses 9 et 14 ans, se bat avec acharnement contre ses démons afin d'être présent pour sa fille, sa « *Principale* », qu'il doit, avec ses propres armes déjà éprouvées, préparer à affronter le monde qui l'a lui-même meurtri.

« *À un moment, j'ai senti qu'on était prêts; moi à le dire et les gens à l'entendre. Et c'est venu beaucoup de l'affaire Claude Lévêque.* » Lors de la mise en examen pour viols sur mineurs de l'artiste plasticien, qui était l'une des idoles de l'auteur – ex-étudiant aux Beaux-Arts de Cergy –, celui-ci publie un texte sur son blog, « Du Claude ». Il commence ensuite à compiler plusieurs écrits personnels sur la paternité, études, recherches, notes, qui constituent petit à petit la structure de *L'Hospitalité au démon*.

MON LIVRE, MA BATAILLE

Méthodiquement, « le Père » s'efforce de constituer une carte de « *pédoland* », territoire sombre, marécageux (et affreusement vaste) fait de culture, d'artistes, de silences, de honte. Écumant toute la documentation sur le sujet, « le Père » tantôt étudie frénétiquement, tantôt vrille. Alors surgit la première personne du singulier; alors apparaissent des caractères spéciaux, des excroissances qui « démonisent » le texte, lorsque l'alphabet ne suffit pas à décrire l'horreur et la colère. « *J'aime beaucoup tout ce qui est un peu artificiel, et j'ai voulu jouer avec les outils de la fiction, en utilisant un décor et un narrateur. Je me méfie des mots, je pense qu'il n'y a pas de vérité dans le langage, que c'est un écheveau qu'il faut toujours démêler. L'emploi de la troisième personne permet de dire que ce n'est pas parce que le narrateur est victime qu'il ne peut pas dire de conneries!* » Une idée qui est aussi soutenue par Neige Sinno, autrice du retentissant *Triste tigre*, qui signe la préface de *L'Hospitalité au démon*. Un précieux soutien pour Constantin Alexandrakis: « *Trouver une place là-dedans n'est pas évident, il y a moins d'hommes qui sont victimes, et la plupart des agresseurs sont des hommes…* »

L'Hospitalité au démon est une traversée qui puise sa force dans le langage, l'humour et l'honnêteté brute. Et au-delà des mots démonisés, il y a les mots justes, ceux, mal employés, qui détruisent, il y a ceux qui fonctionnent comme des talismans (« ce n'est pas ma faute »), les noms de celles et ceux qui l'inspirent, il y a le *love symbol* de Prince, chanteur préféré du père-personnage-auteur, symbole de liberté, rival de Michael Jackson et pourfendeur des normes masculines « *dans un monde un peu chiant* ». « *Ce livre, c'est l'histoire d'une bagarre*, nous explique Constantin Alexandrakis. *À la fin, on peut gagner contre le désordre, le chaos. C'est un combat que je gagne à travers les mots, la littérature, dans le sens où j'ai terminé ce projet. Mais écrire qu'il faut continuer le combat, cela demande infiniment moins d'énergie que de le tenir au quotidien. Car le combat, lui, ne s'arrête jamais vraiment.* » ■ **Margaux Morasso**



L'HOSPITALITÉ AU DÉMON
CONSTANTIN ALEXANDRAKIS
240 P., VERTICALES, 20 €

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

• MAUVAIS ESPRIT

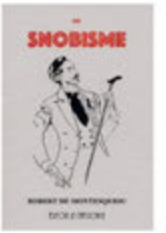
Le d'Artagnan du dandysme

Adulé par certains, moqué par d'autres, Robert de Montesquiou demeure un personnage culte de la Belle Époque. Le relire est un refuge contre la démagogie.

Il aurait eu du mal à se prétendre transfuge de classe: issu d'une famille d'extraction féodale, Robert de Montesquiou (1855-1921) descendait notamment de d'Artagnan. Sa préciosité aurait fait passer Oscar Wilde pour Édouard Louis. On se souvient surtout de son portrait par Boldini exposé au musée d'Orsay, où le dandy fin de siècle apparaît dans toute son élégance, mince, pâle et moustachu. On sait que certains de ses traits ont inspiré le personnage de Charlus à Proust et celui de des Esseintes à Huysmans. C'est le drame éternel de Montesquiou: être resté dans les mémoires comme un modèle plus que comme un artiste à part entière. Surnommé « *Grotesquiou* » par Jean Lorrain, il ne faisait pas s'esclaffer tout le monde avec ses manières exagérées. Edmond de Goncourt voyait ainsi en lui « *un tarabiscoté distingué qui pourrait bien avoir un vrai talent littéraire* ». Et si l'on se penchait sur son œuvre au lieu de s'en tenir à sa légende?

Il y a trois ans, les excellentes éditions Le Chat rouge ont publié *Du snobisme*, un recueil de morceaux choisis de Montesquiou. Le livre étant un succès, il a été plusieurs fois réimprimé. Y aurait-il encore des esthètes en France aujourd'hui? Ami de Mallarmé, mécène de Verlaine, Montesquiou écrivait de la poésie. On conseille aux profanes de découvrir *La Prière du serviteur*. Mais c'est surtout dans ses aphorismes que brille ce gentleman aussi élitiste que Barbey d'Aurevilly. « *Je suis moins bête que vous en avez l'air* », écrivait-il. Et souvenons-nous également de cette maxime: « *Il faut avoir de l'esprit pour apprécier celui qui s'exerce à vos dépens.* » Dans notre époque aux susceptibilités à vif, cela ressemble bien à un vœu pieux… ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld



DU SNOBISME
ROBERT DE MONTESQUIOU
285 P., LE CHAT ROUGE, 20,90 €

• MAUVAIS GOÛT

Modelé à la Sire

Quatre femmes, d'anciennes victimes, s'unissent afin de se faire justice elles-mêmes. Un thriller pour le moins contemporain.

Amis de Bronson et Sardou, ce livre est fait pour vous! Le beau temps où Charles arpentait les rues américaines dans *Death Wish* (*Un justicier dans la ville*) et où Michel chantait « *J'aurai ta tête en haut d'un mât* » n'est pas mort. Cédric Sire (anciennement Sire Cédric, allez comprendre!) réhabilite avec talent la douce volupté de se faire justice soi-même. Cet instinct archaïque qui a fait les beaux soirs de tant de westerns est ici relifté à la mode d'un thriller ultra-contemporain et joyeusement crapoteux.

Dans *Survivantes*, quatre anciennes victimes de tortionnaires unissent leur force pour aller, l'une après l'autre, régler son compte à leur bourreau respectif. Pour en arriver à cette camarilla, chacune a dû faire face à l'humiliante inertie de la police et au mutisme de la justice. Oui mais voilà, leurs agissements sont épiés par des flics étranges, tandis que chacune d'elles semble garder un lourd secret. Nous n'en dirons pas plus, car ce genre d'ouvrage, fondé sur un enchaînement de révélations et de retournement, ne saurait être défloré par des *spoilers*. Deux remarques, toutefois. L'efficacité narrative de l'auteur (qui se réduit parfois à la pure didascalie pour faire avancer son intrigue) lui fait trop souvent délaisser le biotope: toutes ces aventures se passent entre Toulouse, Carcassonne, Rodez, Bordeaux, mais le roman pourrait aussi bien se dérouler dans l'Ohio ou l'Arkansas. Sans verser dans le polar régionaliste, on aimerait un peu plus de brique rose, d'aligot et de lamproie! Un beau massacre ne serait-il pas savoureux, saupoudré de respounchous? Quant aux prénoms des héroïnes, ils semblent ceux d'instragrameuses: Cheryl, Tanya, Farrah, Kate. Signes des temps, me direz-vous. Gageons que Jérôme Fourquet en tirera d'éclairantes statistiques. ■

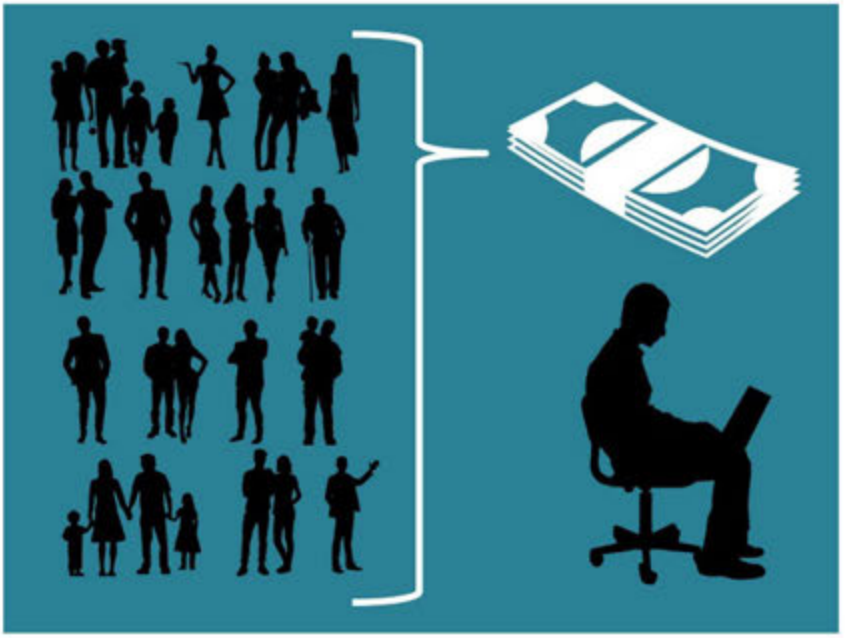
Nicolas d'Estienne d'Orves

SURVIVANTES
CÉDRIC SIRE
448 P., MICHEL LAFON, 21,95 €

MUSÉE D'ORSAY – PASCAL ITO/MICHEL LAFON

Une nouvelle manne pour le secteur

Le financement participatif – *crowdfunding* – s'est installé à bas bruit dans le secteur de l'édition. Une solution séduisante pour des petites maisons ou des particuliers. Réaliser des projets ambitieux sans passer par les circuits traditionnels n'est plus une chimère.



Le bulletin de souscription papier à une plaquette de poésie appartient-il à une époque révolue? Posté par un membre de sa famille ou un proche auquel le destinataire peut difficilement ne pas envoyer son chèque à endosser, le bon vieux prospectus semble tombé en désuétude. Mais la vente par souscription, qui remonte au milieu du XVIIIe siècle en Angleterre, pour une Bible polyglotte, perdure. « *Collecter de l'argent via son réseau familial, amical et relationnel, pour obtenir une participation, ne date pas d'aujourd'hui* », acquiesce Arnaud Burgot, cofondateur et directeur général d'Ulule. « *Ce n'est pas une innovation quand on décortique le phénomène.* » Il s'est plutôt métamorphosé. L'arrivée des plateformes de financement participatif, notamment Ulule dès 2010, a « *donné des ailes aux bonnes idées* », à des « *projets* » de toute nature, livre inclus. Ces projets ont réussi à voir le jour par un mode de levée de fonds qui a d'abord connu un fort succès dans le monde de la musique. Il a bouleversé les pratiques culturelles et les logiques économiques. Dans la foulée, l'essor des réseaux sociaux et la massification des paiements en ligne, diablement facilités, ont donné un coup de fouet à cette source de financement émergente, en ralliant des inconnus, familiers des applications et des réseaux. Une dimension sociale que reflète bien la traduction québécoise de *crowdfunding* par « sociofinancement ».

Ulule, qui vient d'acquérir son concurrent KissKissBankBank (KKBB), regroupe des dizaines d'éditeurs indépendants et des auteurs autoédités. En 2023, la plateforme a enregistré 1 131 projets de livres pour neuf millions d'euros de financement. Un chiffre en hausse continue. Le livre y est principalement disséminé dans cinq « catégories »: « BD et manga », « Art et photo », « Édition et média », « Artisanat et cuisine », « Mode et design ». Sur la plateforme, il tranche avec tous les autres produits car il présente « *le plus de répétitions. Le livre est la catégorie qui détient le plus grand nombre de contributeurs récurrents* », poursuit Arnaud Burgot. Des auteurs et des éditeurs reviennent avec un nouvel appel à soutenir un prochain ouvrage. Ainsi Tibert Éditions, une petite maison qui se consacre à la redécouverte du livre illustré: 21 ouvrages à tirage limité en huit ans ont été mis en prévente sur Ulule, mais ils étaient déjà financés. L'idée est d'étendre le cercle de lecteurs via la plateforme.

> CE MODE DE LEVÉE DE FONDS A BOULEVERSÉ LES PRATIQUES CULTURELLES ET LES LOGIQUES ÉCONOMIQUES

DES LIBRAIRES À PRÉSERVER

Un événement est un prétexte à réunir des fonds. Pour fêter leurs 20 ans, les éditions La Volte ont décidé de publier un livre objet unique intitulé *V.*, « *retraçant vingt ans de publications avec vingt univers voltés illustrés par vingt artistes* ». La campagne a démarré sur Ulule au printemps dernier. L'objectif initial des préventes a été pulvérisé: 347 contre un objectif de 100! Le *crowdfunding* décliné dans l'édition ne représente pas un danger pour les groupes ou les maisons qui ont pignon sur rue. Plusieurs plateformes spécialisées dans le livre ont dû cesser leur activité. Le phénomène n'est pas un rouleau compresseur. Dans cette nouvelle donne, les libraires, acteurs traditionnels entre l'éditeur et l'acheteur, sont court-circuités puisque la relation s'établit directement, sans tiers. Soucieuses de maintenir ce lien vital, les éditions La Volte incitaient dans leur annonce de souscription à commander le livre chez les libraires, passé la collecte, « *pour ne pas faire d'ombre à nos partenaires de toujours* ». Tout n'est donc pas joué à l'ère du *crowdfunding* qui a étendu le champ du possible. ■

Olivier Cariguel

TUMISU/PIXABAY

Des bulles à revendre

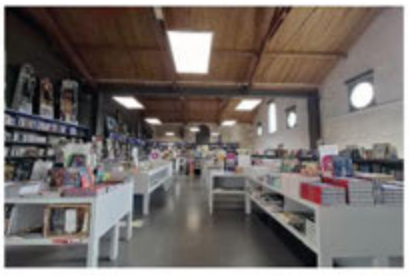
Du 30 janvier au 2 février, la 52e édition du FIBD d'Angoulême nous donne l'occasion de visiter l'antre de la Librairie de la bande dessinée et de l'image*.

Au bord de la Charente, bordée par une rue et un quai qui portent le nom de ce fleuve, puis par la rue des Papetiers, voici la Cité internationale de la bande dessinée et de l'image. Épicentre du Festival international de la bande dessineé (FIBD), ce lieu assez unique en Europe accueille désormais plus de 100 000 visiteurs par an. L'un des trois grands bâtiments qui la composent, situés dans d'anciens chais, abrite le Musée de la bande dessinée ainsi que la librairie qui y est rattachée.

Ouverte en 2009, cette librairie se déplie sur 270 mètres carrés de surface globale (réserve comprise). Au rez-de-chaussée: le rayon jeunesse ainsi que les produits dérivés, à savoir les affiches et objets en rapport avec les expositions du moment. Ils sont sous la responsabilité de Lou Laurent. À l'étage: mangas (dont s'occupe aussi cette libraire), comics, romans graphiques, BD adulte et production locale. « *Angoulême et les environs recèlent énormément de petites maisons d'édition, et ce sont des livres demandés ici* », revendique Lou Laurent, de concert avec Matthieu Maury, le responsable de la librairie. Celle-ci n'est pas généraliste, mais bien spécialisée, « *ce qui explique qu'on aura essentiellement de la bande dessinée* », souligne le gérant, qui ajoute, rusé, avoir « *développé un rayon jeux de société et… une étagère pour les romans, mais écrits par des auteurs qui ont fait de la BD, tel Fabcaro* ».

Intégré à une Cité dédiée, le magasin reçoit « *des publics très différents,* explique Matthieu Maury. *D'abord le public typique et historique du neuvième art, plutôt masculin, pas tout jeune, avec un fort pouvoir d'achat.* » Et de poursuivre: « *À Angoulême, il y a beaucoup d'écoles autour de l'image. Nous avons donc aussi une clientèle d'étudiants, qui se renouvelle tous les ans. Et enfin, un public plus touristique, qui vient de manière épisodique, celui de la Cité et du Festival. Il suit une tendance qui concerne ce secteur de l'édition, à savoir que la BD s'ouvre à un lectorat plus large.* » Et les raisons qu'il évoque sont plurielles: « *Il y a de plus en plus d'autrices, davantage de thématiques sont abordées, et le manga est un phénomène désormais installé. La BD a clairement aboli les frontières: fictions, enquêtes, livres historiques, adaptations littéraires, romans graphiques, biographies. Il y a de la BD pour tout le monde!* » Tous ces lecteurs, conseillés par les cinq employés, fouinent dans les « *dix à douze mille références* » d'un lieu tout à la fois ouvert et unique. ■ **Hubert Artus**

*Quai de la Charente, Angoulême. Du mardi au samedi de 10 h à 19 h, le dimanche de 14 h à 19 h. Fermé le lundi. *librairie.citebd.org*



LIBRAIRIE DE LA BANDE DESSINÉE ET DE L'IMAGE

« L'adaptation a été écrite très vite car le roman est très visuel »

Les sœurs Muriel et Delphine Coulin adaptent *Ce qu'il faut de nuit*, le roman de Laurent Petitmangin. *Jouer avec le feu* est l'histoire d'un père dont l'un des fils glisse vers l'extrême droite, jusqu'au drame.

Est-ce un hasard si deux sœurs adaptent un livre qui traite de la relation de deux frères et de leur père ?

Muriel Coulin. Non, ce sujet-là nous a plu tout de suite. On s'y retrouvait car nous avions envie de traiter la sororité ou la fraternité.

Delphine Coulin. Des rapports familiaux, en tout cas. L'amour que peuvent se porter les membres d'une même famille est-il inconditionnel ou pas ? Nous avions deux positions très différentes. Quoi que fasse Muriel, je lui pardonnerais. Elle, pas forcément. Tout dépendrait de la nature de mon crime. J'étais choquée. Mais sa position se tenait.

M. C. Si le crime était vraiment abject, mon argument serait de dire que je ne la reconnais plus, qu'elle n'est plus la personne que j'ai aimée.

D. C. C'est toujours intéressant quand la réponse n'est pas simple, car elle peut devenir le sujet d'un film. On tournait autour de ce thème quand un ami nous a fait lire le roman de Laurent Petitmangin, *Ce qu'il faut de nuit*, dans lequel la question se pose. Avec, en plus, un sujet politique qui nous préoccupe beaucoup : la montée de l'extrême droite.

Le film, comme le roman, prend d'ailleurs position…

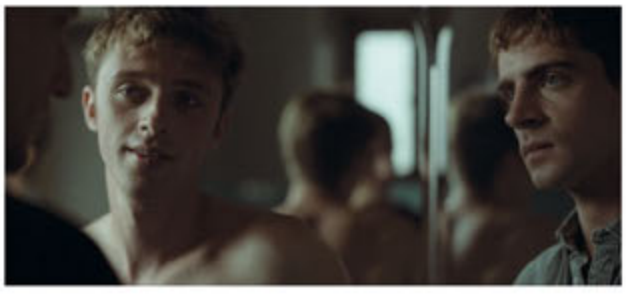
D. C. Oui, mais la relation entre un père et son enfant est encore différente. L'amour est sans doute encore plus inconditionnel. Aussi parce que le père se sent responsable. Donc coupable. La question devient : suis-je responsable de ce que pense mon enfant, même quand il devient adulte ?

Est-ce ainsi que viennent les sujets de vos films : la lecture, les discussions ?…

D.C. On ne cherche pas spécialement un sujet, mais on discute entre nous et, à un moment, on se rend compte qu'il y a des thèmes qui reviennent dans nos échanges. On se dit alors que cela vaut peut-être la peine de fouiller. Ce livre est donc arrivé au bon moment. L'adaptation a été écrite très vite, car le roman est très visuel. Nous avons immédiatement pensé à Vincent Lindon pour le rôle du père. Il fait tellement partie de notre imaginaire collectif qu'on s'identifie rapidement à lui. D'autant qu'il a aussi une conscience politique qui le rapproche du personnage. On se disait que le sujet pouvait lui plaire. Il connaissait nos films mais on a tout de même passé une petite épreuve…

M. C. Deux heures dans un café pendant lesquelles il nous a littéralement scannées. Et, à la fin de ces deux heures, il nous a donné son accord. Mais nous n'avions encore rien écrit… Cependant, l'adaptation s'est faite assez vite. Le livre est bien construit, les personnages ont existé immédiatement…

D.C. Nous avions déjà adapté deux de mes romans : *Samba pour la France* qu'ont réalisé Olivier Nakache et Éric Tolédano – *Samba* – et *Voir du pays* que nous avons mis en scène. Nous avions donc des références. Par exemple, éviter ces personnages incarnés par plusieurs acteurs à différents âges. Pour *Jouer avec le feu*, on s'est dit que les parties où les enfants sont plus petits et où la mère est malade, ce qui représente au moins un tiers du roman, n'étaient pas forcément nécessaires. Ce serait plus émouvant si la mère était « hors champ ». Au début, on ne sait pas trop pourquoi elle est absente et, petit à petit, on le comprend par des allusions



RICHARD SCHROEDER/AD VITAM - 2024 FELICITA/CURIOSA FILMS/FRANCE 3 CINÉMA

car ces trois hommes ont du mal à dire des choses trop explicites. C'était plus pertinent que de la montrer malade, dans un lit d'hôpital, avec deux petits gamins qu'on ne verrait plus ensuite.

M C. C'est tout de même venu dans un second temps : Delphine avait écrit une partie avec la mère à l'hôpital et, en relisant, on s'est dit que ces scènes allaient être longues et pesantes. L'adaptation cinématographique demande quand même une construction avec des événements réguliers assez intenses. Un film n'a pas le même rythme qu'un roman. On reste dans la ligne du livre mais on peut déplacer légèrement les choses.

D. C. On a aussi ajouté des scènes de combats de *free fight* et d'autres sur le travail de Vincent Lindon. Son personnage appartenant au PS, il participe à des réunions politiques dans un petit bureau poussiéreux mais, filmer ce genre de scènes, ce n'est pas trop notre truc. On préfère qu'il crapahute sur des trains : ça donne les mêmes renseignements sur lui, mais d'une manière plus visuelle. ■

Propos recueillis par Éric Libiot

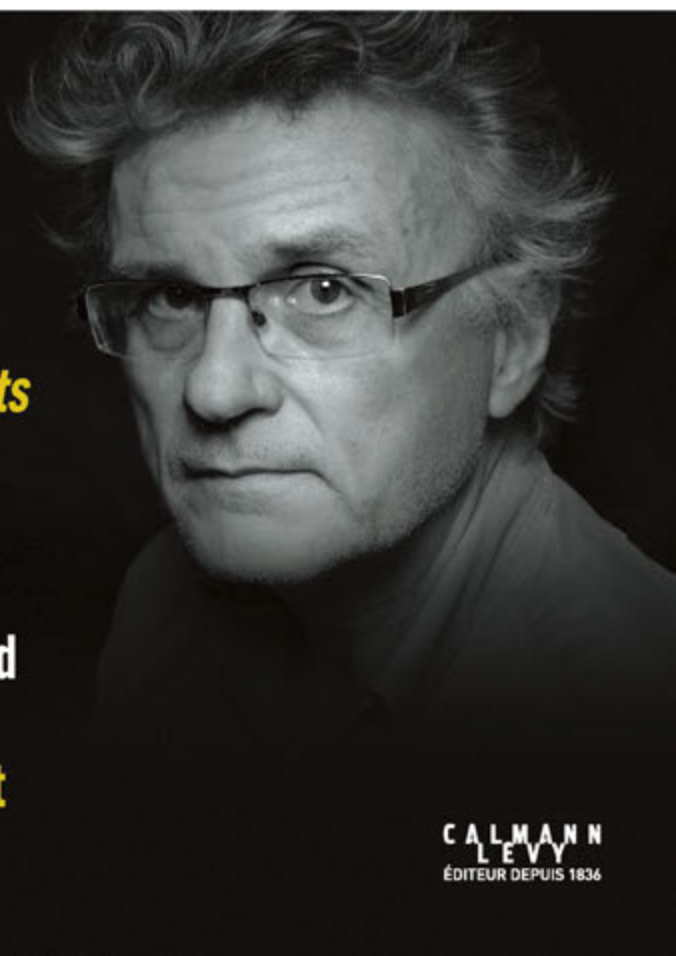
2024 FELICITA/CURIOSA FILMS/FRANCE 3 CINÉMA

UN HOMME À LA DÉRIVE

Un père, deux fils. Le cadet, Louis, enchaîne les brillantes études quand l'aîné, Fus, glisse peu à peu vers l'extrême droite. Pierre, le paternel, ne comprend pas. Et culpabilise. Jusqu'à ce que le point de non-retour soit atteint. C'est ce que racontait Laurent Petitmangin dans son roman (à succès) *Ce qu'il faut de nuit*, c'est ce que racontent les sœurs Coulin dans *Jouer avec le feu*, qui s'offre un beau casting : Vincent Lindon, Benjamin Voisin, Stefan Crépon. Du roman au film, la sobriété et la fluidité sont toujours au rendez-vous. Mais les sœurs Coulin ont justement recentré le récit à l'âge adulte des deux fils pour mieux traiter des dilemmes moraux et des questions que se pose le père. *Jouer avec le feu*, au titre sans doute plus explicite, réussit le pari d'aller plus vite au cœur du sujet, mais aussi de prendre suffisamment son temps pour que chacun puisse comprendre les enjeux qui s'y déploient. **E.L.**

Jouer avec le feu de Muriel et Delphine Coulin avec Vincent Lindon, Benjamin Voisin... En salles le 22 janvier.

© François Catonné



Après *Les Vivants et les Morts*, son immense succès, le nouveau grand roman de Gérard Mordillat

CALMANN LEVY
ÉDITEUR DEPUIS 1836

ÉVÉNEMENT

Le 32e Festival international du film fantastique de Gérardmer aura lieu du 29 janvier au 2 février.

Si cette manifestation vosgienne est devenue un événement incontournable, c'est notamment en raison de son ambiance dans les salles – à l'image des fameux débuts de projection très ritualisés, avec force cris de goule ou clins d'œil à la Denrée de *La Soupe aux choux*. Mais au-delà de la programmation (en ou hors compétition) et des hommages (cette année, au cinéaste Ti West), les lettres sont aussi à l'honneur. Il y a bien sûr le salon Le Grimoire, qui vous permettra de croiser cette année, entre autres, Bernard Werber, Cédric Sire et Nicolas Martin. Mais on n'oubliera pas le concours de nouvelles destiné aux collégiens et lycéens – en association avec *Lire Magazine*, qui publiera dans son édition de mars l'un des textes retenus par le jury. **B.L.**

LIVRE

CHRISTOPHE HONORÉ. DES FANTÔMES ET DES ARTS
XAVIER LARDOUX
(GALLIMARD)

→ C'est un paradoxe: il n'est pas obligé de connaître Christophe Honoré ni même d'apprécier (tout) son travail pour goûter ce (beau) livre de Xavier Lardoux, *Des fantômes et des arts*, qu'il consacre à cet écrivain (*Père et Fils*), cinéaste (*Les Chansons d'amour*), dramaturge (*Les Idoles*). L'ouvrage est somptueux et passionnant, qui enchaîne entretiens avec Honoré, riche iconographie et textes d'amis de travail (Geneviève Brisac, Alex Beaupain, Catherine Deneuve, Louis Garrel, Vincent Lacoste…). Tout y est à la fois amical et pertinent. À travers les mots des uns et des autres, entre caresses et flèches dans le mille se dessine le portrait d'un artiste qui raconte la carte de nos sentiments intimes. Ce livre donne envie d'aller lire, voir, de relire ou revoir. Il est important en soi. **E.L.**

À la pointe de l'épée

Dans *Toutes pour une*, les trois mousquetaires se comptent toujours quatre mais… sont des femmes.

L'idée est séduisante: adapter l'un des chefs-d'œuvre d'Alexandre Dumas en faisant un pas de côté. Et c'est ainsi que dans *Toutes pour une* les trois mousquetaires deviennent quatre filles déguisées en garçons, chargées de retrouver la reine de France pour la ramener à Paris. L'intrigue importe peu et c'est sans doute la grande faute d'un film qui, à cause de cette lacune, n'atteint pas la réussite espérée. C'est dommage parce que l'enthousiasme, l'énergie et le décalage sont là. Toute la mise en place est d'ailleurs à la hauteur des ambitions: c'est rapide, drôle, excitant. Houda Benyamina, réalisatrice de *Divines* (2016), joue évidemment la carte féministe – c'est même le principe de base du film –, mais elle le fait avec autant de distance que de pertinence. Dans le même ordre d'idée, le casting est particulièrement bien choisi, qui raconte la diversité du cinéma français: Oulaya Amamra, Sabrina Ouazani, Déborah Lukumuena, Daphné Patakia. Elles sont droites dans leurs bottes et manient l'épée avec talent. Avec de tels atouts, le film aurait dû marcher droit et fort. Dommage. Bien mais très frustrant. ■ **Éric Libiot**

En salles le 22 janvier.

Filer à l'anglaise

Agathe, libraire à la très chic enseigne parisienne Shakespeare et Cie, végète un peu dans sa vie – notamment sentimentale. C'est alors qu'elle reçoit une lettre inattendue: une invitation pour une résidence d'écrivain outre-Manche, sur les traces de son autrice préférée, Jane Austen. Un nouveau départ, pour cette amoureuse des lettres anglo-saxonnes? Premier long-métrage de la Française Laura Piani, *Jane Austen a gâché ma vie* est une petite comédie romantique, modeste et plutôt bien écrite, bourrée de clins d'œil aux ouvrages de la romancière britannique. Avec une épatante Camille Rutherford dans le rôle de cette héroïne tiraillée, à plus d'un titre, entre raison et sentiments… ■ **Baptiste Liger**

En salles le 22 janvier.

ET AUSSI…

C'est Laurent Lafitte qui incarne l'alter ego de Sorj Chalandon au Liban dans l'adaptation signée David Oelhoffen du *Quatrième Mur* (en salles). Bien avant de recevoir le Nobel de littérature, Bob Dylan était un jeune musicien du Minnesota qui a dû faire son trou et imposer sa patte: c'est ce que rappelle le biopic *Un parfait inconnu*, signé James Mangold, avec Timothée Chalamet (29/1). C'est une Bridget Jones – toujours campée par Renée Zellweger – quinquagénaire et en deuil de Mark Darcy qui revient dans *Folle de lui* (12/2). Le débat sur la fin de vie est au cœur du *Dernier Souffle*, signé Costa-Gavras et adapté du livre du Dr. Claude Grange et de Régis Debray (12/2). Enfin, méfiez-vous de certains jouets, comme les petits singes mécaniques. Pensez-y quand vous irez voir *The Monkey* d'Osgood Perkins, tiré d'une nouvelle issue du recueil *Brume* de Stephen King. **B.L.**

UGC DISTRIBUTION

Jeu du Chacal et de la souris

Le thriller politique de Frederick Forsyth se met au goût du jour dans une transposition intelligente portée par ses acteurs.

Adapté à deux reprises au cinéma par Fred Zinnemann en 1973, et Michael Caton-Jones en 1997, *The Day of the Jackal* de Frederick Forsyth – paru sous le titre *Chacal* en France – fait cette fois l'objet d'une série télé. On y suit toujours la traque par les services secrets d'un mystérieux tueur à gages chargé d'assassiner une haute figure politique et médiatique. Transposition moderne oblige, la cible en question n'est plus le général de Gaulle, mais un milliardaire technophile, dont la prochaine invention met à mal les intérêts financiers d'un puissant consortium. Révélé par la mini-série *Les Piliers de la Terre* en 2010 et lauréat d'un oscar pour sa brillante interprétation de Stephen Hawking dans *Une merveilleuse histoire du temps*, Eddie Redmayne succède à Edward Fox et Bruce Willis dans la peau de cet assassin impitoyable au goût prononcé pour le déguisement. Il est ici traqué par un agent des services secrets britanniques interprété par la non moins brillante Lashana Lynch qui avait tenu la dragée haute à Daniel « James Bond » Craig dans *Mourir peut attendre*. Passionnante à plus d'un titre, cette adaptation télévisée, par son format, permet de développer de nombreux arcs dont la psychologie de ses deux personnages principaux, tous deux tiraillés entre vie professionnelle et vie personnelle, lesquelles se trouvent inextricablement liées quand elles ne se contaminent pas l'une l'autre. Prenant son temps sans jamais faire du surplace, *The Day of the Jackal* avance lentement mais sûrement ses pions afin de rendre cette traque à la fois trépidante et terriblement humaine. Outre ses deux protagonistes, faces d'une même pièce se ressemblant plus qu'elles ne voudraient l'admettre, la série se repose également sur une écriture au cordeau que l'on doit au scénariste Ronan Bennett, scénariste notamment de l'excellent *Face* d'Antonia Bird. Autant d'atouts qui font de *The Day of the Jackal* un diamant brut dont on attend la seconde saison avec impatience. ■

Ilan Ferry

Sur Prime Video.

« Mesdames, à vous de jouer ! »

Comment passer sous silence la renaissance d'un théâtre à Paris ? Après six ans de fermeture et d'importants travaux, le Théâtre de Ménilmontant a rouvert ses portes. Refait à neuf, rebaptisé le Théâtre des Gémeaux Parisiens, il accueille aujourd'hui, dans sa salle de 300 places à l'acoustique parfaite, des spectacles presque tous rodés et acclamés à Avignon. Pleins feux sur l'un d'entre eux, qui est de circonstance : il se passe dans un théâtre qui rouvre, fourmille d'intrigues et met les femmes à l'honneur. Son titre ? *Belles de scène*. Son auteur ? L'Américain Jeffrey Hatcher. Nous sommes à Londres en 1661. Après dix-huit années de fermeture imposée par le puritain Cromwell, les théâtres ont de nouveau le droit de cité. Mais les femmes ne sont toujours pas admises sur scène. Ce sont des hommes qui interprètent les héroïnes du grand Shakespeare. Jusqu'au jour où… Le texte, à la fois malicieux et politique, a tout pour séduire, d'autant qu'il est mis en scène avec élégance par Stéphane Cottin et joué avec juste ce qu'il faut de grandiloquence et d'irrévérence par des comédiens hors pair. ■ **Dominique Poncet**

→ **Belles de scène** de Jeffrey Hatcher, mise en scène de Stéphane Cottin. Théâtre des Gémeaux Parisiens, jusqu'au 16 mars.

D'acteur à auteur

« *Je vomis* » : commencer par ce verbe peu ragoûtant son premier roman, il fallait oser. Mais Axel Auriant, 26 ans, a un culot d'aventurier. Axel sait qu'une fois l'estomac vide, si on a du talent, on peut mener son monde par le bout du nez. C'est précisément ce qu'il réussit à faire avec ce *Rue de la Gaîté*, qui déroule le parcours de Baptiste, un jeune acteur (tiens donc !) à la recherche de lui-même, à travers une multitude d'expériences : amicales, amoureuses, scéniques… Il écrit sincère, droit, sans gras, et tambour battant ! Dans sa vie d'artiste, Axel Auriant est aussi un crack de la batterie. ■ **D.P.**

RUE DE LA GAÎTÉ
AXEL AURIANT
256 P., FAYARD, 20,90 €

MARCELL PITI/PRIME VIDEO - CYRILLE VALROFF/THÉÂTRE DES GÉMEAUX PARISIENS

Horreur de laboratoire

Avec *Lili-Men*, le mangaka Takuma Tokashiki revisite tambour battant le mythe des succubes.

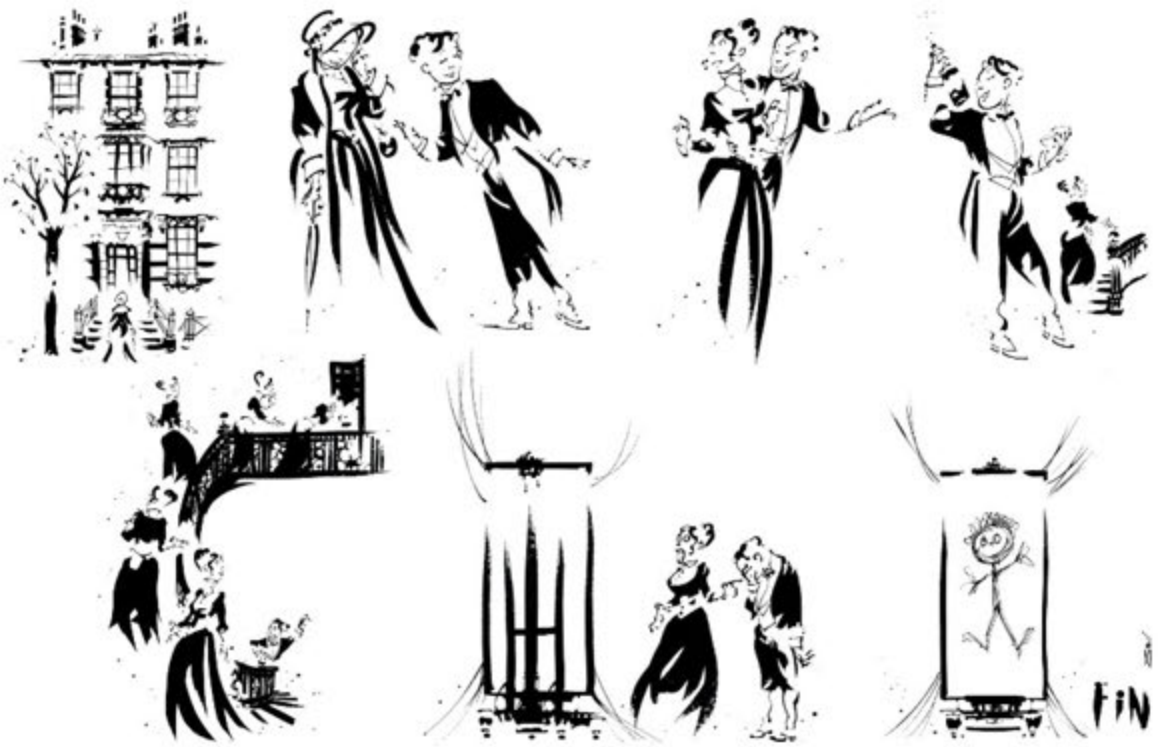
Nito a vécu en laboratoire toute sa vie. Comme des dizaines de ses congénères, il est soumis à de terribles tests qui finissent dans le sang et la douleur, voire la mort. Il dort dans un hangar, est nourri grâce à un tube et ses journées sont organisées par des soi-disant docteurs qui promettent la liberté aux sujets répondant à leurs exigences. Bien décidé à découvrir la vérité, il s'aperçoit que ses amis et lui sont en fait formés pour devenir les incubateurs de créatures connues sous le nom de succubes. Se découvrant des pouvoirs extraordinaires, il va tout faire pour échapper au joug de ses terrifiants geôliers.

À la lisière entre l'horreur et la science-fiction, *Lili-Men* convoque astucieusement tous les codes des genres auxquels il emprunte pour mieux nous emmener vers des cimes insoupçonnées. Créatures démoniaques, mutants nés d'atroces expériences, ce manga ne recule devant rien pour nous faire vivre les horreurs qui jalonnent le quotidien de Nito et de ses compagnons d'infortune. Démarrant comme un huis clos mystérieux et angoissant – à déconseiller aux claustrophobes –, ce manga pas comme les autres, signé Takuma Tokashiki, prend peu à peu de l'ampleur pour dérouler une intrigue qui va bien au-delà du simple récit horrifique teinté de SF. Renouvelant avec panache le mythe des succubes, il lui donne des atours postapocalyptiques aux enjeux pour le moins passionnants. Mené tambour battant, il nous embarque de plain-pied dans son univers original et très particulier au travers de planches très graphiques, véritables visions d'horreur aux résonances très lovecraftiennes. Adoubé par Hiroya Oku et One, papas de *Gantz* et *One Punch Man*, *Lili-Men* ne vous laissera pas indifférents ! ■

Ilan Ferry

LILI-MEN
TAKUMA TOKASHIKI
TRADUIT DU JAPONAIS PAR GUILLAUME MISTROT, 192 P., KI-OON, 7,90 €

• LES CLASSIQUES DE BOLL LE PORTRAIT DE DORIAN GRAY



BOLL TAKUMA TOKASHIKI/KI-OON 2024

Des gangsters sous Giscard

Tout le monde garde son calme de Dimitri Kantcheloff est une comédie policière située en 1979, placée sous quelques influences pop de l'époque.

Le polar léger. Le point de départ de *Tout le monde garde son calme* ? À Lyon, en 1979, un bras cassé nommé Victor, tout juste viré d'une usine de parapluies, se reconvertit dans le banditisme pour plaire à une dame qu'il trouve aussi pétillante que Mireille Darc. On dirait Jean Echenoz pastichant David Goodis. On pense surtout au chef-d'œuvre de Richard Brautigan, *Un privé à Babylone*, paru en 1977 mais qui se passait en 1942. Pour Kantcheloff comme pour Brautigan, un bon polar rime avec un cadre rétro sépia.

Le cinéma de Blier. Dans les remerciements, Kantcheloff cite entre autres Bertrand Blier, Gérard Depardieu, Patrick Dewaere et Miou-Miou – soit presque tout le casting des *Valseuses* dudit Blier, film sorti en 1974. On retrouve l'esthétique de Blier dans le style des voyous, la loufoquerie de certaines scènes et l'usage littéraire de l'argot. Dans les mêmes remerciements, on remarque aussi les noms d'Yves Boisset. Claude Chabrol, Jacques Deray, Georges Lautner ou Joël Séria. On cherche encore celui de Fabien Oteniente. Le post-punk. Que serait un livre nostalgique sans une bonne bande-son ? Ça commence fort avec *Damaged Goods* de Gang of Four. On enchaîne avec *Fear of Music* des Talking Heads et *Lodger* de David Bowie. Pour les amateurs de variété, il faut attendre la fin du roman, où *Manureva* d'Alain Chamfort passe dans un poste radio. Les tubes *Capri c'est fini* d'Hervé Vilard et *Je l'aime à mourir* de Francis Cabrel n'ont pas été retenus par notre écrivain disc-jockey. Raison de plus pour apprécier cette comédie vive et enlevée ? ■ **Louis-Henri de La Rochefoucauld**

TOUT LE MONDE GARDE SON CALME
DIMITRI KANTCHELOFF
185 P., FINITUDE, 18 €

LiRE magazine

Les derniers secrets de la comtesse de Ségur

Corrigez l'image, véridique mais réductrice, de la grand-mère universelle qu'elle devient par la grâce de quelques livres pour enfants assez bellement ouvragés pour franchir les siècles – *Les Malheur de Sophie*, *Les Petites Filles modèles*, *Mémoires d'un âne*… Et découvrez la vraie comtesse de Ségur, née dans la haute noblesse russe, fille d'une mère sadique et d'un père flamboyant, qui cacha dans son œuvre les tourments de son enfance, ses idées pionnières et généreuses sur l'éducation, et mille détails sur le Second Empire qui font d'elle une Balzac pour les plus jeunes. Quel auteur ! Et quel caractère ! D'une piété confinant à la sainteté, Sophie ne songea jamais à divorcer d'Eugène, son coureur de mari. C'est à l'intérieur de son mariage qu'elle conquit ce qu'elle pouvait d'indépendance – en transformant son domaine des Nouettes en un phalanstère pour ses enfants puis pour ses petits-enfants, et bien sûr par l'écriture. Son œuvre, morale, élégante et hantée, lui ressemble absolument. Avec Robert Kopp, Jean Montenot, Fabrice Gaignault… ■ **Alexis Brocas**

Disponible chez votre marchand de journaux et sur *lire.fr*

LES CLASSIQUES

Jules Verne, poète et prophète

Attention : un écrivain peut en cacher un autre. Ainsi Jules Verne, que l'on tient pour un auteur pour enfants parce qu'il instruit, et pour un positiviste parce qu'il nous parle de science et de progrès. C'est oublier le poète hanté par Edgar Poe, capable d'une sidérante générosité dans l'invention, et de scènes hallucinées, comme le savent bien les lecteurs du *Voyage au centre de la Terre*. Oublier le pessimiste visionnaire qui imagina *Paris au XX^e siècle* et la misanthropie de son capitaine Nemo. Oublier, enfin, l'inventeur de mythologies durables et scientifiquement fondées – le *Nautilus* – et l'auteur fantastique (*Maître Zacharius ou l'Horloger qui avait perdu son âme*) qui fusionnaient volontiers (*Autour de la Lune*). Oublier enfin que ces fabuleuses aventures littéraires, soutenues par mille connaissances, prolongeaient à l'infini les songes du petit Jules Verne quand, dans le quartier de l'île Feydeau, à Nantes, il « *grimpait en imagination* » dans les haubans des caravelles et des baleiniers. Avec Robert Kopp, Louis Chevaillier, Bernard Werber… ■ **A.B.**

À paraître le 12 février.

ROMIN FAVRE/FINITUDES - GALLICA/WIKIPÉDIA

LE PODCAST
La Gêne occasionnée
→ Dans son podcast, l'écrivain François Bégaudeau décrypte les sorties cinéma et les parutions littéraires avec la verve et les avis affirmés qu'on lui connaît. Derniers épisodes en date, une analyse de la Palme d'or *Anora* et du livre de Grégoire Bouillier, *Le Syndrome de l'Orangerie*.

LA CHAÎNE YOUTUBE
Jeannot se livre
→ Depuis sept ans, Jeanne Seignol anime cette chaîne qui fourmille de contenus originaux. Décryptages de prix, récits d'incroyables histoires vraies, conseils de lecture thématiques et même des formats longs explorant certaines questions épineuses : toute l'actualité littéraire est passée au crible.

LE COMPTE INSTAGRAM
@lecafédeslettres
→ Lancé par @lecafédejeanne, dont on vous a déjà parlé ici, ce compte s'intéresse particulièrement à l'histoire de la littérature et à ses grands écrivains à travers de nombreuses archives rares et passionnantes. **L.D.**

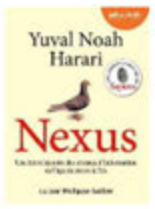
L'heure du crime

À travers quatre documentaires, Arte explore la littérature du fait divers et montre à quel point les écrivains du réel sont marqués par les histoires vraies qu'ils restituent.

Fer de lance en France d'une création documentaire qui explore tous les pans de la littérature, Arte vient encore de frapper un grand coup en inaugurant au mois de décembre une nouvelle série passionnante consacrée au « true crime ». Un anglicisme pour désigner une littérature éprise de fait divers, des romans du réel revenant par le menu sur certaines des plus grandes affaires criminelles de l'histoire et qui connaissent ces dernières années un véritable essor en librairie. Pour surfer sur cet élan éditorial, la chaîne franco-allemande décide de revenir aux sources du genre en explorant, dans quatre films de près d'une heure, des auteurs emblématiques venus du monde entier. Et à chaque fois, une même méthodologie, proposer *« une plongée saisissante dans les abîmes de la violence et les affres de l'écriture du réel »*. Au menu de ce festin sombre et sanglant, d'abord la reprise d'un documentaire exceptionnel produit en 2006 par la chaîne et consacré à James Ellroy, où le romancier américain arpente Los Angeles sur les traces de deux crimes non élucidés qui ont forgé sa vie et sa carrière : celui de la jeune femme qu'on surnomma « le Dahlia noir » dans les années 1940, et celui de sa propre mère dans les années 1950. Puis trois créations originales. Un film de Frédéric Bas et Julien Gaurichon consacré à *De sang-froid* de Truman Capote et à ce quadruple meurtre qui a marqué l'auteur au fer rouge, un autre de Camille Juza sur *L'Adversaire* d'Emmanuel Carrère, qui décortique le lien entre l'écrivain et l'assassin Jean-Claude Romand, et enfin un dernier, sur les traces d'Haruki Murakami, qui dissèque l'impact qu'a eu l'attentat de la secte Aum sur l'œuvre du romancier japonais. ■ **Léonard Desbrières**

Disponibles sur arte.tv

• À ÉCOUTER



NEXUS
DE YUVAL NOAH HARARI
LU PAR PHILIPPE SOLLIER
(AUDIOLIB)

■ Livre audio le plus vendu chez Audiolib avec ses 200 000 exemplaires écoulés, *Sapiens* aura été un grand succès dans ses versions papier comme sonore. Traduit par David Fauquemberg et lu par Philippe Sollier, *Nexus* pourrait bien prendre le même chemin, en revisitant à la fois l'histoire de l'humanité, la place prise par les réseaux d'information et la révolution actuelle de l'IA.

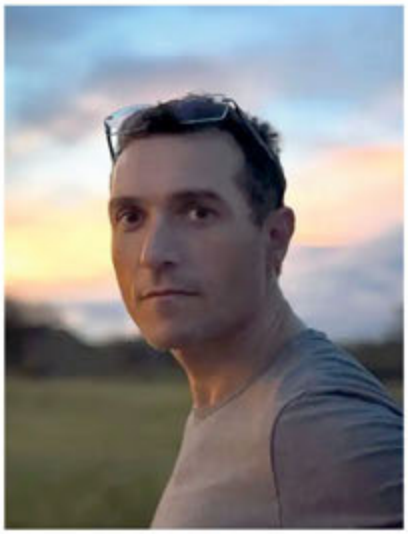
PUCCINI. LA FORCE DES SENTIMENTS
DE SASKIA DE VILLE
(FRANCE MUSIQUE)

■ À l'occasion du centenaire de la disparition de Giacomo Puccini, une nouvelle « Saga musicale » signée Saskia de Ville s'attache à la figure du grand compositeur, dont l'existence s'avère romanesque. En prenant la direction de la Toscane, elle tente de comprendre pourquoi les opéras de Puccini, marqués par des élans sentimentaux exacerbés, sont les plus joués dans le monde.

L'AMOUR DE L'ART
PODCAST LIVE AVEC JEAN-MARIE DURAND ET JEAN-MARIE APPRIOU
(PERROTIN - LES INROCKUPTIBLES)

■ Associant galerie d'art et média, le podcast live *L'Amour de l'Art* prend la forme d'une conversation entre un journaliste, Jean-Marie Durand, et un artiste, Jean-Marie Appriou. Conçu en écho à la nouvelle exposition de ce dernier, titrée « Exonaut Horizon » et présentée à la galerie Perrotin, le format éclaire de façon singulière l'expérience du visiteur. **Christophe Rioux**

ARTE.TV



DR

Un air de modernité

Cyril Azouvi s'intéresse à une période charnière de notre histoire où musique et art connaissent de nombreux bouleversements.

En 1913, à l'aube de la Grande Guerre, deux concerts à Vienne et Paris provoquèrent le déchaînement dans la société : d'un côté, l'exécution des œuvres d'Arnold Schönberg et de ses disciples, Alban Berg et Anton Webern, qui s'affranchissent alors de la consonance comme résolution de tout développement musical, et, de l'autre, la représentation au Théâtre des Champs-Élysées du *Sacre du printemps* d'Igor Stravinsky, exaltation du rythme par-dessus la mélodie ou de l'harmonie, chorégraphiée par Vaslav Nijinski dans le cadre des Ballets russes de Serge de Diaghilev. Dans *L'Invention de la musique moderne. Vienne, Paris, 1913*, Cyril Azouvi s'appuie sur ces deux événements pour expliquer une période charnière de la musique et de l'art. L'auteur prend le parti original de présenter les bouleversements artistiques de cette époque à travers la sensibilité de deux acteurs de la vie littéraire d'alors : Jean Cocteau à Paris et Stefan Zweig à Vienne, en brossant des portraits savoureux des personnalités engagées dans les polémiques sévissant en pleine Belle Époque. Ce choix narratif permet d'incarner des controverses musicales très subtiles avec une simplicité admirable qui évite l'écueil de l'érudition démonstrative – notamment celles portant sur la tonalité, maîtresse en musique depuis la Renaissance et mise à mal au XX[e] siècle. Malgré un titre qui semble annoncer une lecture de spécialiste, l'auteur interroge les critères de l'art et du beau dans la musique en élargissant sa réflexion à la peinture : Klimt à Vienne ou Picasso à Paris. Ce récit très finement mené, drôle et passionnant, invite le lecteur à se positionner par rapport aux différents courants de la modernité. Une prouesse. ■

Aude Giger

L'INVENTION DE LA MUSIQUE MODERNE. VIENNE, PARIS, 1913
CYRIL AZOUVI
304 P., PERRIN, 23 €

LES FEMMES AUSSI SONT DES HÉROS

LE ROMAN LE PLUS VENDU AUX ÉTATS-UNIS EN 2024

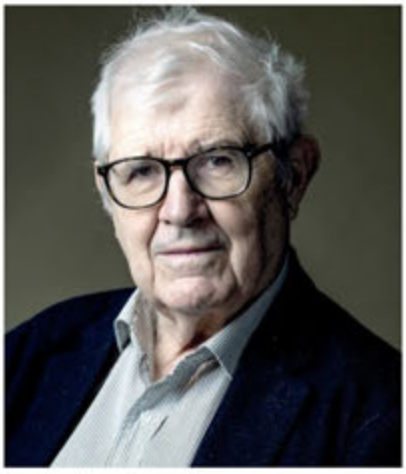
"L'UNE DES PLUS GRANDES ROMANCIÈRES DE NOTRE ÉPOQUE."
DELIA OWENS, AUTRICE DU BEST-SELLER
LÀ OÙ CHANTENT LES ÉCREVISSES

CHARLESTON

EN LIBRAIRIE

Quelles réalités se cachent derrière le mot « race »?

Dans un essai très savant, le démographe Hervé Le Bras montre comment le concept non scientifique de « race » s'est construit, développé puis effacé, pour revenir aujourd'hui sous une forme « politico-sociale ».



Comme celle de terre plate, l'idée de « race » illustre l'écart existant entre notre perception des choses et leur réalité. Car on sait aujourd'hui que la couleur de notre épiderme est non seulement une différence entre nous parmi bien d'autres mais aussi superficielle, ne disant quasi rien de qui nous sommes. Comme le rapporte Hervé Le Bras dans *Il n'y a pas de race blanche*, s'ils se vivaient supérieurs aux peuples qui parlaient des langues impénétrables, « *barbares* », les Grecs n'en faisaient aucun cas. Paradoxalement, c'est la science de la nature au XVIIIe siècle, avec Linné et Buffon, qui, en étendant sa classification des espèces végétales et animales au genre humain, introduira l'idée de « races humaines ».

Au début, elles n'étaient que quatre, issues d'ancêtres différents (polygénisme) ou d'une seule modifiée par le climat (monogénisme). Elles se monteront bientôt à vingt, quarante voire des centaines! Car, avec la naissance des nations, elles se mêleront à des querelles historiques et politiques. Puis la linguistique renforcera cette division. En théorie, elle n'est pas liée à une assertion de supériorité de certaines ou d'une en particulier sur les autres, mais, en pratique, elle l'a presque toujours été… Pour l'objectiver, on aura recours à l'étude des physionomies (le célèbre « *angle facial* »), du volume du crâne, de ses bosses, etc.: bien qu'échouant sans cesse cette taxinomie sans cesse sera relancée. Évacuée après 1945, elle revient du fait de ses effets discriminatoires concrets aux États-Unis et chez nous. De cette sinistre histoire, Le Bras tire une conclusion avec l'idée d'un vocabulaire inapproprié « *à déminer* ». On pencherait plutôt sur cette soif inextinguible de domination des hommes sur les autres et leur volonté de l'ancrer dans des raisons prétendument incontestables. Cela s'appelle « l'Histoire »… ■

Patrice Bollon

IL N'Y A PAS DE RACE BLANCHE
HERVÉ LE BRAS
300 P., GRASSET, 22 €

Qu'est-ce que l'esprit français?

Jean-Michel Delacomptée réunit dans un volume dix des portraits littéraires dont il nous gratifie depuis des années. Une manière de s'interroger sur ce qui contribue à la fameuse exception française.

Bien malin qui pourra répondre à la question qui donne son titre à cet article! Une piste possible consiste peut-être à se plonger dans la vie des personnages que raconte Jean-Michel Delacomptée depuis trente ans. Ses livres ont fait de lui le maître du portrait, genre qui tient à la fois de l'histoire, de la biographie et de la littérature. Dans *Grandeur de l'esprit français*, Le Cherche Midi en rassemble dix: portraits de personnages historiques – Henriette d'Angleterre, François II, Ambroise Paré –, portraits d'hommes de lettres – Montaigne, Racine, Bossuet, La Fontaine, La Bruyère, Saint-Simon –, ainsi que, dans un registre différent, le récit consacré par l'auteur à ses parents, « Écrire pour quelqu'un ». Le tout forme une mosaïque de textes composés sans dessein mais qui font partie d'un même projet au long cours, ne serait-ce que parce que tous scrutent la Renaissance et le Grand Siècle, ces « *deux petits coffrets tapissés de velours où dorment des diamants* », comme le dit joliment Guy Boley dans sa préface. Le titre qui coiffe l'ensemble est pompeux, mais il résume l'ambition de l'auteur: prendre les figures qu'il évoque comme autant d'incarnations singulières de l'esprit français, un esprit dont l'essence, à le lire, tient dans le style ou la langue. Son portrait de Bossuet ne s'intitule-t-il pas précisément « Langue du maître Bossuet »? « *Sans renier le langage populaire dont m'a barbouillé ma banlieue natale*, écrit-il, *je voue un culte à la haute langue étudiée sur les bancs de l'école républicaine. C'est un horizon vertical.* » Un souci d'élévation et de maintien auquel, précise-t-il, il convient d'adjoindre un soupçon de dilettantisme, cocktail subtil auquel se reconnaît peut-être l'esprit français. ■

Bernard Quiriny

GRANDEUR DE L'ESPRIT FRANÇAIS. DIX PORTRAITS D'AMBROISE PARÉ À SAINT-SIMON
JEAN-MICHEL DELACOMPTÉE
1408 P., LE CHERCHE MIDI, 27 €

JF PAGA/GRASSET – HANNAH ASSOULINE/LE CHERCHE MIDI

D'UN FÉVRIER À L'AUTRE

À l'occasion des 50 ans de *Lire Magazine* (ex-*Lire*) en 2025, nous vous proposons chaque mois une page « rétrospective ». Alors, que pouvait-on trouver dans nos précédentes éditions de février ? Nous avons pioché dans nos archives…

Lire
LE MAGAZINE DES LIVRES
Voici (déjà) le cinquième numéro de Lire. Son tirage est de 159 000 et sa diffusion atteindra plus de 115 000 dont 52 000 abonnés.
Le lancement d'un nouveau journal représente toujours un pari incertain, surtout en ce moment. Je suis heureux de pouvoir vous confirmer que celui de Lire a réussi. Sa diffusion est désormais stabilisée autour de 115 000.
Jamais encore un périodique vendu 10 F n'avait atteint un tel niveau de vente.

LA COUVERTURE

Février 1976

Des débuts en fanfare pour *Lire*

L'INFO

Février 1993

Le lancement du premier grand prix RTL-*Lire*

« Le 26 avril prochain, le premier grand prix RTL-*Lire* sera décerné à un roman français (paru depuis le 1er septembre 1992). Établie dans un premier temps par un jury coprésidé par Philippe Labro et Bernard Pivot, une présélection de cinq romans sera ensuite soumise à l'avis de cent lecteurs sélectionnés par vingt libraires dans vingt villes de France […]. Créé pour réunir tous les acteurs de la vie du livre, qu'ils soient en région ou à Paris, ce grand prix, qui prend la succession du prix RTL Grand Public né en 1975, assurera le roman primé d'une large couverture réactionnelle et promotionnelle dans *Lire*, *L'Express* et sur RTL. » ■

LA CRITIQUE

Février 2002

Enthousiasme pour *Un soir au club* de Christian Gailly

« Quand on aime à la folie certains livres, on se dit qu'on devrait leur consacrer un immense article, mais l'occasion serait si belle qu'on en dirait forcément trop. Tout ce que l'on veut faire savoir, c'est que *Un soir au club* est, à la lettre, irrésistible. Passé la première page, comme la porte du club, impossible de s'arracher à sa musique. La cadence de cette prose, ses rythmes, ses ruptures, ses malices, son intensité, son hypersensibilité font qu'on se met illico à la place du narrateur et que, comme lui, on comprend la rechute de son ami Simon Nardis. Ou plutôt son ressaisissement. » ■

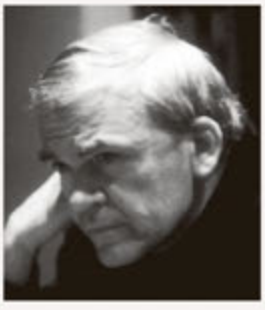
Jean-Pierre Tison

L'ENTRETIEN

Février 1984

Quand Milan Kundera s'en prend à la déferlante autobiographique…

« […] Tant de romans d'aujourd'hui sont des confessions ou des autobiographies que j'éprouve le besoin de prendre mes distances avec cette conception du roman. On me dit toujours : vous avez vécu tel ou tel événement… Mais non, je réponds, mais non ! Mais si, me rétorque-t-on alors, vous l'avez forcément vécu puisque vous le racontez dans votre livre… J'ai d'abord vu, dans ces bavardages agaçants, des comportements bien naïfs, mais, à la réflexion, je me suis rendu compte qu'il s'agissait là d'une façon contemporaine et très à la mode de lire, de comprendre et même d'écrire les romans. L'autobiographie envahit le roman et tout le monde veut écrire. La passion moderne de tout un chacun est de parler de soi, de s'exprimer. On sacralise cette passion de la graphomanie, alors que, selon moi, il s'agit là de la manifestation la plus grotesque, la plus dérisoire de la volonté de puissance d'aujourd'hui : imposer son moi aux autres. […] » ■



Propos recueillis par Antoine de Gaudemar

L'UNIVERS

Février 2018

Visite chez Delphine de Vigan

La justesse de l'œil et de l'oreille
Delphine de Vigan

« Une rue tranquille du 13e arrondissement, à mi-chemin entre la place Denfert-Rochereau et les Gobelins. […] Reste à sonner à l'interphone d'une résidence calme, à gagner ensuite un bâtiment niché au fond de la cour. […] Delphine de Vigan ouvre la porte d'un appartement *"chargé d'âme"* donnant sur des immeubles modernes et des jardins. Là où ont vécu jadis Lucie et Raymond Aubrac. […] Elle s'est installée ici […] après avoir habité pendant plus de vingt ans dans le 11e arrondissement de Paris. Un quartier nettement plus animé où elle a plusieurs fois déménagé, dont elle avait fini par faire le tour. […] Delphine de Vigan n'a aucun mal à travailler chez elle, au contraire. Avec les années, elle a testé différentes options et configurations. Longtemps, elle a eu une prédilection pour le salon. Puis, ses enfants ont grandi, les allées et venues se sont intensifiées, il y avait toujours *"un problème de Nutella à régler"*. Ce qui n'était pas très pratique pour la concentration, l'amenant à prendre un bureau à quelques rues de son domicile afin d'être au calme. […] » ■

Alexandre Fillon

ELISA CABOT/CREATIVE COMMONS

LIRE LA NATURE AU MUSÉE DE LA CHASSE

Les 1er et 2 février, rendez-vous au salon qui invite à penser la question de l'écologie par le prisme de l'art et des livres.

Croiser la culture, la science, la formation, la recherche et l'échange, c'est la mission que se donne la Fondation François-Sommer, qui organise le salon Lire la nature pour la septième fois. Les 1er et 2 février, le musée de la Chasse et de la Nature accueillera cette nouvelle édition organisée autour du thème « Biodiversité ordinaire, nature extraordinaire ». Au cours du week-end, les visiteurs pourront arpenter les magnifiques salles des hôtels Guénégaud et Mongelas, où l'art contemporain côtoie la nature, mettant en exergue les rapports entre l'homme, la faune et la flore. De très nombreux événements sont prévus au programme : dédicaces, ateliers pour la jeunesse, lectures, débats et grands entretiens animeront ce rendez-vous enrichissant. Parmi les nombreux romanciers, essayistes et poètes invités, on comptera Carole Martinez, Jean-Christophe Bailly, Nina Léger ou encore l'académicien Michel Zink. En marge du salon, les visiteurs auront accès à une exposition d'art contemporain, dont les œuvres feront écho aux thématiques du changement climatique et de la nécessité d'y sensibiliser le plus grand nombre. Et l'art et la littérature semblent décidément un formidable vecteur de ce message. **Margaux Morasso**

chassenature.org

La Gaîté Lyrique en « Effractions »

Le réel dans la littérature contemporaine sous toutes ses formes sera mis à l'honneur du 12 au 16 février.

Pour sa 6e édition, le festival Effractions, porté par la Bpi (Bibliothèque publique d'information), quitte le Centre Pompidou bientôt fermé pour travaux, et investit la Gaîté Lyrique. Un événement gratuit, ouvert à tous les publics intéressés par les formes que prend la littérature contemporaine quand elle se confronte au réel : fiction, non-fiction narrative, journalisme littéraire ou slam.

Six formats de rencontres (« Collusion », « Regards croisés », « À voix haute », « Chantier de fouille », « La revue de presse de l'écrivain », « Grand entretien ») pour une quarantaine d'autrices et d'auteurs invités, dont Maylis de Kerangal, Mathieu Palain, Fabrice Arfi *(photo)*, Vanessa Springora, Julia Deck *(photo)*, Gabriella Zalapi ou le slameur D'de Kabal. Avec aussi des ateliers d'écriture et des écoutes en immersion. Outre ce temps fort, Effractions se décline à l'année avec quatre rendez-vous : le 29 janvier à la Gaîté Lyrique, une rencontre avec Philippe Jaenada autour de son livre *La désinvolture est une bien belle chose* (Mialet-Barrault), en dialogue avec l'historienne Véronique Blanchard ; le 14 mars à la médiathèque Marguerite-Duras ; le 30 avril à la Gaîté Lyrique et le 15 octobre à la bibliothèque de la Ville de Paris (programmation à venir). ■ **Gladys Marivat**

effractions.bpi.fr

Une police tout « Azimut » !

Strasbourg a révélé un nouveau caractère typographique, spécialement créé dans le cadre de son programme de Capitale mondiale du livre.

On oublie parfois que la lecture est une affaire de graphie, pour ne pas dire de graphisme. Un constat qui n'a pas échappé à Strasbourg, dans le cadre de son statut de Capitale mondiale du livre. Fin 2023 était ainsi lancé un appel à candidatures pour la commande d'un caractère typographique original. Et c'est la proposition de Benjamin Blaess, Julien Priez et Mathieu Reguer qui a été retenue. On peut donc aujourd'hui découvrir ce nouveau caractère baptisé Azimut, déclinable – avec force symbolique sur chaque usage – en romain, en italique et en gras. Différentes opérations (performances, ateliers d'écriture, kit de médiation, etc.) sont prévues pour présenter ce nouvel instrument formel, qui sera très bientôt accessible à tous (et gratuit d'utilisation). Alors, n'ayez pas peur : soyez « azimuté » ! ■ **Baptiste Liger**

Strasbourg

Lirenotremonde.strasbourg.eu

MUSÉE DE LA CHASSE ET DE LA NATURE, PARIS – PREMIERS NOMS/EFFRACTIONS – DR

MINISTÈRE DE LA CULTURE, MÉDIATHÈQUE DU PATRIMOINE & DE LA PHOTOGRAPHIE, DIFFUSION GRANDPALAISRMN PHOTO

Dans l'objectif de Zola

Du 19 février au 20 avril, découvrez à l'Espace Richaud de Versailles l'œuvre… photographique de l'auteur de *Germinal* ! Qui propose un regard étonnant sur son époque.

Une vue plongeante, prise du premier étage de la tour Eiffel, dont on distingue l'arc d'un des piliers. Voilà la manière dont Émile Zola a souhaité immortaliser l'exposition universelle de Paris en 1900, en scrutant ce qui se passait dans les rues une cinquantaine de mètres plus bas. Un témoignage de son époque inestimable, qu'on découvre au cœur d'une exposition inédite, intitulée « Zola photographe », consacrée à une passion méconnue du célèbre homme de lettres, organisée à l'Espace Richaud à Versailles. « *Émile Zola, pour chacun de nous, est d'abord l'auteur du cycle romanesque des Rougon-Macquart*, admet le maire de la ville, François de Mazières. *Pour d'autres, il est le journaliste qui a notamment écrit le fameux "J'accuse…!" pendant l'affaire Dreyfus. Pour quelques autres, rares encore, bien que plus nombreux depuis l'acquisition du fonds et sa restauration par la Médiathèque du patrimoine et de la photographie entre 2017 et 2020, il est également un grand photographe.* » Le parcours égrène une centaine de tirages modernes réalisés à partir des négatifs que l'institution possède désormais (plus de 2000 !), qui ont été numérisés, des clichés originaux et des objets personnels. On apprend que Zola a été initié à cette discipline en 1888 au cours de vacances entre amis, qu'il a commencé à la pratiquer après avoir achevé les Rougon-Macquart, et qu'il s'en est entiché au point de faire construire dans chacune de ses résidences un laboratoire de développement. Ses motivations ont évolué. « *En troquant la plume contre l'appareil de prise de vues, il change d'objectif. Le peintre de la misère, le dénonciateur de l'injustice cède sa place à l'observateur de l'intime, attaché à saisir avec amusement, tendresse ou émerveillement les images des êtres aimés.* » Troublant, certaines évoquent l'œuvre des impressionnistes, à l'instar du portrait de sa fille Denise, surprise en train de nourrir les cygnes dans le bois de Boulogne. ■ **Gabrielle Martin**

versailles.fr

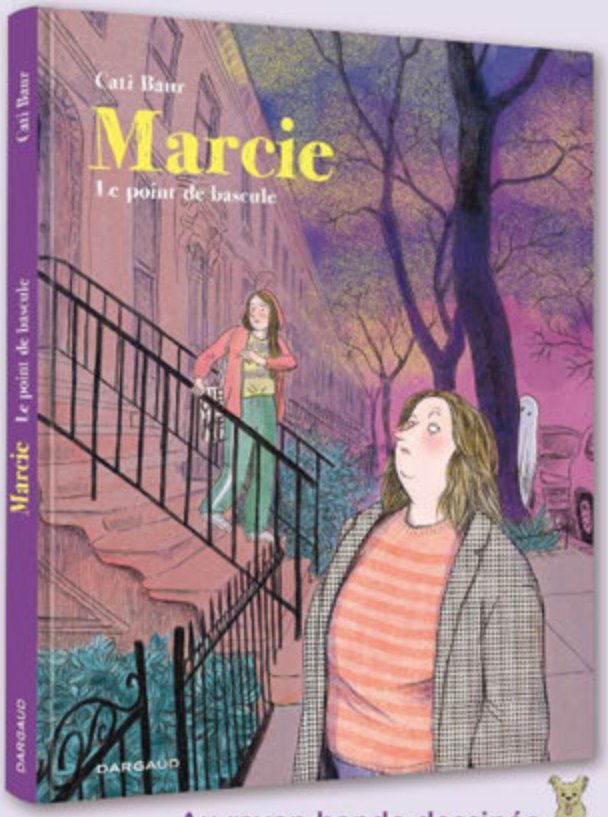
→ **Zola photographe** Espace Richaud, 78000 Versailles. Jusqu'au 20 avril

Marcie

Une enquête haute en couleurs de Cati Baur !

Caroline entame la cinquantaine sans grande conviction.
Bouffées de chaleur, insomnies et prise de poids accompagnent
son quotidien de mère célibataire en périménopause.
Lorsqu'elle se fait licencier sans ménagement d'un emploi ennuyeux,
elle décide de mettre à profit sa discrétion pour devenir détective privée.
Ce changement de cap va la conduire jusqu'à New York
sur les traces d'un mystérieux fantôme, et à la rencontre d'elle-même,
en lui permettant de renouer avec sa véritable identité, celle de Marcie !

Cati Baur explore avec malice un sujet de société, l'invisibilisation des femmes mures, pour écrire un polar feel-good, échevelé et joyeux.



DARGAUD

© Cati Baur / Dargaud 2025

Au rayon bande dessinée

RÉSERVATIONS ET RENSEIGNEMENTS
www.lire.fr

Grand prix 2025

RTL LiRE magazine

C'est parti pour la 34e édition de la distinction attribuée par *Lire Magazine* et la radio RTL, sacrant un roman grand public de cette rentrée d'hiver.

Quel ouvrage succédera à *Un monde à refaire* de Claire Deya au palmarès du grand prix RTL-*Lire Magazine*? C'est tout l'enjeu de la 34e édition de cette distinction conjointement organisée par la célèbre station et le mensuel que vous tenez entre vos mains. Ainsi, le 17 décembre dernier, une première sélection de dix titres a été révélée, croisant les choix et coups de cœur des deux médias. Selon les critères usuels sera couronnée une œuvre d'imagination, publiée lors de cette rentrée d'hiver, accessible à un large lectorat et signée d'un auteur n'ayant pas reçu le prix (ce qui a exclu d'anciens lauréats comme Philippe Besson, Jean-Christophe Grangé, Jeanne Benameur, Andreï Makine et Gérard Mordillat).

Voici la première liste pour ce cru 2025:

- *Le Secret des mères* de Sophie de Baere (JC Lattès)
- *Le Lit clos* de Sophie Brocas (Mialet-Barrault)
- *Le Ciel de Tokyo* d'Émilie Desvaux (Rivages)
- *Bristol* de Jean Echenoz (Minuit)
- *De nos blessures un royaume* de Gaëlle Josse (Buchet-Chastel)
- *Deux litres et demi* de Julien Jouanneau (Maurice Nadeau)
- *Tout le monde garde son calme* de Dimitri Kantcheloff (Finitude)
- *Ta promesse* de Camille Laurens (Gallimard)
- *L'Amour et autres mensonges* de Laetitia de Luca (Robert Laffont)
- *Impardonnable* de Mathieu Menegaux (Grasset)

Un jury, présidé par Philippe Labro et composé des membres de nos deux rédactions, aura ensuite réduit, le 14 janvier, ces premiers choix à cinq finalistes. Ceux-ci seront enfin départagés par cent lecteurs, issus de groupes de cinq déterminés par vingt librairies de toute la France. Et il faudra attendre le 24 mars prochain pour connaître l'identité du grand gagnant, qui sera révélée en primeur sur RTL et sur nos réseaux sociaux. En attendant, à vous de découvrir tous les titres sélectionnés! ■

Baptiste Liger

LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 7 janvier 2025, à partir des ventes d'un réseau de 327 librairies indépendantes.

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	Haruki Murakami	La Cité aux murs incertains	Belfond	Littérature
2	Jean Echenoz	Bristol	Minuit	Littérature
3	Vanessa Springora	Patronyme	Grasset	Littérature
4	Sandrine Collette	Madelaine avant l'aube	JC Lattès	Littérature
5	Kamel Daoud	Houris	Gallimard	Littérature
6	Gaël Faye	Jacaranda	Grasset	Littérature
7	Inès Leraud, Pierre Van Hove	Champs de bataille	Delcourt	BD
8	Collectif	Surréalisme au Centre Pompidou	Beaux Arts Éditions	Beaux-arts
9	Miguel Bonnefoy	Le Rêve du jaguar	Rivages	Littérature
10	Riad Sattouf	Moi, Fadi, le frère volé (t.1)	Les Livres du futur	BD
11	Didier Ottinger, Marie Sarre	Surréalisme	Centre Pompidou	Beaux-arts
12	Valérie Perrin	Tata	Albin Michel	Littérature
13	François-Régis Gaudry	Recettes et récits	Marabout	Pratique
14	Collectif	Tenir la ligne. 40 dessins pour Charlie	Gallimard	Essais
15	Olivier Norek	Les Guerriers de l'hiver	Michel Lafon	Littérature
16	Jul, Achdé	Les Aventures de Lucky Luke d'après Morris (t.11)	Lucky Comics	BD
17	Mathieu Lours	Rebâtir Notre-Dame de Paris	Tallandier	Beaux-arts
18	Inoxtag, Charles Compain, Basile Monnot	Instinct (t.1)	Michel Lafon	BD
19	Camille Laurens	Ta promesse	Gallimard	Littérature
20	Thomas Schlesser	Les Yeux de Mona	Albin Michel	Littérature
21	Mona Chollet	Résister à la culpabilisation	Zones	Essais
22	Philippe Collin	Le Barman du Ritz	Albin Michel	Littérature
23	Wilfrid Lupano, Paul Cauuet	Les Vieux Fourneaux (t.8)	Dargaud	BD
24	Yves Sente, André Juillard	Blake et Mortimer (t.30)	Blake et Mortimer	BD
25	Nathan Hill	Bien-être	Gallimard	Littérature
26	Pascal Quignard	Trésor caché	Albin Michel	Littérature
27	Jacques Tardi	Nestor Burma. Du rififi à Ménilmontant	Casterman	BD
28	Pauline Pinson, Magali Le Huche	Poisson-fesse	Les Fourmis rouges	Jeunesse
29	Vincent Périat	Atlas inutile de Paris	Le Tripode	Pratique
30	Freida McFadden	La femme de ménage voit tout	City Éditions	Littérature
31	Jeanne Benameur	Vivre tout bas	Actes Sud	Littérature
32	Paul Éluard	Liberté	Minuit	Littérature
33	Vincent Perriot, Philippe Bihouix	Ressources: un défi pour l'humanité	Casterman	BD
34	Fabrice Caro	Fort Alamo	Gallimard	Littérature
35	Collectif	Hors-série. Surréalisme	Connaissance des arts	Beaux-arts
36	Mr Tan, Diane Le Feyer	Mortelle Adèle. Sur les traces du Croquepote	Mr Tan And Co	BD
37	Bertrand Belin	La Figure	P.O.L	Littérature
38	Philippe Besson	Vous parler de mon fils	Julliard	Littérature
39	Emil Ferris	Moi, ce que j'aime, c'est les monstres (t.2)	Monsieur Toussaint Louverture	BD
40	Luz	Deux filles nues	Albin Michel	BD

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

	Auteur	Titre	Éditeur	
1	Salomé Saqué	Résister	Payot	Essais
2	Freida McFadden	La Femme de ménage	J'ai Lu	Polars
3	Freida McFadden	Les Secrets de la femme de ménage	J'ai Lu	Polars
4	Éric Chacour	Ce que je sais de toi	Folio	Littérature
5	Han Kang	La Végétarienne	Le Livre de Poche	Littérature
6	Ken Follett	Les Armes de la lumière	Le Livre de Poche	Littérature
7	Baptiste Beaulieu	Où vont les larmes quand elles sèchent	Proche	Littérature
8	David Grann	Les Naufragés du wager	Points	Littérature
9	Julia Malye	La Louisiane	Le Livre de Poche	Littérature
10	Collectif	13 à Table édition 2025	Pocket	Littérature

VERSAILLES

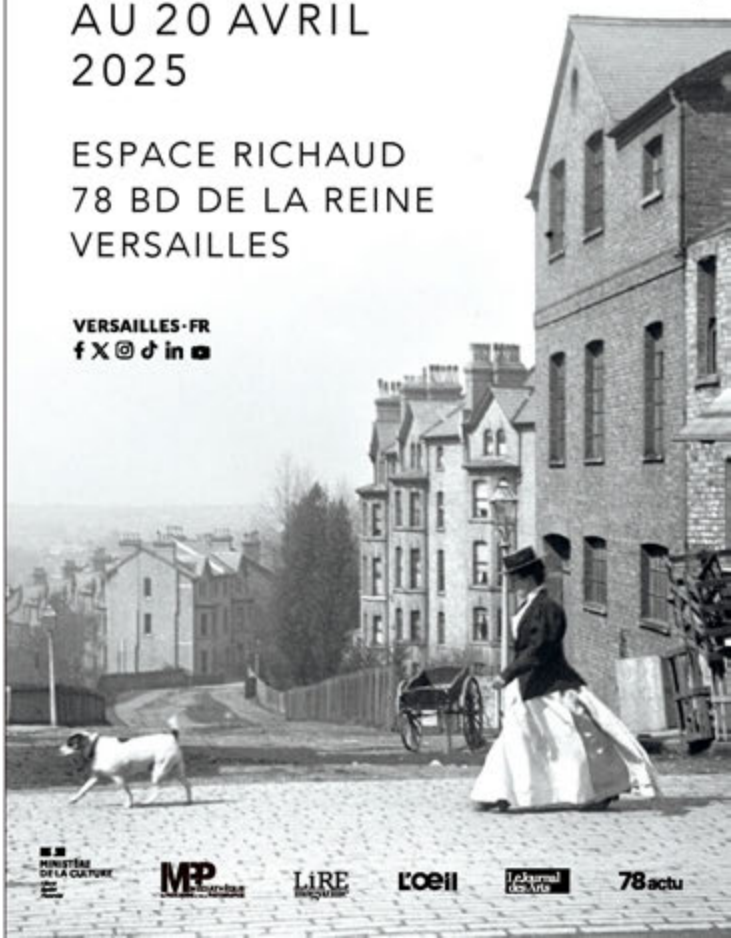
Zola

ZOLA
PHOTOGRAPHE

EXPOSITION
DU 19 FÉVRIER
AU 20 AVRIL
2025

ESPACE RICHAUD
78 BD DE LA REINE
VERSAILLES

VERSAILLES·FR



Émile Zola, Londres, 1895-1899 © Ministère de la Culture, MPP, dist. GrandPalaisRmn Photo - Réalisation : Direction de la communication, Ville de Versailles / Delphine Jay

MINISTÈRE DE LA CULTURE
MPP
LIRE
L'Oeil
Le Journal des Arts
78actu

Éric Neuhoff
L'AGENT 75007

L'écrivain cinéphile publie *Pentothal*, un récit poignant sur le terrible accident de voiture dont il avait été victime en 1978. Le Roger Moore de chez Albin Michel nous a reçus chez lui, à Paris, dans le 7e arrondissement.

« *Je suis un banlieusard : j'ai grandi dans une cité.* » On ne s'attend pas à un tel aveu de la part d'Éric Neuhoff. En vérité, il ne fait pas allusion à un quartier sensible de la Seine-Saint-Denis mais à la cité Vaneau, une impasse très chic du 7e arrondissement de Paris. Neuhoff vit toujours dans ce quartier, non loin de Matignon dont le locataire change souvent ces temps-ci. Lui ne bouge pas : « *J'ai passé mon adolescence à Cahors et fait ma prépa littéraire à Toulouse. Sinon, j'ai presque toujours habité le 7e arrondissement, au pire le 6e : cité Vaneau donc, mais aussi rue de Bourgogne, rue de Saint-Simon à deux adresses différentes, rue du Bac et rue Saint-Benoît, dans l'immeuble de Marguerite Duras, sur le même palier. Elle était déjà morte, et avait été remplacée par Bruno Gaccio. Le propriétaire ne louait qu'à des comiques ! Ah si, pendant trois ans, j'ai vécu dans le 17e arrondissement. Là, c'était l'aventure, les DOM-TOM…* » Notre homme reste ainsi très attaché au 7e. « *Ça n'a pas trop changé, même s'il y a moins de vieilles dames à voilettes qui vont à la messe. Le boulevard Raspail nous sert de barrage contre le Pacifique, la librairie Gallimard est notre Checkpoint Charlie. C'est important, les belles librairies. Quand on voit toutes celles qu'on refait et qui ressemblent à des cliniques, en mélaminé blanc… Il faut du bois – comme pour les chèques des éditeurs.* »

À l'oral comme à l'écrit, Neuhoff enchaîne les bons mots. Cet esprit virevoltant à la française, associé à une pudeur toute britannique, en fait un homme assez secret. Le déballage n'est pas son fort. Dans *Pentothal*, assurément l'un de ses meilleurs livres (peut-être même le meilleur), il évoque enfin l'un des drames de sa vie, auquel il n'avait consacré jusque-là que quelques pages dans *Comme hier*, en 1993.

L'appartement d'Éric Neuhoff, dans le 7e arrondissement de Paris, fait un peu penser à celui d'un éternel étudiant. Sa cinéphilie s'y repère, témoin l'affiche du film *La Ciociara* de Vittorio De Sica (en haut à droite). Ci-dessous, les *« feuilles volantes »* sur lesquelles l'écrivain commence à écrire, et le porte-plume de Jacques Chardonne.

Nous sommes en 1978, sur la Costa Brava. Le jeune Éric, 22 ans, est en voiture avec son ami Olivier, qui doit se marier deux mois plus tard. Ils se rendent en décapotable au Rachdingue, la boîte de nuit la plus courue du coin. Olivier perd le contrôle du véhicule et se tue. Assis à la place du mort, Éric n'a pas mis sa ceinture de sécurité: il est expulsé de la voiture et passe un an à l'hôpital, frôlant l'amputation, subissant opération sur opération. Composé en une suite de flashs tour à tour mélancoliques et cocasses, *Pentothal* raconte cette convalescence ainsi que les séquelles, l'ami perdu et la jeunesse envolée. Cette lecture nous conforte dans une théorie que l'on soumet à l'auteur: et s'il était, plus qu'une plume néohussarde du *Figaro*, un écrivain expérimental? Neuhoff rigole: *« On ne me l'avait encore jamais faite, celle-là! Je me vois au contraire comme un écrivain très classique; démodé, même. »* On insiste: la narration de *Pentothal* n'est pas linéaire, c'est un enchaînement de réminiscences poétiques; s'il n'y avait pas l'humour de Neuhoff, ça pourrait être un livre publié dans une maison d'avant-garde. Il nous ramène à la raison: *« Oh, j'ai juste essayé de retrouver l'état qui était le mien après l'accident. Je suis resté dans le coaltar presque trois mois, sans pouvoir lire une seule ligne. Le choc faisait que ma vue était brouillée. J'ignore encore pourquoi… Pour la petite histoire, quand j'écrivais* Penthotal, *je suis tombé dans un escalier. Quarante ans après, je me suis retrouvé à nouveau alité, puis avec les mêmes béquilles. Ça m'a bien aidé pour la fin du livre. Je ne sais pas comment j'aurais fini, sans ça… Ça me permettait de retomber sur mes pieds – si j'ose dire. »*

FIDÈLE À SES AÎNÉS

Dans ce rez-de-chaussée donnant sur cour que Neuhoff a acheté il y a quatorze ans, on est chez un éternel étudiant. Depuis quand n'a-t-il pas rangé? Les bouquins s'empilent. Au mur, une toile représente un homme cravaté qui s'esclaffe. La cinéphilie est partout. Une affiche de *La Ciociara* de Vittorio De Sica domine la pièce principale. On remarque une vieille American Express, celle du père de Neuhoff, qui était directeur de banque. À côté, un savon, celui dont on se sert dans *Ulysse* de Joyce – un souvenir rapporté de Dublin par Frédéric Vitoux. Sur les murs et les étagères, il y a aussi des cadeaux offerts par le réalisateur Pascal Thomas: une photo de Maurice Sachs, le porte-plume de Jacques Chardonne. Pour chiner des objets ayant un lien avec •••

Jean-Paul Sartre ou Annie Ernaux, merci de sonner à une autre porte… À côté d'un dessin de Floc'h et d'une lettre de Roger Nimier à Céline, on note un portrait de Michel Déon par le peintre Jean Cortot et une photo de Bernard Frank de dos. Neuhoff demeure fidèle à ses aînés : « *Déon était une figure tutélaire, paternelle. Il y avait une grande différence d'âge entre nous. Il était très libre, et d'une grande droiture, d'une grande confiance. Et puis avec lui qui avait passé sa vie en Grèce et en Irlande, on se disait que ça devait être merveilleux d'être écrivain… Frank, que je voyais souvent, était plus un copain plus âgé avec lequel on racontait des bêtises. J'ai aussi bien connu François Nourissier, qui était plus sérieux, plus homme de lettres que les autres, mais intéressant et attentif à tout ce qui se passait. Le Goncourt aujourd'hui, ce n'est pas le même niveau…* »

Ce carré d'as ne serait pas complet sans Jean-Marie Rouart, qui apparaît dans *Pentothal*, rendant visite à Neuhoff à l'hôpital un samedi après-midi : « *Avant mon accident, je préparais une maîtrise de lettres sur Drieu la Rochelle. Ses livres étaient alors difficiles à trouver. J'avais rencontré Jean d'Ormesson, qui m'avait redirigé vers Jean-Marie. Je lui dois tout. Il m'a fait venir au* Quotidien de Paris, *puis permit d'avoir un tas de prix. J'ai pour lui une reconnaissance éternelle. Et puis, il est tellement drôle quand il raconte des histoires où il se met toujours en scène dans des situations calamiteuses… Il est resté jeune d'esprit. Si tout le monde était comme lui dans notre milieu, ça irait mieux.* »

On discute avec Neuhoff assis à la table en bois clair sur laquelle il travaille et prend ses repas. Quand écrit-il ? « *N'importe quand, avec une seule règle : jamais plus de deux heures – au bout de deux heures, j'en ai marre, et j'ai tellement d'autres choses à faire… J'écris à la main sur des feuilles volantes, puis je tape et j'imprime. Pour mes articles, je prends des notes et, une fois que c'est tapé, je jette la feuille.* » Neuhoff est écrivain, mais aussi critique pour gagner sa vie. Dans *Pentothal*, il cite souvent le nom de Jean-Louis Bory. Son maître indépassable ? « *C'est lui qui m'a donné envie d'être critique de cinéma quand je l'écoutais au* Masque et la Plume *et quand je le lisais dans* Le Nouvel Observateur. *Il avait un goût épouvantable, il tombait dans tous les panneaux, il n'aimait pas Delon, détestait* Le Parrain… *C'était curieux. Mais il en parlait de façon très marrante, avec rhétorique, bagout. Ce qui compte à mes yeux, c'est la forme, pas le fond… Les romans de Bory, en revanche, je n'ai jamais pu. Même son Goncourt de 1945,* Mon village à l'heure allemande, *un truc à la Dos Passos, ce n'est pas terrible. Bory s'est suicidé plus ou moins à cause de ça je pense, parce qu'il n'était pas satisfait de ses livres. Il avait eu un best-seller pas bon du tout qui s'appelait* Le Pied, *ça l'a encore plus détruit…* » On fait remarquer à Neuhoff que *Pentothal* aurait pu avoir *Le Pied* pour titre, il s'en amuse : « *Oui ! Avec comme bandeau : "Un livre qui me fait une belle jambe."* »

Un dessin de Cadaqués, ville emblématique de la Costa Brava. L'auteur est resté attaché à cette région, malgré son accident survenu en 1978, thème de son dernier livre, *Pentothal*.

« NOTRE MÉTIER, C'EST LE LOISIR DES GENS NORMAUX »

Un petit dessin de Cadaqués est posé sur la table autour de laquelle nous conversons. Le plus gros roman jamais publié par Neuhoff, *Costa Brava*, avait pour cadre cette région qui le fait encore rêver malgré la tragédie de 1978 : « *Pendant un moment, je n'y suis plus retourné, je n'en avais pas tellement envie. Il faut faire son deuil, comme on dit maintenant… J'ai un tas d'amis qui venaient là tous les ans quand on était gamins, certains se sont installés dans le coin. Il y a un mois, je suis allé enterrer la mère d'une amie qui vit là-bas, une femme de 103 ans qui était un peu notre mère à tous. Je ne pourrais pas m'en passer. On a vendu la maison de Canyelles Petites, mais j'en loue une et j'y vais chaque été. Ce n'est hélas plus possible maintenant, il y a trop de monde, les gens descendent à 8 heures du matin sur la plage pour poser leur serviette et préserver leur pré carré. Il y a des embouteillages noirs. Je préfère Cadaqués, un cul-de-sac où l'on peut tout faire à pied.* »

Il n'y a qu'un lieu qu'il ne veut pas revoir, le Rachdingue : « *C'était une vieille ferme en pierre dans les terres, avec un superbe jardin, des grands coussins. La plus belle boîte de nuit du monde, ou au moins la plus originale, avec une très bonne musique, et des gens de tous les âges et de toutes les nationalités. Ça a changé, c'est devenu un truc un peu techno, je préfère ne pas y revenir…* » L'interview étant terminée, on passe à la séance photo. Dans *Penthotal*, une anesthésiste dit à Neuhoff qu'il ressemble au tennisman Jimmy Connors. Notre photographe lui trouve un air de Roger Moore. Ni une ni deux, Neuhoff prend la pose de James Bond. S'amuse-t-il toujours dans la presse et l'édition ? « *On n'est pas dans un cahier de doléances ! Je ne me plains pas. On est payés à ne rien faire. Notre métier, c'est le loisir des gens normaux. Ça ne devrait pas exister. D'ailleurs, ça n'existera bientôt plus !* » ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld

Photos : Alexandre Isard pour *Lire Magazine*

★★★★☆
PENTOTHAL
ÉRIC NEUHOFF
224 P., ALBIN MICHEL, 19,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 29 JANVIER.

GÉRARD OBERLÉ

Magdaléïdes baroques

Mes foucades de sergent Bertrand du charnier littéraire m'entraînent aujourd'hui à déterrer deux frocards baroques, un capucin du Nord et un carme du Midi, poètes tous les deux et tous les deux auteurs d'une épopée spirituelle célébrant Marie Madeleine, la pécheresse repentie des Évangiles. Le premier, Rémi de Beauvais, capucin de la province des Pays-Bas, publie à Tournai en 1617 *La Magdeleine*, poème épique en 20 chants de plus de 19000 vers, un beau volume de 750 pages avec trois gravures. La vie légendaire de la Magdeleine, *« premièrement débauchée et depuis exemplairement vertueuse »*, est célébrée avec une naïveté d'inspiration qui allie la verve bouffonne du grotesque aux ardeurs mystiques les plus incandescentes. Chef-d'œuvre de mauvais goût, pour les tyrans malherbiens sans doute, mais délice pour les amateurs d'excentricités, de néologismes surprenants, de saintes cocasseries, d'images mirifiques, de trouvailles rythmiques. C'est le seul livre de l'auteur, né en 1568 mort en 1622. On sait peu de choses à son sujet. Clément Lucien dans le monde profane, il devint Rémi de Beauvais en faisant profession chez les capucins de Douai en 1594.

Mon second barde, Pierre de Saint-Louis, carme de la province de Provence, auteur de *La Madelaine au désert de la Sainte Baume* (Lyon, 1668) est bien plus connu. Théophile Gautier l'avait déjà déterré et congrûment brocardé dans *Les Grotesques* en 1844 : *« Le ridicule du père Pierre de Saint-Louis est un ridicule énorme et titanique qui n'admet aucune comparaison* […]. *Pour pousser le mauvais goût aussi loin* […], *il faut une espèce de génie, déjeté et bossu il est vrai ; mais, à coup sûr, une organisation ordinaire n'aurait pas cette puissance de détestable et cette fécondité prodigieuse d'inventions burlesques et baroques. »* Pierre de Saint-Louis (Jean-Louis Barthélemy dans le monde profane) est né à Valréas en 1626. À 18 ans il s'embrase pour Madelaine, une jeune fille de la ville, une passion partagée. Madelaine meurt de la petite vérole peu avant le mariage. Désespéré, Jean-Louis entre en religion et confectionne sa Magdaléïde, en hommage à la patronne de la chère disparue.

Je possède le manuscrit ainsi que deux éditions de ce chef-d'œuvre extravagant. Près de 7000 vers en 12 chants, précédés et suivis d'une flopée de sonnets, anagrammes, acrostiches. En relisant plusieurs chants des deux Magdaléïdes, je m'aperçois que le carme méridional ne s'est pas gêné pour détrousser le capucin wallon. Pierre de Saint-Louis raffolait des anagrammes, un dada funeste. Pour en avoir fignolé une assez cinglante contre un confrère, ce dernier, devenu son supérieur, l'exila dans un couvent perdu dans les Alpes où il mourut d'un œdème pulmonaire à 58 ans. Pétrarque, Desmarets de Saint-Sorlin, Charles Cotin et bien d'autres poètes ont glorifié la pécheresse repentie et les prédicateurs gothiques, baroques et classiques tout autant.

> LE CARME MÉRIDIONAL NE S'EST PAS GÊNÉ POUR DÉTROUSSER LE CAPUCIN WALLON

Le format de ma chronique ne me permet pas d'en dire davantage, mais je m'en voudrais de ne pas signaler *La Magdeleine*, un ouvrage anonyme en deux volumes paru en 1835. Cet ouvrage rare et méconnu est un des livres les plus curieux de ma bibliothèque romantique. C'est un roman-fresque en prose et en vers libres de style biblique teinté de socialisme mystique. Le premier tome est titré *La Magdeleine courtisane*, le second *La Magdeleine pardonnée*. L'auteur de cet ouvrage bizarre s'appelle Achille Rousseau (1805-1857), un Angevin monté à Paris pour embrasser la religion saint-simonienne. Fervent disciple du Père Enfantin, il vécut dans la communauté de Ménilmontant, composa des hymnes mis en musique par Félicien David, voyagea comme missionnaire avec d'autres apôtres, avant de retourner cultiver ses terres familiales en Anjou quand l'utopie saint-simonienne s'est effondrée et que les idéologies matérialistes et le machinisme ont remplacé les Évangiles. ■

AUDREY SOVIGNET

Raymond Devos, déguisé en clown, lors d'un gala de charité pour les orphelins, le 29 avril 1966.

Le rire polymorphe

Êtes-vous, comme d'Artagnan, *« né avec le don du rire et le sentiment que le monde était fou »* ? Diriez-vous, comme Pierre Desproges dans un lointain numéro d'*Apostrophes*, que l'on peut *« rire de tout, mais pas avec tout le monde »* (d'autant qu'*« on ne rit vraiment de bon cœur que dans les cimetières »*) ? Pensez-vous, comme Raymond Devos, que celui qui *« prête à rire n'est jamais sûr d'être remboursé »* ? Ces citations en témoignent, l'humour a souvent partie liée avec le langage, donc avec la littérature. Quand il manque à une œuvre, cela se sent : Céline, Proust ou Flaubert n'étaient pas des humoristes professionnels, mais le rire est un élément important de leur répertoire. À l'inverse, des auteurs comme Pierre Dac, Devos ou Desproges ont si bien formulé leurs effets comiques qu'ils méritent d'être considérés comme des écrivains. Et qu'il est doux de voir que leur mémoire dure ! En France où l'on tend souvent à le confondre avec l'esprit, voire la satire, l'humour est rarement innocent. Cela permet de s'en servir comme d'une arme, mais n'empêche pas d'en faire un usage vertueux, comme s'y employa Dac en ridiculisant nazis et collabos sur les ondes de Radio Londres.

La suite prouva que porter la médaille de la Résistance et la Croix de guerre n'empêchait pas de se glisser dans la peau du Sâr Rabindranath Duval, fameux fakir venu d'Inde (*« l'Inde-et-Loire »*) adepte du yoga (*« de la marine »*) et porté sur les transes (*« napolitaines »*). Dac est mort voilà cinquante ans – et nous profitons de ce dossier pour lui rendre hommage –, mais l'esprit de son fameux journal, *L'Os à moelle*, a ressuscité récemment grâce aux excellents rédacteurs du site Le Gorafi (dernier titre au moment où nous écrivons ces lignes : « Il écrit un roman de 500 pages pendant son attente aux urgences »).
Bien sûr, l'humour change de forme avec le temps : nos grands-parents, qui se délectaient de calembours qui nous sembleraient bien poussifs, auraient-ils pu entendre les sketchs de Blanche Gardin sur sa sexualité ? Et peut-être les comiques d'aujourd'hui sont-ils moins littéraires et moins métaphysiques que ceux d'autrefois, comme le pensent plusieurs auteurs de ce dossier… Quoique : lorsque Gaspard Proust écrit *« Je pense donc je suis mais je m'en fous »*, n'ajoute-t-il pas au célèbre cogito cartésien l'élément qui lui manquait pour être vraiment universel ? ■

Alexis Brocas

SOMMAIRE

42 **Dac, Devos et Desproges** Lettrés comiques
44 **Le style so british** Faire rire avec classe
45 **La touche si française** Satire dans tous les sens
46 **Pierre Dac** Rire aux armes
47 **Entretien** Sébastien Liebus : « La filiation du Gorafi, c'est *The Onion*, Pierre Dac et Les Nuls »
48 **Extraits** Quand vos classiques se lâchent
50 **Sélection** Des perles d'anthologie
51 **Entretien** David Foenkinos : « J'aime l'humour dans les situations tristes, et la gravité dans le bonheur »

AGIP/BRIDGEMAN IMAGES

Dac, Devos et Desproges

LETTRÉS COMIQUE

Chacun à leur façon, tous trois pratiquaient un humour proprement littéraire, qu'il soit absurde, paradoxal, parodique ou acide.

Le 13 mai 1938, tandis que Hitler envahissait l'Autriche, l'humour entrait dans l'âge moderne avec la publication du premier numéro de *L'Os à moelle, « organe officiel des loufoques »*. À la une, on annonçait la constitution d'un nouveau gouvernement. Pierre Dac, président du Conseil autoproclamé, *« sans portefeuille, mais avec un petit porte-monnaie »*, avait pioché dans un chapeau les noms des ministres chargés d'administrer les « Vieux Dentiers », les « Portes et Fenêtres » ou le « Yaourt ». Les loufoques n'étaient pas fous au point d'entrer réellement en politique ; ce qui ne les empêchait pas, entre un article sur le charmeur de bretelles, un autre sur le tatouage des bras de mer ou sur la confiture de nouilles, de se moquer du petit Adolf et de son camarade le jeune Benito, deux garnements dont les pitreries faisaient alors la une des autres journaux.

L'OS à MOELLE

LE PREMIER MINISTÈRE LOUFOQUE EST CONSTITUÉ

DAC, LE FOU D'UNE ÉPOQUE

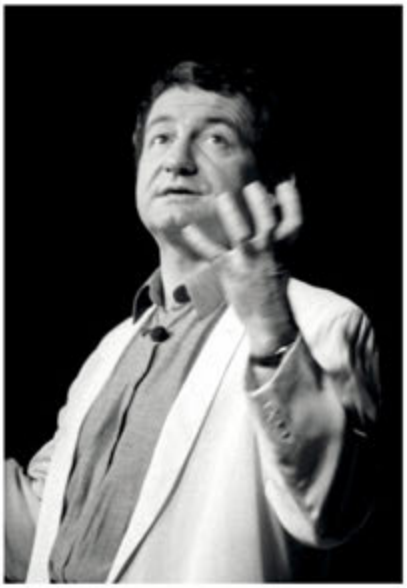
L'Os à moelle était à la galéjade ce que *L'Art poétique* de Boileau fut aux belles-lettres. Son titre rappelait le métier de boucher qu'exerçait le père de Pierre Dac, mais aussi la « substantifique moelle » rabelaisienne. Sous une apparence drolatique se dissimulait une nourriture cachée, un dynamitage en règle des idées reçues. « Loufoque » veut dire « fou » en louchébem, une technique de déformation verbale issue de l'argot des bouchers du XIXe siècle. Comme ceux d'antan étaient autorisés à dire leurs quatre vérités aux rois, Pierre Dac se présentait comme le fou d'une époque qui allait bientôt rebasculer dans la guerre. *L'Os à moelle* cessa de paraître en juin 1940 pour cause d'invasion allemande. Sous l'Occupation, son créateur, d'origine juive, et que certains accusaient d'avoir corrompu la France avec ses calembours, rejoignit de Gaulle en Angleterre et donna sa voix à Radio Londres. Après la Libération, il devint un pionnier de l'humour radiophonique avec le feuilleton *Signé Furax*, coécrit et cojoué avec son disciple Francis Blanche. Les pensées de cet improvisateur et de ce comédien à la verve insatiable sont à ranger auprès de celles de Pascal. « Qui aime ses lunettes ménage sa monture », « Quand on a la santé, c'est pas grave d'être malade », deux exemples qui suffisent à démonter leur indéniable portée philosophique. Les deux compères interprétèrent devant les caméras de l'ORTF naissante des sketches qui firent s'esclaffer la France entière. Pierre Dac y apparaissait sous l'apparence d'une voyante extralucide qui pouvait faire penser à Rrose Sélavy, double féminin fictif de Marcel Duchamp, dont on ne rappellera jamais suffisamment qu'il fut un émule du célèbre cabaret du Chat noir, emblème de cet âge d'or de la rigolade que fut le dernier quart du XIXe siècle. D'ailleurs, les bouffonneries verbales de Pierre Dac étaient parfois proches des jeux de mots surréalistes. Comme le fit Coluche en 1981, il se déclara candidat à l'élection présidentielle de 1965. François Mitterrand se présentait lui aussi à ces deux scrutins, à croire qu'il attirait les comiques. Parmi les futurs ministrables, on remarquait Jacques Martin, Jean Yanne, René Goscinny. Autant de noms appelés à devenir célèbres.

DEVOS, LE COMIQUE MÉTAPHYSIQUE

Si Pierre Dac tient une place éminente dans l'histoire de l'humour moderne, il le doit autant à son talent qu'à une époque prédestinée. Ainsi, l'*Anthologie de l'humour noir* d'André Breton, publiée en 1940, connut le succès après la guerre. En 1960, François Le Lionnais et Raymond Queneau fondaient l'Oulipo. Le psychanalyste Jacques Lacan usait d'aphorismes sibyllins, mais dont certains ne dépareilleraient pas dans un recueil

Au centre : premier numéro de *L'Os à moelle, « organe officiel des loufoques »*, le 13 mai 1938. Ci-contre : Pierre Dac, en voyante extralucide, et Francis Blanche.

PHOTOS : COLLECTION PARTICULIÈRE



À gauche : Raymond Devos, le comique métaphysique, passant ici sa tête à travers une affiche annonçant une série de spectacles, en novembre 1958, aux Trois Baudets. À droite : Pierre Desproges à Morlaix, dans le Finistère, le 26 janvier 1985.

de bons mots. On notera : « La psychanalyse est un remède contre l'ignorance. Elle est sans effet sur la connerie. » Bref, tout était prêt pour accueillir Raymond Devos, virtuose du paradoxe, maître de l'absurde et, cela va sans dire, admirateur de Pierre Dac. À la fois humoriste, mime, jongleur, prestidigitateur, il avait fait le bonheur des grandes salles de spectacles comme Bobino ou L'Olympia avant de devenir une célébrité du petit écran. Jacques Sternberg le considérait comme *« le comique le plus déchirant et le plus désespéré qu'on puisse imaginer »*. Lecteur de Bachelard, Marcel Aymé, Boris Vian, qu'il avait d'ailleurs connu, admirateur de Tati, Pierre Étaix, comme des clowns Grock ou Fratellini, il poussait les jeux de langage jusqu'à la métaphysique. Chacun se souvient de ses géniales variations sur le « rien » : « Pour trois fois rien, on peut déjà acheter quelque chose » qu'aurait pu jalouser un Cioran.

DESPROGES, LE MAÎTRE DE LA LANGUE ASSASSINE

Pierre Desproges se fit d'abord connaître comme journaliste à *L'Aurore*, carrière aussi brève que l'étaient ses textes d'un humour acéré. On le vit ensuite à la télévision dans l'émission de Jacques Martin *Le Petit Rapporteur*. Il remporta enfin un énorme succès avec *Le Tribunal des flagrants délires* sur France Inter puis avec *La Minute nécessaire de monsieur Cyclopède* sur FR3. Dans une interview de 1986, il précisait : *« J'aime bien le langage, le verbe. Quand on peut le manier, c'est un outil formidable : sans se salir les mains, on peut tuer quelqu'un… »* Sans aller jusque-là, Desproges se montrait invariablement vachard envers l'autorité. Selon la formule consacrée de Pierre Dac, il était *« contre tout ce qui est pour et pour tout ce qui est contre »*. *« Il ne faut pas désespérer des imbéciles*, écrivit-il, *ils peuvent devenir militaires. »* Notons qu'il serait possible de remplacer le mot « militaire » par n'importe quel autre substantif ou nom propre, ce qui donnerait du même coup une idée de l'infini et de la philosophie de Pierre Desproges. L'humoriste menait en effet un permanent et réjouissant travail de sape. Les réputations les mieux établies n'étaient pas à l'abri de ses coups de griffe. Ainsi, de Marguerite Duras : *« Elle n'a pas écrit que des conneries, prétendait-il. Elle en a aussi filmé. »* En 2013, vingt-cinq ans après sa disparition, Desproges faisait l'objet d'une journée universitaire à l'ENS et d'un après-midi d'études à la BNF. Cette consécration ressemblait à des obsèques à retardement. Dernière pelletée de terre sur une époque révolue. Une époque durant laquelle, vous en souvenez-vous ? on pouvait rire de tout. ■

Serge Sanchez

GASPARD PROUST, ENFANT DE DESPROGES ?

S'il subsiste un humoriste littéraire en France, c'est peut-être lui. Étiqueté de droite mais sans doute plus flottant qu'il n'y paraît, Gaspard Proust partage avec tout le monde le goût des bons vins et des bons mots et, avec Desproges, celui des belles lettres. Sa capacité à citer, à propos d'un amour présidentiel, l'expression « faire catleya » (inventée par son homonyme Marcel pour décrire les galipettes de Swann et d'Odette dans *Un amour de Swann*) ce qui suffit à le singulariser. Comme Desproges, il donne volontiers dans la critique littéraire parodique : *« Que Jean-Marc Roberts soit l'écrivain le plus doué de sa génération, j'en suis convaincu. Et je ne doute pas qu'un jour la lecture de ses livres me confortera dans cette opinion »*, écrivait Desproges. Proust, lui, observe que BHL est *« encore plus fort que Sartre. Il n'a pas écrit* L'Être et le Néant, *il l'a fait »*. On lui pardonnera donc d'avoir traité de *« Marc Lévy des garrigues classées zone inondable »* ce pauvre Pagnol, qui ne jurait que par Virgile… D'autant que Gaspard Proust a le bon goût d'aller chercher une définition chez Bukowski, ou d'évoquer, sur l'Algérie où il a grandi, *« le souvenir d'un pays qui vous donne à lire Camus en frère parce que, vous aussi, vous avez un jour eu la chance de promener votre adolescence sur les ruines de Tipaza »*. Il lui arrive aussi de mixer Victor Hugo avec la Fête de l'Huma, quand il traite les jeunes pro-Greta Thunberg de *« Thénardier des lendemains qui chantent »* ou d'appeler le journaliste militant Hugo Clément *« notre Hemingway des tranchées en mousse »*. Bref, Proust nous rappelle volontiers une évidence oubliée : bien lire aide à faire rire.

Alexis Brocas

MEA CULPA
GASPARD PROUST
208 P., PLON, 18,90 €

INGI PARIS/AKG-IMAGES – ROLAND GODEFROY/CREATIVE COMMONS

Le style so british

FAIRE RIRE AVEC CLASSE

Réputé pour son élégance métaphysique, l'humour anglais consisterait à se moquer du monde sans se moquer de personne. Certains en sont passés maîtres, perpétuant une tradition littéraire nourrie de fantaisie, d'inventivité et d'un irrésistible flegme.

L'écrivain humoristique P.G. Wodehouse (1881-1975).

Le rédacteur en chef de *Lire Magazine* a prié l'auteur de ces lignes d'évoquer les maîtres anglais de la littérature humoristique en deux feuillets, comme si la chose était facile. A-t-il voulu faire de l'humour anglais? Car telle est peut-être la moins mauvaise définition qu'on en puisse donner: l'humour anglais consiste à parler avec flegme de choses invraisemblables, par opposition au « *crazy humor* » américain consistant à parler de choses banales comme si elles étaient dingues. Bien sûr, cette approche est loin de couvrir les nombreuses facettes d'une tradition littéraire qui remonte à… À quand, d'ailleurs? On s'accordera, pour les grands ancêtres du XVIII[e] siècle, à mentionner Laurence Sterne, Jonathan Swift, peut-être aussi Thomas de Quincey, les deux derniers tirant vers l'humour noir, ce qui leur a valu de figurer dans la fameuse anthologie d'André Breton. Pour le siècle suivant, on citera les trois classiques que furent Stevenson, Dickens et Wilde, ainsi que, dans une veine plus fantaisiste, les inventions de Lewis Carroll et les « nonsenses » d'Edward Lear, maestro du *limerick*, ce petit poème rimé en cinq vers, à la chute caustique ou grivoise.

L'ABSURDE ET LE COMIQUE DE SITUATION

Mais c'est à la fin du XIX[e] siècle et dans la première moitié du XX[e] que court le peloton de la littérature humoristique anglaise, avec notamment trois incontournables: Saki, Jerome K. Jerome et P.G. Wodehouse. Le premier, de son vrai nom Hector Munro, fut le grand caricaturiste de la société édouardienne, snob et conventionnelle. Le deuxième fit un triomphe en 1889 avec *Trois hommes dans un bateau*, lu aujourd'hui encore comme un classique parmi les classiques. Quant au troisième, inventeur de Jeeves et Bertie, il incarne depuis plus d'un siècle la figure incontournable de la littérature comique anglaise, cité avec révérence par les contemporains, comme l'humoriste, écrivain et acteur anglais Stephen Fry (qui a joué Jeeves à la télé) ou Joseph Connolly (qui a écrit sa biographie). Wodehouse quintessencie l'humour british: flegme, goût du comique de situation et des exagérations, sens de la formule et de l'absurde, immodestie bon enfant (« *Ce qu'a fait Shakespeare est très différent de ce que je fais moi, mais ça ne veut pas forcément dire que c'est moins bien.* ») En dépit de sa production pharaonique, Wodehouse est toutefois loin d'épuiser le champ de la littérature humoristique au XX[e] siècle. Il a pour voisins les Waugh père et fils, le premier adepte d'un humour sarcastique, le second d'un humour polémique et outrancier, qui le conduira parfois au tribunal; Tom Sharpe, sorte de Wodehouse féroce et rajeuni, spécialisé dans les comédies extravagantes; du côté des humoristes purs, signalons W.E. Bowman avec ses parodies de récits d'aventures, et Spike Milligan avec son *Goon Show* radiophonique, souvent cité comme l'influence majeure des Monty Python.

Et les femmes, direz-vous? Moins nombreuses par la force des choses, elles sont loin d'être en reste, qu'il s'agisse des satires aristocratiques de Nancy Mitford ou des comédies policières rustiques de Barbara Pym. D'autres noms viennent encore à la plume, qu'ils soient de purs humoristes ou non: certains nous en voudraient de ne pas citer David Lodge, d'autres d'oublier Douglas Adams, d'autres encore de ne pas saluer la nouvelle génération des écrivains comiques, de David Baddiel à Joe Dunthorne ou Gideon Defoe. Des maîtres d'hier à ceux d'aujourd'hui, la Grande-Bretagne, fidèle à sa tradition navale, règne toujours sur les mers de la littérature humoristique. ■

Bernard Quiriny

En haut: *Jeeves et Bertie*, série TV avec Stephen Fry (le valet) et Hugh Laurie. En bas: Nancy Mitford dans son appartement de Paris. en 1960.

THE AMERICAN LEGION WEEKLY (VOLUME 1, NO. 17, 24 OCTOBER 1919 – MIRRORPIX/COURTESY EVERETT COLLECTION – ULLSTEIN BILD/AKG-IMAGES

La touche si française

SATIRE DANS TOUS LES SENS

Moins coté que celui de nos voisins d'outre-Manche, l'humour bien de chez nous a aussi ses spécificités. Au pays des gauloiseries et des mots d'esprit, de Molière et de Guitry, des chefs-d'œuvre ont ainsi surgi, grâce à la veine comique de leurs auteurs.

On débat depuis longtemps en France de la question de l'identité nationale. Il y a même eu, souvenez-vous, un ministère chargé du sujet. Une sous-question pourrait être de savoir en quoi consiste l'identité humoristique de notre pays, et s'il y a même un humour français, comme il y a un humour anglais. Pierre Desproges avait répondu par une phrase célèbre: « *L'humour anglais souligne avec amertume et désespoir l'absurdité du monde. L'humour français se rit de ma belle-mère.* » Voilà qui n'est pas glorieux pour l'Hexagone! L'inventeur de Monsieur Cyclopède avait-il pourtant tort? L'allusion à la belle-mère est réductrice, mais il faut reconnaître que tout un pan de l'humour à la française a partie liée avec la pique, le bon mot, l'épigramme. On rit alors aux dépens de quelqu'un, parfois avec cruauté, même avec injustice si l'effet le justifie. Patrice Leconte a joliment illustré cette veine dans son film *Ridicule*. Voltaire ou Beaumarchais tournaient leur verve contre les ridicules et les puissants; Flaubert, Léon Bloy et autres vitupérants tournaient la leur contre l'esprit bourgeois; et quantité d'artistes et d'écrivains la tourneront contre leurs homologues ou rivaux. Ce n'est pas pour rien que la France reste la terre d'élection du recueil de bons mots et de reparties, ni que la descente en flammes y est un sous-genre aristocratique de la critique!

La lignée satirique et la dérision, issues de la source moliéresque, sont loin cependant de résumer tout l'humour français. Il faut y ajouter la tradition rabelaisienne, toute d'excès, d'abondance et de joyeuse obscénité. La gauloiserie a beau être prise de haut par les intellectuels – il suffit de lire les critiques à chaque rediffusion de *La Soupe aux choux* –, elle reste une composante clé de l'humour national. S'y ajoute la veine du comique de situation, du marivaudage, du vaudeville, qui a donné tant de chefs-d'œuvre au théâtre: songeons à Courteline, à Labiche, à Feydeau, plus tard à Guitry. Beaucoup de grands écrivains humoristiques français se tiennent à l'intersection de ces lignées, à l'image des « ironistes » réunis autour de Jules Renard au tournant du siècle – Tristan Bernard, Alfred Capus, Pierre Veber, George Auriol. Autre veine encore, celle de la comédie de clocher à la façon de Gabriel Chevallier ou de Marcel Aymé, et bien sûr celle de l'absurde, du potache et du loufoque telle que l'incarnent Cami, Alphonse Allais et la fine équipe du Chat noir, le cabaret de Rodolphe Salis, à la fin du XIXe siècle.

Georges Feydeau (1862-1921) par Carolus-Duran.

APRÈS DARD ET AUDIARD

Ce dernier genre se déplacera par la suite vers la radio et l'écran, avec les Maurice Biraud, Pierre Dac, Jean Yanne et autres Roland Topor. Cette génération d'humoristes écrivains – celle de Frédéric Dard et Michel Audiard – fut peut-être la dernière à conserver les vieux liens entre comique et littérature. De nos jours, l'humour semble avoir définitivement transporté son nid dans les médias, en coupant les ponts avec l'objet livre et la tradition littéraire francophone. Cela n'empêche certes pas nombre de nos romanciers d'entretenir la flamme, et même de la renouveler à leur manière, comme Olivier Maulin ou le regretté Benoît Duteurtre; mais cette prise de distance marque un tournant qui, peut-être, aurait inquiété Desproges, plus que la focalisation sur les piques et les belles-mères. Les noces séculaires de littérature française et de l'humour sont-elles en danger? Ça mériterait peut-être qu'on y consacre un ministère. ■

B.Q.

***Ridicule* (1996), film de Patrice Leconte, avec Jean Rochefort et Bernard Giraudeau.**

MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE LILLE – POLYGRAM FILM DISTRIBUTION

AGIP/BRIDGEMAN IMAGES

Pierre Dac

RIRE AUX ARMES

Voix de la France libre, l'humoriste résistant s'ingéniait à faire tourner en bourrique propagandistes allemands et figures de la collaboration française. Cinquante ans après sa mort, cet épisode mérite d'être rappelé.

L'humour et le patriotisme s'accommodent d'ordinaire aussi bien l'un de l'autre que les loups et les agneaux, ou que les mouches et les araignées. Mais les années 1940 étaient des temps d'exception, et le grand humoriste Pierre Dac, déjà bien connu des Français pour ses exploits radiophoniques et para-journalistiques, l'avait bien compris – aidé il est vrai par les nazis, qui l'avaient inscrit sur une liste de « juifs influents » à arrêter en priorité sitôt Paris conquis. En retour, il décida de les combattre à sa manière : par le rire, sur les ondes, et depuis l'Angleterre. Son trajet vers Londres ressemble à une mauvaise blague, puisqu'il lui valut d'être incarcéré en Espagne (où il venait d'entrer), en France (où il avait dû revenir), puis à nouveau en Espagne. Il ne parvint en Angleterre qu'en octobre 1943, et rallia aussitôt la BBC, qui diffusait les voix de la France libre. C'est peu dire qu'il y fit des étincelles.

Pour la radio, Pierre Dac, alors 47 ans, invente des chansons que ses auditeurs français peuvent fredonner à la barbe de l'occupant, sur des mélodies connues (*« Voilà les gars de la vermine,/Chevaliers de la bassesse,/Voilà les Waffen SS »*, à chanter sur l'air des « Gars de la marine »). Il élabore aussi de savoureuses parodies à partir des informations de la propagande allemande, qui peinait de plus en plus à masquer la déconfiture militaire du Reich : *« Bientôt une grande nouvelle, la Wehrmacht va prendre Berlin. »* Il se donne par ailleurs des cibles, quand elles ne se désignent pas elles-mêmes : Jean Hérold-Paquis, chroniqueur militaire de Radio Paris, qu'il rebaptise « Monsieur l'Obermilitarischespeaker ». Et surtout le très populaire ministre de l'Information Jacques Henriot, qui, le 10 mai 1944, l'attaque sur son patriotisme *« Cet apatride se moque éperdument de ce qui arrivera à la France. S'il s'insurge contre les Allemands, ce n'est pas parce que ceux-ci occupent la France dont il se moque, c'est parce qu'ils ont décidé d'éliminer le parasite juif de l'Europe. »*

DORMEZ BIEN M. HENRIOT !

La réponse de Dac, le lendemain, est un modèle du genre. Il commence par rappeler à Henriot que sa famille, loin d'être apatride, vient d'Alsace *(« C'est un beau pays, l'Alsace, monsieur Henriot, où depuis toujours on sait ce que cela signifie, la France, et ce que cela signifie, l'Allemagne. »)* Puis il lui enjoint de se rendre au cimetière Montparnasse :

« Entrez par la porte de la rue Froidevaux; tournez à gauche dans l'allée et, à la sixième rangée, arrêtez-vous devant la huitième ou la dixième tombe. C'est là que reposent les restes de ce qui fut un beau, brave et joyeux garçon, fauché par les obus allemands, le 8 octobre 1915, aux attaques de Champagne. C'était mon frère. Sur la modeste pierre tombale, sous ses nom, prénoms et le numéro de son régiment, on lit cette simple inscription : "Mort pour la France, à l'âge de 28 ans." Voilà, monsieur Henriot, ce que cela signifie, pour moi, la France. Sur votre tombe, si toutefois vous en avez une, il y aura aussi une inscription : elle sera ainsi libellée :

PHILIPPE HENRIOT, MORT POUR HITLER, FUSILLÉ PAR LES FRANÇAIS.

Bonne nuit, monsieur Henriot. Et dormez bien. »

Un mois et demi plus tard, le 28 juin 1944, un groupe de résistants parvenait à s'introduire au ministère de l'Information, dans les appartements d'Henriot, et réalisait à coups de fusil la prédiction de Pierre Dac… ■

Alexis Brocas

Entretien

« LA FILIATION DU GORAFI, C'EST *THE ONION*, PIERRE DAC ET LES NULS »

Quand l'absurde littéraire revient par la blague… Issu d'une tradition para-journalistique qui a fait les belles heures de l'hebdomadaire *Infos du monde*, Le Gorafi continue à agir depuis douze ans maintenant… Rencontre avec celui qui en a eu l'idée: Sébastien Liebus.

Quelles ont été les étapes de création du Gorafi ?

Sébastien Liebus. Je ne suis pas journaliste de formation: j'ai fait une école de cinéma, puis mille métiers avant de devenir photographe pour la chaîne Direct 8. Mais j'ai toujours écrit, depuis l'âge de 25 ans: des brèves, des vraies-fausses dépêches d'actualité. J'ai été très influencé par *The Onion [journal d'infos parodiques américain créé en 1988, devenu site Internet en 2013]*. En février 2012, je me suis décidé: j'ai réactivé un vieux compte Twitter, ai changé la bannière, et l'ai appelé Le Gorafi. J'ai ajouté une page Facebook, puis plus tard un site. Dès le début de la campagne pour la présidentielle, il y a eu l'attentat de Mohammed Merah à Toulouse. Bien des sites et comptes humoristiques ont décidé de faire pause, pensant que personne n'aurait le cœur à rire. Je me suis dit qu'au contraire, dans ces moments-là, tu as envie d'une blague: même si elle est nulle, tu lâcheras un sourire. Ce premier cas de conscience a été décisif. Pablo Mira m'a contacté, et m'a rejoint à l'été. J'ai décidé de m'y lancer à temps plein fin 2012. On a aujourd'hui une quinzaine d'auteurs en tout, car on publie deux ou trois articles par jour.

Quel a été l'article qui a fait du bruit ?

S.L. Parmi les premiers, celui que j'avais prépublié avant de partir en vacances en été 2012: « De la chirurgie esthétique contre le regard triste des bassets », prétendant qu'une simple opération pouvait ôter cette caractéristique connue de ces toutous, à savoir leur regard triste ! Je n'en revenais pas, mais l'article s'est retrouvé… dans *Télé 7 Jours*, dans le top des « Infos insolites ». Ils l'avaient pris au premier degré *[rires]*. Peu après, celui-ci a fait un incroyable buzz et a été pris au sérieux: « Trop souriant dans le métro, il finit en garde à vue ». Et enfin: « Fort Boyard: un candidat oublié dans la cellule d'une épreuve retrouvé sept ans plus tard », en 2013.

DR

Vous situez-vous dans le fil parodique de *L'Iquipe*, d'*Infos du monde* ou de *L'Immonde* ?

S.L. Pas du tout ! Le côté parodique et satire de la presse, dû à mon propre titre, ne m'a pas amusé longtemps. C'est pourquoi on a vite évolué vers l'actu politique, et surtout vers un humour du quotidien. La filiation du Gorafi, c'est *The Onion*, c'est Pierre Dac – nous publions bientôt un livre avec Jacques Pessis, son légataire universel, et Les Nuls. Un humour très anglo-saxon, très intellectualisé, un jeu avec le lecteur, où celui-ci est actif, se dit « ah, j'ai la réf ». Tandis que l'humour français critique pour critiquer, c'est la claque sur la cuisse. Pour dire comment nous « anglons » au Gorafi: les journaux parodiques que vous citez pourraient avoir un titre du genre « Emmanuel Macron est un extraterrestre ». Ça peut être drôle, ça ne se veut que sensationnel. Mais si vous titrez « Les extraterrestres démentent qu'Emmanuel Macron soit l'un des leurs », tout de suite il y a un fil: une première info, un démenti, puis une conférence de presse des extraterrestres, qui vont dire: « On a regardé dans notre dossier, Trump c'en est un, mais Macron, on ne sait pas d'où il vient. » Ça crée des images et une histoire. Et, si on veut, on peut faire de l'humour satirique sur Trump et Macron.

Est-ce à dire que ce qui prime, chez vous, c'est le titre en lui-même, davantage que le sujet ?

S.L. Exactement. Aucun auteur ne serait arrivé en réunion en disant: « On pourrait faire un article sur Anne Hidalgo qui nomme un Vélib' pour lui succéder. » On creusera, on mettra en perspective, et on trouvera quelque chose du genre: « Municipales Paris 2026 : Anne Hidalgo présente le Vélib' qui va lui succéder », là il y a un contexte, un portrait parodique. C'est pourquoi, lors de nos réunions, sur 150 idées qui vont être présentées, seuls 10 % seront sélectionnés: ce seront celles qui peuvent être déclinées à partir d'un bon titre. ■

Propos recueillis par Hubert Artus

L'OS À MOELLE
PIERRE DAC
ÉDITION RÉALISÉE PAR JACQUES PESSIS, AVEC LA COMPLICITÉ DU GORAFI
400 P., OMNIBUS, 24 €.
EN LIBRAIRIES LE 30 JANVIER.

Extraits

QUAND VOS CLASSIQUES SE LÂCHENT

Le talent comique et le talent littéraire sont deux notions distinctes mais connexes: il n'existe pas, à notre connaissance, de grands écrivains absolument dépourvus d'humour. La preuve avec les sarcasmes de Céline, les vacheries de Mme de Guermantes selon Proust, la langue bien pendue de Sido d'après sa fille Colette, et l'humour conjugal à la Jane Austen.

LOUIS-FERDINAND CÉLINE

« Elle parlait énormément sans jamais penser »

« Il ne lui en restait plus que deux des dents par-devant, mais elle ne manquait jamais de les brosser. "Quand on est comme moi, qu'on a servi chez un médecin, on connaît l'hygiène." Elle donnait des consultations médicales dans le voisinage et même assez loin jusque sur Bezons.

Il m'aurait intéressé de savoir si elle pensait quelquefois à quelque chose la tante à Bébert. Non, elle ne pensait à rien. Elle parlait énormément sans jamais penser. Quand nous étions seuls, sans indiscrets alentour, elle me tapait à son tour d'une consultation. C'était flatteur dans un sens.

"Bébert, Docteur, faut que je vous dise, parce que vous êtes médecin, c'est un petit saligaud!… Il se 'touche'! Je m'en suis aperçue depuis deux mois et je me demande qui est-ce qui a pu lui apprendre ces saletés-là?… Je l'ai pourtant bien élevé moi! Je lui défends… Mais il recommence…

— Dites-lui qu'il en deviendra fou", conseillai-je, classique.

Bébert, qui nous entendait, n'était pas content.

"J'me touche pas, c'est pas vrai, c'est le môme Gagat qui m'a proposé…

— Voyez-vous, j'm'en doutais, fit la tante, dans la famille Gagat, vous savez, ceux du cinquième?… C'est tous des vicieux. Le grand-père, il paraît qu'il courait après les dompteuses… Hein, j'vous le demande, des dompteuses?… Dites-moi, Docteur, pendant qu'on est là, vous pourriez pas lui faire un sirop pour l'empêcher de se toucher?…" » ■

→ *Voyage au bout de la nuit* (1932)

COLETTE

« Te voilà comme le pou sur ses pieds de derrière »

« Je ne peux pas m'empêcher de rire en constatant combien tous les Parisiens sont fiers d'habiter Paris, les vrais parce qu'ils assimilent cela à un titre nobiliaire, les faux parce qu'ils s'imaginent avoir monté en grade. À ce compte-là, je pourrais me vanter que ma mère est née boulevard Bonne-Nouvelle! Toi, te voilà comme le pou sur ses pieds de derrière parce que tu as épousé un Parisien. Et quand je dis un Parisien… Les vrais Parisiens d'origine ont moins de caractère dans la physionomie. On dirait que Paris les efface! » ■

→ *Sido* (1929)

GALLICA/WIKIPEDIA – HENRI MANUEL

MARCEL PROUST

« Mais, troupeau de vaches, tu confonds »

« — Je reconnais qu'elle n'a pas l'air d'une vache, car elle a l'air de plusieurs, s'écria Mme de Guermantes. Je vous jure que j'étais bien embarrassée voyant ce troupeau de vaches qui entrait en chapeau dans mon salon et qui me demandait comment j'allais. D'un côté j'avais envie de lui répondre : "Mais, troupeau de vaches, tu confonds, tu ne peux pas être en relations avec moi puisque tu es un troupeau de vaches", et d'autre part, ayant cherché dans ma mémoire, j'ai fini par croire que votre Cambremer était l'infante Dorothée qui avait dit qu'elle viendrait une fois et qui est assez bovine aussi, de sorte que j'ai failli dire Votre Altesse royale et parler à la troisième personne à un troupeau de vaches. » ■

→ *Le Côté de Guermantes* (1920-1921)

JANE AUSTEN

« Oui mon ami, deux fois ! »

« — Oh ! mon cher Mr. Bennet, s'écria-t-elle en entrant dans la pièce, quelle agréable soirée, quel bal réussi ! J'aurais voulu que vous fussiez là… Jane a eu tant de succès ! tout le monde m'en a fait compliment. Mr. Bingley l'a trouvée tout à fait charmante. Il a dansé deux fois avec elle ; oui, mon ami, deux fois ! Et elle est la seule qu'il ait invitée une seconde fois. Sa première invitation a été pour miss Lucas, – j'en étais assez vexée, – mais il n'a point paru l'admirer beaucoup, ce qui n'a rien de surprenant. Puis, en voyant danser Jane, il a eu l'air charmé, a demandé qui elle était et, s'étant fait présenter, l'a invitée pour les deux danses suivantes. Après quoi il en a dansé deux avec miss King, encore deux autres avec Jane, la suivante avec Lizzy, la "boulangère" avec…

— Pour l'amour du ciel, arrêtez cette énumération, s'écria son mari impatienté. S'il avait eu pitié de moi il n'aurait pas dansé moitié autant. Que ne s'est-il tordu le pied à la première danse ! » ■

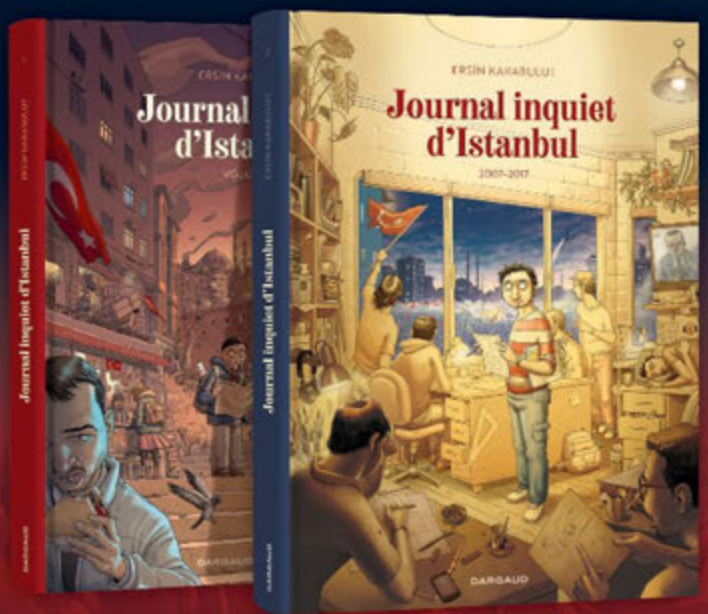
→ *Orgueil et Préjugés* (1813)

Sélectionné par Alexis Brocas

OTTO WEGENER - A MEMOIR OF JANE AUSTEN BY HER NEPHEW J.E. AUSTEN-LEIGH

ERSIN KARABULUT

Journal inquiet d'Istanbul



NOUVEL ALBUM

L'HISTOIRE VRAIE D'UN DESSINATEUR DE PRESSE ET DU JOURNAL SATIRIQUE LE PLUS CÉLÈBRE DE SON PAYS, EN LUTTE CONTRE LE RÉGIME AUTORITAIRE TURC.

Loin d'être un militant ou un intellectuel, Ersin Karabulut est avant tout un dessinateur animé par sa passion de créer. Avec ses complexes et ses doutes, il ne cherche qu'à faire ce qu'il aime : dessiner. Ses amis et lui lancent alors *Uykusuz*, un magazine satirique qui rencontre un succès immédiat, particulièrement auprès des jeunes. Mais dans une Turquie en pleine mutation, les réalités politiques viennent bousculer son quotidien.

TTT « Ce *Journal Inquiet d'Istanbul* vaut pour sa truculence, son honnêteté et sa volonté affichée de ne rien dramatiser. »
Télérama

« À la fois une autobiographie humoristique et le portrait désabusé d'un pays à la dérive. »
Courrier International

AU RAYON BANDE DESSINÉE

DARGAUD Nouvel Obs

© Karabulut / Dargaud, 2024.

Sélection

DES PERLES D'ANTHOLOGIES

Répliques qui frappent, humour juif, blagues résistantes, wolinskiades… Stimulez vos zygomatiques en quatre recueils récemment parus.

ABCDrôle

« *Comment fonctionne une réplique?* » Telle est la vaste question que pose le poète et linguiste Julien Barret, en introduction à sa poilante anthologie de l'humour des cinquante dernières années. Des poètes déclamant des « *chansons grivoises et sarcastiques* » dans les cabarets des boulevards parisiens au XIXe siècle, aux stand-up d'aujourd'hui où « *les humoristes parlent de la vie, de la naissance à la mort* », il retrace l'évolution de ce genre en partie importé des États-Unis. Sous la forme d'un abécédaire, de Christophe Alévêque à Thomas Wiesel, *Déclarations d'humour* recense les meilleures répliques de ces humoristes et les introduit par une brève biographie assortie d'une analyse des ressorts de leur humour. Le parti pris? Qu'on peut rire de tout. Une démonstration savoureuse en cette réplique cynique de Gaspard Proust: « *Envahir la Pologne au lieu de la Suisse, c'est comme habiter en face d'une banque et braquer le kebab.* » ■

Simon Bentolila

DÉCLARATIONS D'HUMOUR
JULIEN BARRET
176 P.,
LE ROBERT,
12,90 €

Spécialités kasher

Si les blagues juives sont rarement très noires, elles n'en demeurent pas moins redoutablement drôles et authentiques, comme en témoignent celles recueillies dans *Kosher Humor* par H.R. Rabinowitz, rabbin américain décédé dans les années 1980.
Au premier chapitre intitulé « Humour de rabbins », le non-sens révèle toujours un sérieux sens, comme lorsqu'un fou explique que la mer est salée à cause du grand nombre de harengs qu'elle contient. Plus irrévérencieux, l'humour juif américain fait souvent dialoguer hommes pieux et mécréants, alors que l'humour israélien parle avec dérision de la précarité d'un État d'Israël naissant, comme lorsqu'un Ben Gourion balance: « *Nous n'avons pas d'argent, mais nous avons un ministre des Finances.* »
On croise autant de personnalités emblématiques, tel Einstein ou Maïmonide, que d'inconnus. Et comme toujours, les blagues les plus courtes sont les « Meyer »! ■

S.B.

KOSHER HUMOR (ID.)
H.R. RABINOWITZ
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR BORIS TERK, 144 P., ALLIA, 6,20 €

Hara-Kiri, Hara qui pleure

Voici une splendide *Anthologie* des Cahiers dessinés, qui rend hommage à Wolinski, maître du trait incisif et de l'humour piquant, tragiquement disparu lors de l'attentat de *Charlie Hebdo* en 2015. Dans une préface particulièrement inspirée, Pacôme Thiellement éclaire le parcours de cet artiste iconoclaste, de ses débuts sous le pseudonyme Georgie à ses dessins plus corrosifs, symboles de l'époque *Hara-Kiri*. Avec des thèmes intemporels – sexe, politique, absurdité humaine, Wolinski allie fluidité graphique et acuité des idées. Ce recueil, ponctué d'illustrations inédites et de planches marquantes, célèbre l'héritage d'un dessinateur indomptable devenu figure majeure. À travers son regard aiguisé et un humour féroce, il offre une réflexion mordante sur la société et ses travers, tout en demeurant d'une étonnante modernité. ■

S.B.

ANTHOLOGIE
GEORGES WOLINSKI
160 P.,
LES CAHIERS DESSINÉS, 32 €

Plaisanteries de résistance

Lire ou la vie met en lumière un aspect méconnu de la Seconde Guerre mondiale: l'humour comme arme de la Résistance, comme outil de contestation et de survie. À travers des poèmes, des caricatures et des parodies, les résistants détournent la langue et les symboles pour tourner en dérision les autorités de Vichy et l'occupant nazi, notamment par des transformations ironiques comme « Travail, Famille, Patrie » en « Tracas, Famine, Patrouille », ou des moqueries contre Pierre Laval. Cet humour permet de redonner une forme de dignité aux opprimés. À travers l'ironie et le sarcasme, il s'agit de contester un régime oppressif autant que de maintenir l'espoir face à la barbarie. Ces éclats de rire, qu'ils soient issus de poèmes détournés ou des célèbres parodies de Pierre Dac, témoignent en tout cas d'un génie et d'un courage inspirants. ■

S.B.

LE RIRE OU LA VIE
ALYA AGLAN
304 P.,
FOLIO 9,10 €

Entretien

« J'AIME L'HUMOUR DANS LES SITUATIONS TRISTES, ET LA GRAVITÉ DANS LE BONHEUR »

Mêlant légèreté et drame dans nombre de ses romans, l'humour de David Foenkinos a su conquérir des milliers de lecteurs adeptes de cette alliance finement travaillée. Dans ce cocktail, tout est question de mesure, d'instant et de maux que l'on ne dit pas. Rencontre avec l'écrivain.

L'humour adoucit les bouleversements de la vie. Est-ce l'usage que vous en faites dans vos romans ?

David Foenkinos. Mes premiers romans ne reposaient que sur la loufoquerie et la légèreté. Peut-être que le rire était chez moi une façon de créer une émotion immédiate. Plus tard, j'ai compris que c'est sûrement la façon la plus extravagante de ne pas parler de soi. Ensuite, j'ai commencé à intégrer des éléments plus mélancoliques. Et là, il est vrai que l'humour permettait de ne pas s'y attaquer frontalement. C'est une façon de désamorcer le tragique.

***La Délicatesse* et *Numéro deux* décrivent des incidents universels. L'humour est-il également une résilience face à l'imprévu ?**

D.F. La plupart du temps, comme pour *Numéro deux* ou *La Délicatesse*, il est vrai que mes romans font des allers-retours entre la légèreté et la profondeur. *La Délicatesse* était même pour moi une sorte de pari. Passer d'un drame absolu, un deuil, à une comédie, la rencontre avec un Suédois dépressif. Le concernant, je traite surtout le retour à la vie après un drame. Un retour qui prend sa force dans l'humour et le risible. Une personne qui parvient à nous faire rire nous offre la possibilité de vivre.

Comment trouver une forme d'équilibre entre le comique et le tragique ?

D.F. Ce n'est pas vraiment un équilibre mais un mélange. J'aime l'humour dans les situations tristes, et la gravité dans le bonheur. Tout comme on peut pleurer à une naissance et rire à un enterrement. Je vois ces deux versants comme une unique tonalité, si bien que je me perçois comme une sorte de dépressif de bonne humeur.

Vos personnages s'inscrivent souvent dans des situations mêlant maladresse et absurdité, quel rôle jouent-ils dans cette exploration de l'humour ?

D.F. Il semble évident qu'on fera davantage sourire avec un personnage improbable ou bancal. Quand Markus dit à Nathalie dans *La Délicatesse* : *« J'adore vos cheveux. Je pourrais partir en vacances dans vos cheveux »*, on hésite entre le trouver touchant ou le prendre pour un psychopathe. Il y a, pour moi, toujours de l'humour chez des personnes qu'on ne comprend pas au début. C'est d'ailleurs le manque de lisibilité qui provoque l'attention et, finalement, le sourire.

Vos romans sont régulièrement jalonnés de notes en bas de page. *Tout le monde aime Clara ne déroge pas à la règle. Qu'apportent-elles ?**

D.F. Je trouve ça très sexy, une note de bas de page. J'y mets parfois des éléments essentiels pour la compréhension du roman, parfois des choses sans intérêt. Je rêve d'écrire un roman qui ne serait que des notes de bas de page.

Cet humour repose toutefois toujours sur une forme de bienveillance. Pourquoi maintenir cela ?

D.F. Pour moi, l'humour est proche de la tendresse. Mais les gens qui sont drôles, comme dans la série *Seinfeld*, sont souvent médiocres et animés par de basses intentions. Il y a une force poétique dans les personnages décalés qui utilisent l'humour pour exister. Nous sommes plus proches de l'inadaptabilité à la vie que de la bienveillance.

L'humour serait-il le seul ressort capable d'apprivoiser la mélancolie ?

D.F. Non peut-être pas le seul. Mais, en tout cas, cette fameuse formule de la politesse du désespoir demeure la plus juste. Il faut clairement se méfier des gens drôles. Derrière le rire, il y a souvent des fêlures. Et des envies de ne pas parler de soi. La mélancolie, je pense qu'elle peut s'apprivoiser autrement. Par la lecture notamment. Je suis certain qu'il faut être très mélancolique pour être abonné à *Lire Magazine*. ■

EXTRAIT

Propos recueillis par Marie Jouvin

**Tout le monde aime Clara* (Gallimard). En librairies le 6 février.*

Étudiant en CAP-BEP dans l'Eure, devenu professeur de littérature française à l'université de Naples, cet ex-petit délinquant s'est imposé comme l'un des spécialistes français des écrits autobiographiques. Par ailleurs romancier, il va sans doute créer la polémique cette année avec *Mauvais élève*, récit acide et magnifiquement écrit décrivant sa relation avec Annie Ernaux. Où condition et domination sociales ne sont pas forcément là où on les imagine…

Philippe Vilain
PREMIER DE LA CLASSE

Le propre d'un écrivain, c'est de mentir. Pour mieux dire la vérité. N'est-ce pas la définition même de la fiction ? Et du récit ? Voilà le genre de questions théoriques sur lesquelles on a envie d'échanger, cet après-midi de décembre avec Philippe Vilain. Qui connaît bien le sujet, lui qui enseigne désormais la littérature française à l'université de Naples. Et qui devrait faire jaser dans le marigot littéraire avec la parution de son nouvel ouvrage, d'inspiration très autobiographique, *Mauvais élève*, dans lequel il relate son parcours, son ascension intellectuelle et sociale. Mais si ce titre fera beaucoup parler en ce début d'année, c'est que l'auteur revient ici sur sa liaison avec Annie Ernaux, comme une réponse en miroir au *Jeune Homme* de cette dernière.

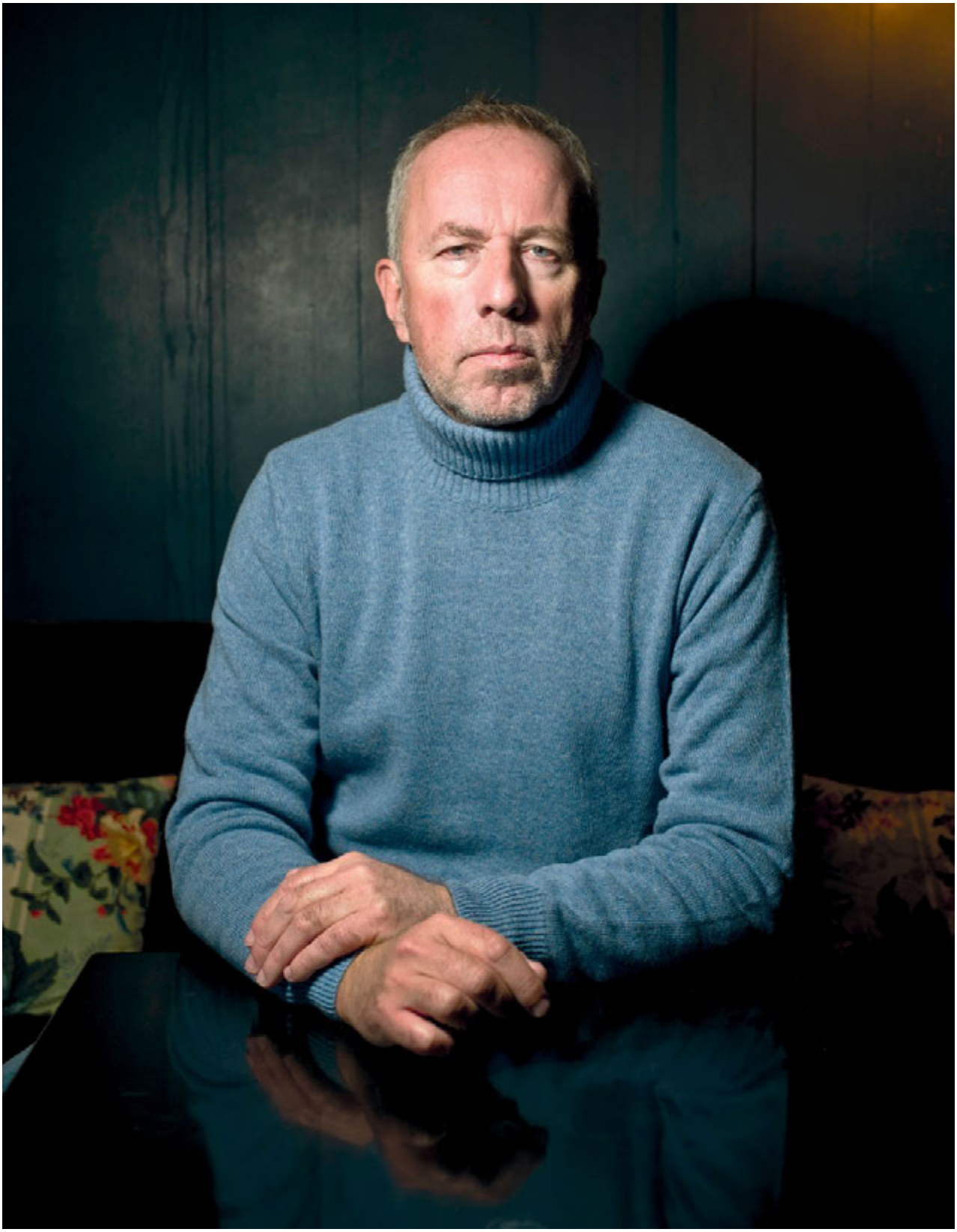
LE TRAIN POUR PARIS SANS PAYER

Toujours est-il qu'avant même le début de notre discussion, la question de transfuge de classe se pose. Alors que nous devions nous installer tranquillement dans le salon d'un établissement chic du 6e arrondissement – l'hôtel d'Aubusson –, les responsables du lieu nous font savoir qu'ils ne souhaitent pas que l'on prenne de photos, nécessaires pour les besoins de l'article. En aurait-il été de même avec une vedette hollywoodienne ? Question de classe – élégance ou norme sociale ? Ni une ni deux, Philippe Vilain et l'auteur de ces lignes choisissent de se rendre finalement dans un bar-tabac bien plus modeste, où l'écrivain a, de plus, ses habitudes. Le lieu, au fond, lui correspond mieux – une synthèse entre un esprit populaire et un quartier évidemment marqué par les lettres.

On commande donc des cafés – certes pas au comptoir, interview oblige – et, avant de discuter sérieusement, on fait remarquer à ce spécialiste des écrits autobiographiques que son dernier texte commence sur ces mots : *« Lire m'ennuyait »*. Il précise tout de go qu'il ne s'agit en rien de notre magazine – encore heureux ! –, et qu'évidemment il exagère. Et qu'il est, on y revient, un peu menteur. *« J'ai triché avec le titre,* Mauvais élève *: je n'étais pas un mauvais élève, j'étais un très mauvais élève ! »* s'amuse-t-il. *« J'ai redoublé deux fois au collège : en sixième et en troisième. »* On connaît, bien sûr, meilleur départ, pour ce petit gars de Gaillon – oui, comme la place accueillant le restaurant Drouant, où est attribué le Goncourt –, dans l'Eure. Philippe Vilain se souvient alors de toutes ces années, où il prenait le car pour se rendre à son lycée professionnel, à Vernon. *« J'ai été réorienté vers un CAP-BEP d'agent administratif. J'ai alors pris conscience que l'école faisait entrer dans un processus d'élimination sociale. La géographie du lycée où j'étais en était l'illustration : le bâtiment pour la filière générale était à l'entrée, et le mien était tout au fond, comme caché, près de la ZUP. Les types comme moi n'étaient pas les bienvenus. Je me retrouvais relégué socialement. Les filles du bâtiment A ne voulaient pas sortir avec les gars du bâtiment D. »* L'auteur parle alors en toute franchise de divers déboires familiaux – en premier lieu l'alcoolisme de son père – et de sa dérive vers la petite délinquance. *« Je séchais le lycée et je prenais le train pour Paris sans payer, avec des copains comme moi, des traînards. Et à partir de là, on allait voler dans les magasins de luxe. J'allais aux Galeries Lafayette dérober des lunettes Vuarnet que je revendais cher. J'avais un certain sang-froid pour ça, mais pas de compulsion kleptomane. Je me rendais aussi volontiers au magasin Hermès rue Saint-Honoré. Et c'est là que je me suis fait arrêter un jour en volant un carré. Cet épisode a sonné comme une sorte de prise de conscience, ça a été ma limite. Si je ne m'étais pas fait arrêter, je pense que j'aurais continué. Et je ne sais pas jusqu'où je serais allé… »*

RÊVE DE FOOT

Avec de tels débuts, on voit mal où la littérature pouvait trouver une place. Celle-ci s'est faufilée, très tôt, dans la vie de Philippe Vilain grâce… au football. *« Mes parents ne m'ont jamais lu de livres d'enfants. Toute la littérature de l'enfance, je ne la connais pas. Mais j'ai aimé lire grâce à* Onze Mondial, *que je dévorais assidûment. Ma seule éducation est venue de ma passion pour le foot, qui a d'ailleurs échoué… »* Ce fan de Safet Sušić fut en effet retoqué au centre de Bernay et, après un stage de formation à Soulac, l'aspirant avant-centre se rendit à l'évidence : si jamais celui-ci devait arborer le maillot du PSG au Parc des Princes, ce serait dans les tribunes et non sur la pelouse. Les renoncements s'avèrent parfois les meilleurs moyens de rebondir – on n'ajoutera pas tel un ballon, mais cela s'impose lorsque l'auteur cite alors… Arsène Wenger, le célèbre entraîneur. *« Il a dit très justement : "Ceux qui réussissent ne sont pas ceux qui ont le plus de talent, ce sont ceux qui savent persévérer et maintenir un effort intense sur la durée, et donc travailler plus que les autres." J'ai tiré des enseignements de ce rêve de foot. Et ce que je n'ai pas pu mettre dans le sport d'intensité, je l'ai mis dans la littérature. »* De nature très introspectif et maladivement •••



JEAN-LUC BERTINI

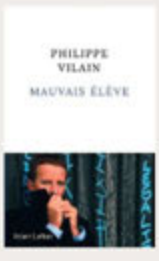
LA BONNE RÉPLIQUE D'UN (VRAI) TRANSFUGE

Indissociable du parcours de l'auteur, l'histoire de la relation entre Philippe Vilain et Annie Ernaux s'est invitée dans *Mauvais élève*, une nouvelle autofiction qui pourrait faire grand bruit.

Annie Ernaux.

Rappel des épisodes précédents : dans les années 1990, Annie Ernaux a eu une liaison avec un jeune admirateur, Philippe Vilain, son cadet de trente ans. Il en a tiré en 1997 le sujet de son premier roman, *L'Étreinte* ; elle y a consacré deux livres, *L'Occupation* et *Le Jeune Homme*. Des récits dont l'intéressé, s'y jugeant déprécié, garde un mauvais souvenir ; de là ce *Mauvais élève*, sorte de réplique à retardement. D'un côté, Vilain retrace sa trajectoire de gamin pauvre, destiné à un métier d'employé, qui se lance dans d'improbables études de lettres après son bac pro et, miracle, déjoue l'échec annoncé. De l'autre, il évoque sa rencontre avec Annie Ernaux et la dépeint sous l'angle, précisément, de sa situation sociale et de ses origines. Le moins que l'on puisse dire est que ce n'est guère flatteur : la championne des classes populaires apparaît sous sa plume comme une manipulatrice perverse doublée d'un imposteur, qui non seulement mène un train de vie sensationnel mais n'a jamais vraiment connu la misère ni la gêne, et ne sait à peu près rien des prolos. *« En milieu populaire, c'était elle, l'intruse. »* Vilain s'ingénie à lui lancer mille piques sur ce thème, d'autant plus perfidement qu'il professe en même temps sa grande admiration pour l'écrivaine et se défend de vouloir régler ses comptes, d'où son ton dépassionné et froid d'analyste objectif. Certes, le côté « qui d'elle ou moi fut le plus pauvre » peut agacer à la longue, tout comme l'inépuisable enchantement qu'inspire à l'auteur sa réussite de transfuge. Reste un document humain de grand intérêt, qui fera du bruit. Alors même qu'Ernaux y est ici, au fond, un personnage de moindre intérêt que le père de l'auteur, vrai héros du livre, auquel Philippe Vilain consacre ses passages les plus émouvants.

Bernard Quiriny



★★★★☆
MAUVAIS ÉLÈVE
PHILIPPE VILAIN
240 P., ROBERT LAFFONT, 20 €

timide – il consacra d'ailleurs plus tard un livre à ce trait de caractère –, celui qui ne s'imagine pas écrivain découvre avec plaisir *Adolphe* de Benjamin Constant, *La Nausée* de Sartre, la *Lettre au père* de Franz Kafka ou *Mémoires d'une jeune fille rangée* de Simone de Beauvoir. *« J'ai eu également une sorte d'amour inconditionnel pour Marguerite Duras, entre autres grâce à* L'Été 80. *J'étais fasciné par cette femme, cette voix… Il y avait une sorte de charisme d'énonciation qui me la rendait complètement fascinante. J'ai mis du temps à faire la relation entre le fait qu'elle était alcoolique, comme mon père. Si j'étais fasciné, c'était aussi parce qu'elle était une alcoolique qui était construite, qui pouvait tenir des propos cohérents. »* Le fan prend même la romancière à la lettre puisqu'il va pousser le vice jusqu'à se rendre au fameux rendez-vous du roman, à Trouville, le 30 juillet 1992…

ÉCRIRE POUR ELLE

Conscient de ses lacunes en lettres, Philippe Vilain s'applique en effet une discipline de sportif de haut niveau pour rattraper son retard et lit énormément. Le bac en poche, il s'inscrit en fac de lettres à Rouen à l'âge de 21 ans. C'est dans ce cadre que son chemin croise celui de sa *« mère intellectuelle »*, dont il avait tant aimé *La Place* : Annie Ernaux. Elle avait alors 54 ans, lui trente ans de moins environ. *« J'ai commencé à lui écrire, et je voulais bien écrire pour elle : pour moi, ce n'est pas lié à une esthétique bourgeoise, mais au fait de restituer mon français meurtri et puis également tous les bannis de la scolarité comme moi… »* La correspondance entre eux deux laissera rapidement place à une liaison bien plus intime – que la lauréate du prix Nobel racontera dans *Le Jeune Homme*. La publication de ce bref texte il y a trois ans fut un déclic pour Philippe Vilain, qui se lance alors dans l'écriture de *Mauvais élève*. *« Je viens réparer les lacunes du* Jeune Homme. *C'est un texte qui dit la vérité mais pas toute la vérité. C'est une fiction qui s'ignore. Tout ce qui est dit est vrai, mais ce sont des faits décontextualisés, avec des blancs qui les rendent mensongers. Elle réduit ce "jeune homme" au visionnage de* Téléfoot, *qui dure cinquante minutes par semaine, en omettant de dire que le reste du temps il étudie la littérature ! Cette réduction est quand même assez désobligeante, c'est une forme de mépris de classe. Elle veut se retrouver en lui, dans sa condition indigente, mais ne veut pas se voir dans le jeune homme qui essaie de s'extraire de sa classe sociale*

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

par l'écriture. Elle ne veut pas se retrouver elle-même en lui. » Pour autant, l'auteur de ce livre, brillant *(lire critique ci-contre)* mais forcément polémique, refuse toute étiquette de « règlement de comptes ». « *Surtout pas! Ici, je repense le jeune homme à travers ce livre, alors forcément j'y greffe les sentiments que je peux avoir aujourd'hui… Au départ, je suis conscient de sa notoriété, et suis très intimidé. Ensuite, quand nous nous sommes affichés ensemble en société, je me suis mis à sentir la violence sociale dirigée contre nous. Les attentions étaient forcément pour elle, j'étais dans son ombre, comme une épouse. Si j'avais eu une autre éducation, un autre statut, peut-être que les gens se seraient comportés autrement. Je pense qu'elle-même était embarrassée.* » Comme Annie Ernaux, en retour, ne se sentit pas forcément à l'aise lorsque son « jeune homme » lui fit découvrir « son » monde…

Toujours est-il que cette aventure a amené Philippe Vilain à gagner ses galons dans le monde des lettres, jusqu'à publier son premier livre, *L'Étreinte*. Le début d'une longue série, entre romans (*Le Renoncement*, *Paris l'après-midi*, *La Femme infidèle*…) et essais (*Défense de Narcisse*, *La Littérature sans idéal*…), qu'on pourrait symboliser avec une formidable fiction (adaptée au cinéma par Lucas Belvaux): *Pas son genre*. Soit l'histoire d'amour entre un professeur de philo et une coiffeuse… Difficile de ne pas voir un jeu de miroirs avec le parcours de celui qui est aujourd'hui universitaire dans la ville connue pour sa mafia locale (ce qui n'a pas échappé à notre ancienne « petite frappe ») mais chère à Elena Ferrante et Maradona. Là-bas, il enseigne à des « *niveau 3 bilingues* » l'histoire de la littérature du XX^e^ siècle, à travers quatre œuvres, en remontant le siècle: Proust, Camus, Sartre et… Annie Ernaux pour terminer. « *Objectivement, ce sont quatre auteurs qui m'ont construit.* »

« J'ai beaucoup de méfiance envers les intellectuels qui s'approprient les causes du peuple mais qui, en même temps, ont cessé de le fréquenter »

Au-delà de son histoire personnelle et de toute considération biographique, Philippe Vilain reconnaît avoir plus généralement « *beaucoup de méfiance envers les intellectuels qui s'approprient les causes du peuple mais qui, en même temps, ont cessé de le fréquenter. Ce qui fait qu'on a une pensée de classe sociale, ce n'est pas seulement d'aller voter, ce sont les fréquentations du quotidien. Je n'ai pas rompu avec mon milieu, je continue de le fréquenter. Et je parle moins littérature que football dans une journée* [On confirme, au vu de notre entretien!]. *En retour, les gens du peuple se méfient beaucoup de ceux qui s'instituent indûment comme leurs représentants. Parce qu'ils ne les fréquentent pas ou les fréquentent de manière opportune pour promouvoir une œuvre ou une carrière politique.* » Ainsi va la vie, au-delà des salons: tous ces intellectuels, ça n'est définitivement pas (ou plus) son genre. ■

Baptiste Liger

Photos: Jean-Luc Bertini pour *Lire Magazine*

La rentrée d'hiver Robert Laffont

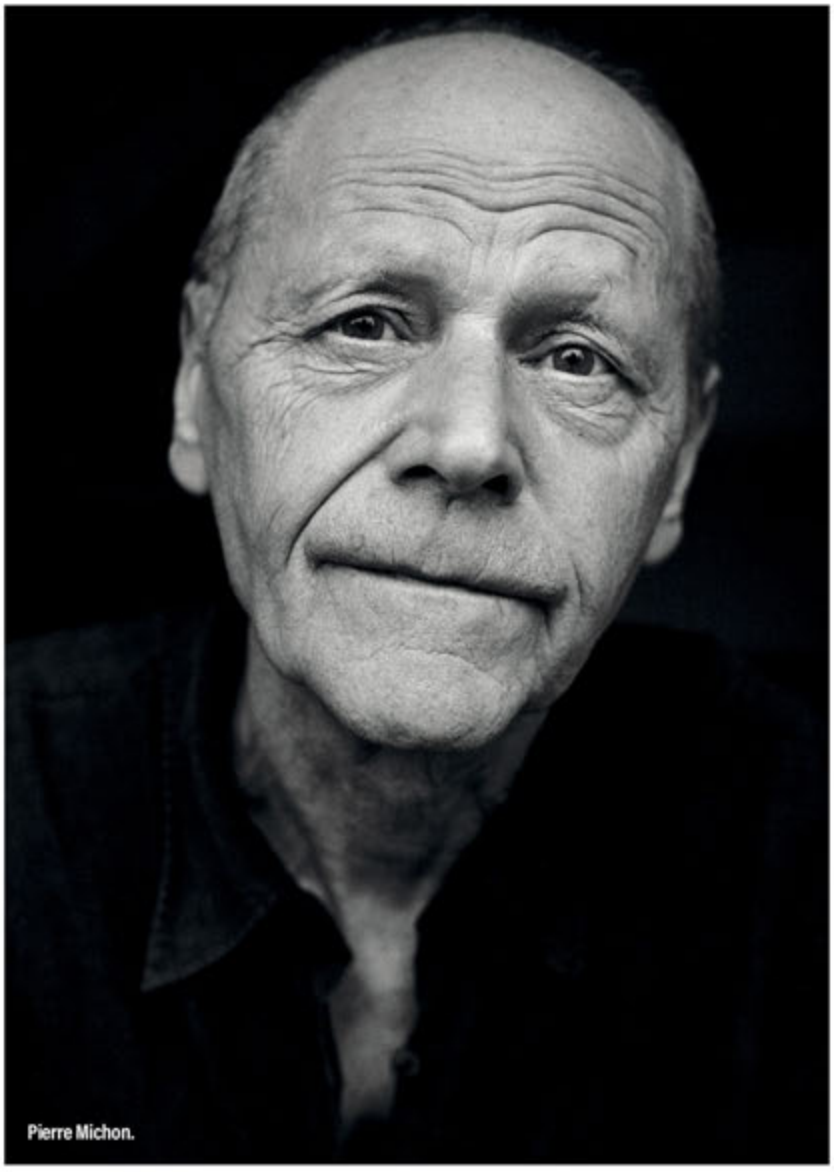
EN LIBRAIRIE DÈS LE 9 JANVIER

Robert Laffont

Pierre Michon et ses pairs

UNE GÉNÉRATION MAJUSCULE

Depuis la parution de *Vies minuscules* en 1984, Pierre Michon fédère une communauté d'admirateurs et d'exégètes. Aux côtés de ce nobélisable qui nous a accordé un entretien, trois autres écrivains et amis – Olivier Rolin, Jean Echenoz et Jean Rolin – partagent son souci du détail, de la langue parfaite, des lieux, du désir. Ce qu'attestent leurs nouvelles parutions en cette rentrée hivernale.



Pierre Michon.

JEAN-LUC BERTINI/GALLIMARD

Un soir, au milieu des années 1990, un écrivain s'égare sur les routes de la Creuse. Désemparé, il a l'idée d'appeler un camarade de plume, qui occupe de temps à autre une maison dans le coin. D'une cabine téléphonique, il compose son numéro. « *Par miracle* », une voix lui répond dans la nuit. Cette voix est celle de Pierre Michon, et cette anecdote est racontée par Jean Echenoz dans un texte, « Les Cards », paru dans le Cahier Michon des Éditions de L'Herne (2022). Les Cards est le nom du lieu-dit où se situe la maison de Pierre Michon, au bout d'une « *voie étroite, tortueuse, médiévale* », parmi une « *densité* » d'arbres « *qui procure une impression composite et confuse de forêt de Sherwood, de jungle et de fond sous-marin* », écrit Jean Echenoz.

Cette maison, qui appartenait à ses grands-parents maternels et dans laquelle il est né, Pierre Michon en fait un lieu mythologique dès son premier livre, *Vies minuscules*, en 1984. Elle offre son paysage de « *désert affreux dans les monts d'Ambazac* » à certains chapitres de son nouveau livre, *J'écris l'Iliade [lire l'entretien page 60]*. L'un de ses narrateurs, que le « *goût de noircir du papier* » a abandonné, y invente un dieu. La mythologie prend forme : elle s'immisce dans les mots de ses différents narrateurs, de ses disparus anonymes ou célèbres auxquels Pierre Michon entreprend, depuis *Vies minuscules*, de redonner vie et voix. Conformément à son titre, *J'écris l'Iliade* a Homère pour héros. Homère, dont on ne sait s'il fut personnage historique ou conceptuel. Sous la plume de Michon, il est témoin de l'enlèvement d'Hélène, de la fureur de Ménélas, de la guerre engendrée par la plus

belle femme du monde. Le lecteur navigue ainsi du hameau des Cards aux rives grecques, d'un « *Chemin creux* » breton, théâtre des ébats d'une jeune beauté avec son instituteur, aux confins de l'empire d'Alexandre. Ce n'est pas un hasard si le premier chapitre du livre se déroule dans un train, au gré d'une « *aventure ferroviaire* » qui dispose d'emblée le lecteur à un voyage dans l'espace et dans le temps.

FAIRE DE CHAQUE MOT UN TOTEM

La littérature chez Pierre Michon s'offre comme un ersatz à l'aventure. Rendant hommage dans le Cahier Michon à son vieil ami Daniel Puymèges, l'écrivain se remémore la descente en sa compagnie dans un gouffre en Dordogne, puis leur ascension du Puy-de-Dôme « *enneigé par sa face abrupte, en plein hiver, en pleine nuit, en chaussures de ville* ». Cet attachement aux lieux s'avère l'un des quelques liens qui rassemblent ce que nous appellerons ici « la compagnie de Pierre Michon », et dont font partie les frères Jean et Olivier Rolin, ainsi que Jean Echenoz. Nés entre 1945 et 1949, proches ou amis, présents en cette rentrée littéraire hivernale, ils partagent « *cet art d'écrire, de faire de chaque mot un nom propre ou un totem* », pour citer Pierre Michon dans *J'écris l'Iliade*.

Ainsi de Jean Echenoz, qui a rencontré l'auteur de *Vies minuscules* à Poitiers, en 1988 – était-ce à la gare ou dans une brasserie ? La réponse, aussi flottante que romanesque, est à lire dans le Cahier Echenoz des Éditions de L'Herne, paru en 2017. Son nouveau roman, *Bristol (lire ci-dessous)*, nous emmène en train à Nevers, puis en avion à Bobonong, au Botswana, sur les rives du Limpopo, depuis le quartier de Grenelle, sur les rives de la Seine, où le protagoniste, un réalisateur de films d'aventures à petits budgets, a ses bureaux. Dans sa contribution à ce Cahier Echenoz, l'écrivaine Maylis de Kerangal se dépeint en automobiliste embarquée sur les « *terres echenoziennes* ». Irkoutsk en Sibérie, Subang en Malaisie, Monfort-l'Amaury, Le Havre, Nemours « *et tous ces autres points disséminés dans Paris* » : le planisphère d'Echenoz fait irruption sur sa route, et dérègle le paysage. « *J'ai tracé des lignes entre tous ces noms, elles ont esquissé un portrait d'Echenoz, un dessin au trait, et alors j'ai accéléré comme si je tenais là une carte idéale pour me diriger sans me perdre, et inversement* », conclut-elle. Car rien n'est plus précis et évocateur qu'une description topographique de Jean Echenoz.

De quoi consoler Olivier Rolin qui, dans sa contribution au Cahier Echenoz, regrette qu'aucune voie publique en France ne porte le nom de l'auteur de *Courir*, alors qu'il existe au moins deux rues Michon. Un comble pour celui qui est désigné comme « *grand arpenteur et cartographe des rues de Paris* ». Longtemps pigiste à *Libération* et au *Nouvel Observateur*, Olivier Rolin a beaucoup voyagé, notamment en Russie. Si ces nombreux déplacements inspirent ses livres (*Bakou, derniers jours, Un chasseur de lions, Veracruz*), il a écrit, avec *Vider les lieux* (2022), le récit d'un voyage intime immobile, dans l'appartement parisien où il vécut trente-sept ans avant d'être prié de partir par le propriétaire. L'exotisme du voyage, le dépaysement, n'est jamais le sujet chez lui. Seules comptent les histoires contenues dans chaque lieu, l'espace de recueillement offert. Ainsi de son récit *Sept villes*, réédité en poche, plongée dans le passé et le présent de Lisbonne, Prague, •••

Jean Echenoz.

MATHIEU ZAZZO/MINUIT

LE CADAVRE EXQUIS DE JEAN ECHENOZ

Bristol est une réjouissante variation sur le thème de l'échec, où l'on suit un réalisateur parisien parti tourner un film au Botswana.

Un pas dans le nouveau roman de Jean Echenoz, *Bristol*, et un homme nu vous tombe sur la tête. Qui est-il ? Pas le temps de s'en soucier. Il faut suivre le dénommé Bristol, héros du roman éponyme, perdu dans ses pensées. En revanche, vous saurez tout sur l'histoire de la rue des Eaux, dans le 16e arrondissement de Paris. Manière de vous indiquer que vous êtes bien dans l'univers echenozien, où la phrase est brève, la digression de mise et les destinées humaines jamais dans les clous. Où l'ambiance sonore d'un quartier jaillit en divines allitérations – « *Froissement feutré, frileux, fragile de la pluie quand elle tombe* [...] ». Le récit reviendra à ce cadavre, après un long périple en compagnie de Bristol, producteur de film d'aventures à budget serré. Son dernier projet est adapté d'une fiction. L'homme se rend chez la riche autrice installée près de Nevers pour obtenir son aval, en profite pour coucher avec la gouvernante (sa future assistante), et se voit obligé (contre un bon gros chèque) d'embaucher « *la petite Céleste* » pour le premier rôle du film, tourné au Botswana. Le Botswana poursuit Bristol jusqu'à Paris en la personne du commandant Parker, qu'il doit héberger, quand ce dernier n'est pas occupé à former un trouple avec Michèle, la torride voisine, et l'officier de police judiciaire Claveau. Le film est un fiasco, Bristol déprime. Mais au fait, qui a tué l'homme nu ? Echenoz signe un réjouissant hommage au nanar, doublé d'une réflexion sur l'ambition et l'échec, clin d'œil au film *The Player* de Robert Altman.

Gladys Marivat

★★★★★
BRISTOL
JEAN ECHENOZ
208 P., MINUIT, 19 €

La Havane, Saint-Pétersbourg, Alexandrie, Trieste et Buenos Aires – autant de « villes livres », peuplées et transfigurées par leurs écrivains. Ainsi de son nouveau livre, *Vers les îles Éparses*, relation de sa navigation vers ce chapelet d'îles françaises du canal du Mozambique en compagnie des jeunes militaires chargés de leur ravitaillement. Présentée comme un carnet de voyage, avec ses croquis et sa forme de journal, la narration se déploie en réalité comme un voyage dans le langage technique de la navigation, de la faune et de la flore du monde marin, doublé d'une méditation sur le passage du temps. « *L'océan Indien sera pour moi la mer de la Sénilité* », déclare Olivier Rolin, qui note les attentions inquiètes de ses coéquipiers : « *Monsieur Rolin, est-ce que vous allez pouvoir* […] *monter et descendre les échappées, embarquer à bord des semi-rigides* […], *supporter les mouvements du bateau sans vous casser le col du fémur?* »

Jean Rolin.

ÉRUDITION TOPONYMIQUE

Alors qu'il s'apprête à grimper le col du port de Vénasque, dans les Pyrénées, Jean Rolin, souffrant d'une sciatique, est également sans cesse ramené à son état physique. Doublés par « *deux hommes jeunes, porteurs de tenues aérodynamiques, courant dans la montée en petites foulées et conservant encore assez de souffle pour nous saluer au passage* », son coéquipier et lui forment une « *sorte d'allégorie du grand âge* », constate-t-il dans *Tous passaient sans effroi*. Dans ce nouveau roman, l'écrivain et journaliste, arpenteur des espaces proches ou lointains, poursuit son exploration des lieux-frontières (*La Ligne de front*, *La Clôture*, *Le Pont de Bezons*, *La Traversée de Bondoufle*), mêlant érudition toponymique, recherche historique, regard décalé sur le monde, sens ravageur de la litote et ironie mordante, pour en faire jaillir le sens oublié ou méprisé. Tendu entre aujourd'hui et la période de l'Occupation, *Tous passaient sans effroi* fait revivre les traversées au péril de leurs vies des Juifs, résistants, aviateurs des forces alliés et réfractaires au STO, fuyant la France vers l'Espagne. Dont le réalisateur Jean-Pierre Melville, Grumbach de son vrai nom, qui réussit à traverser les Pyrénées par Luchon, et son frère Jacques Grumbach, tué d'une balle dans la tête par un passeur.

Si les lieux, chez ces quatre auteurs, sont chargés, d'Histoire et d'histoires, ils sont aussi traversés par le désir – de faire littérature comme de faire l'amour. Impossible d'écrire sur la compagnie de Pierre Michon sans noter la place de la virilité – même pour signifier qu'elle est sur le déclin. Chez Jean Rolin, Jean Echenoz et Olivier Rolin, les hommes fument, boivent sec, se battent, et tombent les filles – ou en rêvent. Et les héros, qui signalent par endroits être dépassés par les nouvelles revendications féministes, postcoloniales ou identitaires, prennent acte qu'ils sont « *d'un autre monde* » (Olivier Rolin). Dans *J'écris l'Iliade*, le rapport sexuel est partout : dans la locomotive à vapeur qui « *pompe* » et « *déborde* » – « *l'eau refoulée ruisselait sur son flanc noir* », et dont le bruit calme n'est pas « *celui d'une fille besognée hurlant dans le noir* » –, à l'intérieur du compartiment entre le narrateur et une passagère du train, à Poitiers comme en Sicile, entre Homère et Hélène de Sparte, Hélène de Troie, qu'il « *ouvre du bout des doigts* […] *car l'envie noie sa prairie, jaillit en crue* ». Déjà dans *La Grande Beune* (1995), puis *Les Deux Beune* (2023), Pierre Michon mêlait poursuite du désir et quête de l'origine du monde, donc de l'écriture, en situant son texte au pays des grottes préhistoriques, entre Les Eyzies et Montignac, un lieu irradié par la présence érotique d'Yvonne, la buraliste. « *La sexualité se rêve comme cérémonial chamanique et transe sacrée, où la fulgurance de l'instant, nous égalant aux dieux, rejoint une initiation venue du ventre des millénaires, qui nous réintègre dans la respiration des grands souffles universels* », remarque, dans le Cahier Michon,

Maylis de Kerangal.

HÉLÈNE BAMBERGER/P.O.L – FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

Durant la descente dans la grotte michonienne, la navigation vers les îles lointaines d'Olivier Rolin, la traversée des lieux-frontières de Jean Rolin et des terres echenoziennes, on fera moisson d'un vocabulaire si technique que s'en dégage parfois quelque chose de sacré

Philippe Berthier, professeur émérite de littérature française à la Sorbonne Nouvelle. Lire Michon, c'est faire l'expérience d'une *« spéléologie hallucinée »* (Berthier), d'*« un territoire inconnu, expatrié dans la langue littéraire qui en récupère et fait chanter la légende disparue »*, selon Agnès Castiglione, codirectrice du Cahier Michon.

Durant la descente dans la grotte michonienne, la navigation vers les îles lointaines d'Olivier Rolin, la traversée des lieux-frontières de Jean Rolin et des terres echenoziennes, on fera moisson d'un vocabulaire d'une extrême précision, de noms propres et de toponymes, ainsi que de mots si techniques que s'en dégage parfois quelque chose de sacré, une aura de mystère. Michon a attendu d'avoir 35 ans avant de se confronter à l'acte d'écrire. Son premier texte, une histoire fantastique sur les mœurs

François-Henri Désérable.

d'une peuplade caucasienne, écrit dans la langue précieuse de la fin du XVII[e] siècle, n'a jamais été publié. À 39 ans paraît *Vies minuscules*, qu'il juge rétrospectivement *« gavées de vocabulaire sophistiqué »* et archaïque, lors d'un entretien avec Colette Fellous dans l'émission *À voix nue*, sur France Culture. À Didier Jacob, il a tenu ses propos rapportés dans le Cahier Michon: *« Écrire ce n'est pas tout à fait ce que l'on croit: il ne s'agit pas que la finasserie, l'intelligence, le sens, le souvenir, l'image ou le son finissent par l'emporter sur le reste, mais au contraire que toutes ces choses, tout à coup, se mettent en faisceau, se réunissent en un seul trait de lumière, exact, nécessaire. La question, c'est de trouver une formule juste, précise, qui mette tout en phase. En phrase. »* Et Maylis de Kerangal de définir, dans ce même ouvrage, la figure du renard de *La Grande Beune*, dont le cadavre est porté par des enfants hors de la forêt après qu'Yvonne, la buraliste tentatrice, s'est évanouie dans le même bois, comme ce qui *« ramasse et désigne tout ce que le texte contient de logos archaïque, de nuit, de mémoire et de songe »*. Soit *« le totem d'une langue »*: la langue de Pierre Michon.

UN « PÈRE EN POÉSIE »

Née en 1967, l'autrice de *Réparer les vivants* et *Un monde à portée de main* appartient à la grande famille des héritiers de Pierre Michon, tout comme François-Henri Désérable. À 37 ans, l'auteur de *Mon maître et mon vainqueur* voit en Michon un *« père en poésie »*. Désérable a 20 ans quand il le lit pour la première fois avec *Les Onze*, en une nuit. Le roman réveille en lui le souvenir d'un tableau déjà vu au Louvre, trois ans plus tôt: le *Grand Comité de la Grande Terreur* de François-Élie Corentin. Au matin, Désérable prend un train pour Paris. Au Louvre, le tableau n'y est pas. Normal, il n'existe pas, son peintre non plus. Pas rancunier, le jeune auteur lui envoie son premier roman dédicacé. Michon lui répond, et souhaite le rencontrer. Depuis, Désérable conserve la carte postale de Michon sur son bureau, dans un cadre, entre une photo de Romain Gary et une autre de Nicolas Bouvier. *« Si l'appartement prend feu, j'emporte ces trois-là avec moi »*, nous confie-t-il.

À son avis, ils sont plusieurs dizaines de *« fils en poésie »* de Pierre Michon, une *« société secrète »* dont il ne dévoilera aucun nom. Entre autres lubies, Désérable s'occupe à convertir les infidèles de l'auteur et apprend Michon par cœur. Chose aisée selon lui, car *« tout est parfaitement scandé, tout sonne juste, jamais une phrase pour écorcher l'oreille »*. Sa préférée se trouve dans *La Grande Beune*. *« Je ne crois guère aux beautés qui peu à peu se révèlent, pour peu qu'on les invente; seules m'emportent les apparitions. »* *Évariste*, son premier roman, est très inspiré par Michon, avoue-t-il. Depuis, il tente de se détacher de son influence, et ne *« michonise plus autant qu'avant »*. Un espoir secrètement nourri? *« Mille pages posthumes »*, glisse-t-il. Avant de conclure: *« Mais Michon est immortel. La vie se demande ce que Michon lui réserve. »* Nous aussi. ■

Gladys Marivat et Laëtitia Favro

LE DICTIONNAIRE DE MICHON & COMPAGNIE

Dans *J'écris l'Iliade*, Pierre Michon compare la « gueule » de la locomotive à *« un casque d'**hoplite** »*, le fantassin de la Grèce Antique. Évoquant sa relation avec Vire, il se réfère à l'art d'assiéger les villes: *« J'étais expert en cette **poliorcétique**. »*

Dans *Vers les îles Éparses*, Olivier Rolin navigue avec un ***cipal*** (maître principal dans la Marine nationale), avise une ***cagna*** (abri de tranchée), observe un ***pseudorque*** et un ***péponocéphale*** (espèces de cétacés), ainsi que le fonctionnement d'un ***guindeau*** (treuil pour relever l'ancre). Chez Echenoz, outre le buste ***annapurnien*** de Michèle, référence au dixième plus haut sommet du monde, notons la présence de ***holométabole*** (insecte) et ***diptérologie*** (étude des diptères). Aussi des toponymes méconnus: ***Saulzais-le-Potier***, ***Bruère-Allichamps*** et ***Saint-Amand-Montrond***, qui se disputeraient le titre de centre géométrique de la France. Enfin, au début de *Tous passaient sans effroi*, Jean Rolin nous entretient du ***cincle plongeur***, un passereau qui vit en bord de rivière et que l'auteur n'a vu que sur les bords du ***Salat***, à Saint-Girons, de la ***Miljacka***, à Sarajevo, et du ***Chassezac***, aux Vans, en Ardèche.

G.M.

★★★☆☆
VERS LES ÎLES ÉPARSES
OLIVIER ROLIN
96 P. VERDIER, 17,50 €

★★★☆☆
TOUS PASSAIENT SANS EFFROI
JEAN ROLIN
160 P., P.O.L, 18 €

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

Homère par Jean-Baptiste Auguste Leloir (1841).

MUSÉE DU LOUVRE

« ON PEUT FAIRE CE QUE L'ON VEUT D'HOMÈRE »

Depuis la parution en 1984 des *Vies minuscules*, Pierre Michon prête sa plume aux destins d'anonymes ou de figures illustres. Dans *J'écris l'Iliade*, sa prose se mêle aux chants du « Poète » antique. Souvent érotiques, ses chapitres prolongent la biographie du genre humain qu'il a entreprise. Le temps d'un entretien, offrons-nous le luxe de remonter aux origines de la littérature en sa compagnie.

Qui est ce « je » proclamant, dans le titre de votre livre, *« J'écris l'Iliade »* ? Désigne-t-il uniquement Homère, son héros ?

Pierre Michon. Homère est le nom de la totalité de la littérature. Il est perçu comme son inventeur et son horizon indépassable. La voix, le « chant », c'est lui, l'inspiration, la forme de fer. Les Anciens l'appelaient « Le Poète », comme s'il n'y en avait pas d'autres. En son nom, c'est la littérature qui parle. Mais dans *J'écris l'Iliade*, c'est souvent le narrateur – qui porte mon nom – qui s'exhibe sous ce nom majestueux, parfois en pleine mégalomanie, mais la plupart du temps sur le mode d'une dérision rieuse, heureuse.

Vos livres redonnent vie et voix aux disparus, à l'image de *Rimbaud le fils*. Contrairement à la vie de Rimbaud, nous ne savons presque rien de celle d'Homère. Comment l'idée de le ranimer vous est-elle venue ?

P.M. Ce n'est pas si différent. Les vies de poètes mythiques se ressemblent toutes. Et cela a été plus simple que de ranimer

Rimbaud, justement parce qu'on ne connaît d'Homère que les fables des vies imaginaires que lui ont fabriquées les écrivains grecs; tout ce qu'on sait est qu'il était aveugle et originaire des îles ioniennes – et même sa cécité est peut-être une invention mythique. On peut donc en faire ce qu'on veut. Avec Rimbaud, le parcours était balisé, et ma liberté limitée par le fait qu'on sait à peu près tout de sa vie: je ne pouvais guère m'affranchir des faits. Reste la question de l'existence d'Homère: l'auteur qui porte ce nom est-il un seul homme, ou un groupe de poètes, ou plusieurs générations de poètes? J'ai laissé de côté cette énigme, qui agite depuis toujours les hellénistes, j'ai choisi qu'il soit un seul homme – non par conviction, mais parce que cela m'inspirait davantage.

En quoi Homère est-il notre contemporain ?

P.M. Le système cognitif de l'homme est le même aujourd'hui qu'au VIIIe siècle av. J.-C. Si Homère revenait, il agirait vite comme un homme de lettres d'aujourd'hui. Il est représenté ainsi dans *J'écris l'Iliade*.

Plusieurs scènes de votre livre se déroulent aux Cards, le hameau où se trouve votre maison. Votre narrateur en rejoint le *« désert affreux »*, il va mal, il n'a *« plus personne à qui faire croire que la littérature peut servir à quoi que ce soit »*. Ce sentiment vous a-t-il déjà traversé ?

P.M. Il me traverse toujours. C'est même l'une des faces de ma plus profonde conviction, d'un conflit qui me constitue. D'un côté, je me dis: ça ne sert à rien – le fameux argument: tout Proust ne rachète pas un enfant mort; de l'autre côté, je rectifie: ça me sert, à moi, ça me fait une vie, que demander de plus.

Vous en avez voulu à Flaubert de vous avoir un temps fait croire que, pour écrire, il fallait ne pas vivre. Dans *J'écris l'Iliade*, l'un de vos narrateurs se souvient avoir surpris la belle Eva de Friaulouze, dont il était amoureux, en plein coït avec son instituteur. Se remémorant cette scène, à l'origine de sa vocation de cinéaste, il se demande: *« Est-ce ma vie que j'ai vécue ? Ou la leur ? »* Avez-vous le sentiment d'avoir davantage vécu la vie de vos personnages plutôt que la vôtre ?

P.M. Flaubert était pathologiquement mélancolique. Ceux qui prétendent choisir d'écrire plutôt que vivre friment. Mais la vie de personnages inventés déborde souvent dans la vie de celui qui les invente. Dans l'exemple du chapitre « Hélène revient » auquel vous faites allusion, Eva a existé, l'épisode relaté aussi. Le jeune héros l'a vu moins nettement; le personnage l'a vécu plus intensément; moi, narrateur, je dois le ressentir comme le ressentait le personnage d'Eva. Je suis Eva, je suis surtout celui qui lui donne tant d'émoi. Je suis resté celui-ci.

On brûle des livres par brassées dans *J'écris l'Iliade*, on les offre au feu. Un même geste hantait déjà le texte « Un aérolithe dans la tête » (2014), dans lequel vous écrivez: *« Il y a des jours où on voudrait se débarrasser des livres par brouettées.* [...] *J'ai disposé jadis d'un vide-ordures* [...]. *C'était si pratique pourtant pour expédier une brassée de livres. »* Cette tentation de se débarrasser des œuvres préexistantes à la sienne est-elle la condition *sine qua non* pour écrire ?

P.M. Chaque livre qu'on écrit exige une double opération inconsciente: faire comme si c'était le premier livre jamais écrit et appeler à la rescousse le souvenir et l'influence de tout ce qu'on a lu. Il arrive que cette influence pèse trop: on voudrait alors se débarrasser des lectures déjà faites, être neuf. Mais votre rappel du vide-ordures, où des volumes neufs tombaient en chute libre, me fait penser qu'il s'agissait plutôt de livres reçus que je voulais liquider. L'abondance exponentielle de la production éditoriale est étouffante et parfois m'exaspère.

***« Je ne crois pas, moi, que la littérature ait été imparfaite; décevante, oui, et pas parfaite non plus: à l'image des hommes, catastrophique et somptueuse »*, déclare votre narrateur. Le vrai talent de l'écrivain est-il sa capacité à rester à hauteur d'homme, entre le parfait et l'imparfait ?**

P.M. Oui, mais toujours somptueusement et catastrophiquement. ■

Propos recueillis par Laëtitia Favro

EXTRAIT

★★★★★
J'ÉCRIS L'ILIADE
PIERRE MICHON
274 P., GALLIMARD, 19 €.
EN LIBRAIRIES LE 6 FÉVRIER.

PASCAL QUIGNARD
UN COUSIN LITTÉRAIRE

Livre après livre, Pierre Michon et Pascal Quignard dessinent une geste commune, en retenant de leur plume quelques bribes du passé, en sauvant du néant des vies qu'ils ravivent. Certaines pages de *J'écris l'Iliade* et de *Trésor caché* partagent un même paysage grandiose, la Méditerranée, et le lecteur de Quignard croisera également Homère dans son roman, à l'évocation des sirènes de l'Antiquité, naufrageuses priant devant le corps de leurs victimes. Les deux personnages principaux de *Trésor caché* appartiennent au présent, en savourent le délice de l'instant. Portant le deuil de son chat, Louise quitte sa maison de l'Yonne pour l'île de Procida, où elle rencontre Luigi et l'amour. À l'ombre d'un petit appartement donnant sur l'anse d'un port de pêche, ils s'aiment, se découvrent, se reconnaissent. *« Vieillir, d'une certaine manière, c'était avoir la possibilité de refaire sa vie avec elle. »* Mais Luigi n'aura pas le temps de refaire sa vie. À l'horizon, des nuages noirs s'amoncellent, un séisme secoue l'île, puis vient le temps de la reconstruction. En s'ouvrant à son amant, Louise s'est libérée d'une enfance fracassée par le départ de sa mère, quand elle avait 7 ans. *« Il y a parfois des amours bloqués dans le silence comme des voyageurs peuvent être bloqués par la neige. »* Et il suffit parfois de trésors cachés pour libérer ces amours, comme le souvenir d'un fidèle compagnon ou le refuge offert par un jardin bordé d'une rivière. Avec sa grâce coutumière, Pascal Quignard nous apprend à déceler la splendeur de l'éphémère, et à la garder en nous

L.F.

★★★★☆
TRÉSOR CACHÉ
PASCAL QUIGNARD
304 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €

« Je trouve que l'illusion romanesque vaut le vrai »

LE LIVRE À LIRE

BERNARD LEHUT

Chaque mois, Bernard Lehut – bien connu des auditeurs de RTL – propose désormais dans *Lire Magazine* un entretien avec un auteur dans l'actualité, grâce à un podcast dont nous proposons une version courte dans nos pages. Pour cette première édition, il a rencontré PIERRE LEMAITRE à l'occasion de la parution du troisième tome de sa trilogie consacrée aux Trente Glorieuses, *Un avenir radieux*.

Vous avez l'art d'ouvrir vos romans par des scènes spectaculaires… Pourquoi donner autant d'intensité à vos premières pages ?

Pierre Lemaitre. Je crois qu'il y a une sorte de contrat implicite entre l'auteur et le lecteur, et que pour que celui-ci adhère à l'histoire il faut émotionnellement le mettre dans la course, qu'il s'identifie à un personnage, positivement ou négativement. C'est une première fonction, celle de signer ce contrat intuitif. Et il y a autre chose ; le roman, pour l'auteur, commence comme du saut d'obstacles. Il doit partir du bon pied. Et cette scène me permet de vérifier que je suis bien dans mes marques, que mon objectif est tracé.

Nous sommes en pleine guerre froide. La ligne narrative principale mêle l'un des fils Pelletier à une affaire d'espions… Faut-il y voir une sorte d'hommage au maître du genre, John le Carré ?

P.L. Tout à fait, d'ailleurs, dès le début du livre figure une salutation à John le Carré ! Et en même temps, je ne voulais pas écrire un roman d'espionnage. Je ne vous cache pas que même ses livres que j'ai adorés m'ont parfois perdu. Je voulais donc une histoire simple, mais j'avais envie qu'un des protagonistes soit mêlé à une affaire d'espionnage. Donc, c'est à la fois un hommage et une prise de distance. Je me suis beaucoup amusé à prendre des personnages de John le Carré et à les démarquer. Par exemple, Georges Chastenet, l'un des agents français du renseignement, est une démarque de George Smiley. Je n'avais jamais pratiqué ce genre d'exercice, ce plaisir d'écriture a rejoint mes plaisirs de lecture.

Votre description de Prague sous le joug du communisme est particulièrement évocatrice… Comment arrive-t-on à un tel résultat ?

P.L. Les souvenirs que j'avais de Prague étaient des souvenirs de touriste, que je n'arrivais pas à faire coller avec la nécessité d'écrire le Prague de 1959. Je déteste les voyages, mais il a fallu, cette fois-ci, que j'y retourne. J'ai eu un Cicerone sur place, une étudiante parisienne tchèque qui m'a fait redécouvrir les lieux. En fait, si j'ose la comparaison, je me situe plutôt dans les pas de Jules Verne qui a décrit le monde entier sans bouger de son bureau de chez Hachette. Le débat divise les auteurs : existe-t-il une plus-value du réel ou pas ? Pour ma part, je trouve que l'illusion romanesque vaut le vrai, mais quand c'est nécessaire, alors je me déplace !

En quoi consiste votre travail de documentation ?

P.L. Je me suis adjoint une jeune historienne depuis quelques livres, qui s'appelle Camille Cléret. Elle se charge de trois temps ; avant, pendant et après. Avant, je lui demande de m'aider à comprendre la période, pendant, je lui demande des notes sur des détails, des choses que je ne peux pas inventer, et après je lui demande une relecture purement historique pour me signaler les moments où je fais des entorses à l'Histoire. Au final, je choisis soit de conserver mon erreur lorsqu'elle est romanesque, soit de la retirer par souci de vérité.

***Un avenir radieux* est le troisième tome de la série consacrée aux Trente Glorieuses ; le quatrième sera-t-il le dernier ?**

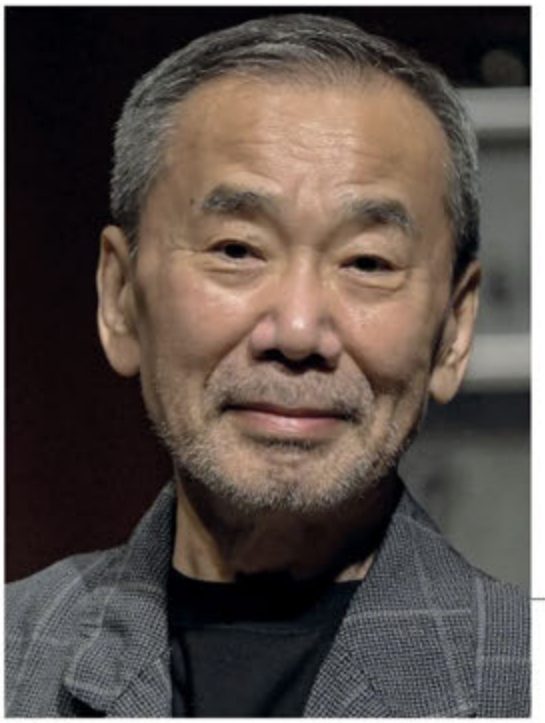
P.L. Il sera le dernier. Cette somme romanesque, née avec *Au revoir là-haut* et dans laquelle je visite le XX^e^ siècle, comporte donc une trilogie consacrée à l'entre-deux-guerres, la tétralogie en cours qui occupe les Trente Glorieuses, et je travaille déjà sur ce qui va la clôturer, soit un diptyque, soit une trilogie qui parlera des années 1973 à 1989. ■

Propos recueillis par B.Le.

Retrouvez l'intégralité de l'entretien dans le podcast de Bernard Lehut, disponible sur nos réseaux sociaux et sur *ouest-france.fr* (à partir du 21 janvier).

UN AVENIR RADIEUX
PIERRE LEMAITRE
592 P., CALMANN-LÉVY, 23,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 21 JANVIER.

AUDREY SOVIGNET - BRUNO LEVY/CALMANN-LÉVY



66

QUAND **LEÏLA SLIMANI** ALLUME LE FEU

64

L'ÉTRANGE CITÉ IMAGINÉE PAR **HARUKI MURAKAMI**

LE CAHIER CRITIQUE

94 **CHRISTOPHE GUILLUY,** RETOUR EN PÉRIPHÉRIE

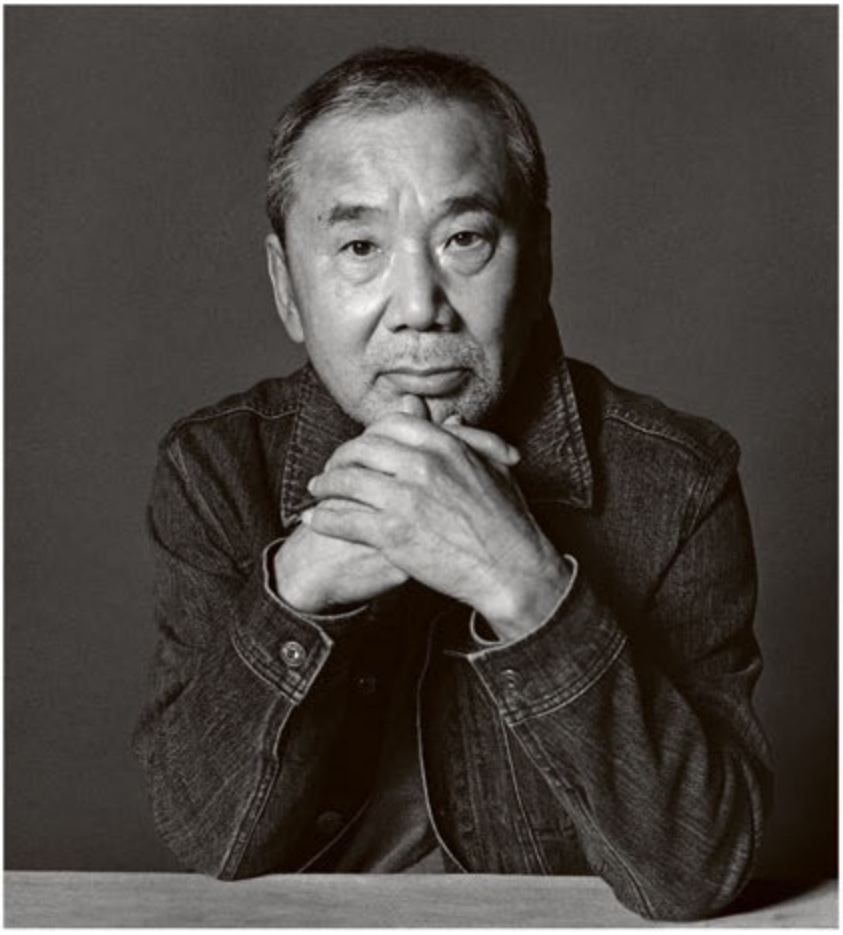
96 L'HISTOIRE D'**ANNETTE WIEVIORKA**

RICHARD A. BROOKS/AFP - FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - PASCAL ITO/FLAMMARION - DR/ALBIN MICHEL

HARUKI MURAKAMI

Retour de rêve

À 75 ans, l'auteur japonais revient enfin aux vastes romans qui ont fait son succès. *La Cité aux murs incertains*, remarquable épopée onirique, le poursuivait depuis quarante-cinq ans.



Ces derniers temps, évoquer le nom d'Haruki Murakami revenait à convoquer irrémédiablement une forme de nostalgie, comme si l'on faisait référence à une glorieuse figure du passé. Chaque année, on se lamentait d'une énième désillusion au Nobel de littérature, consécration souvent attribuée à des plumes légendaires, au crépuscule de leur carrière. Du côté des parutions, on se contentait de quelques recueils de nouvelles, *Des hommes sans femmes* (2017) ou *Première personne du singulier* (2022), des textes savoureux mais qui sonnaient comme des diversions, dans l'espoir peut-être de voir surgir un nouvel *opus magnum* à la hauteur de *Kafka sur le rivage* ou de la trilogie *1Q84*. Cet hiver, un peu par surprise, tant l'écrivain s'entoure de secret, notre attente est finalement récompensée. À 75 ans, sept ans après *Le Meurtre du Commandeur*, Haruki Murakami avait semble-t-il une dernière histoire dans ses tiroirs. Ou plutôt une vieille histoire puisque ce roman, il a commencé à l'écrire à 30 ans

Il y a toujours quelque chose de singulier, d'émouvant à découvrir le texte maudit d'un artiste. Celui qui le hante depuis des décennies sans qu'il parvienne à lui donner vie. À l'origine de *La Cité aux murs incertains*, il y a d'abord une nouvelle, parue dans la revue littéraire *Bungakukai* en 1980. Une œuvre de jeunesse que l'auteur renie instantanément. *« J'avais l'impression d'avoir mis au monde cette histoire prématurément »*, explique-t-il aujourd'hui dans sa postface. Si le texte est jeté aux oubliettes, l'histoire qu'il raconte, elle, reste et continue à grandir. Mais Haruki Murakami n'est alors qu'un romancier débutant, un jeune trentenaire tokyoïte qui partage son temps entre l'écriture et le club de jazz qu'il dirige. Surtout, il n'est pas encore ce chantre du réalisme magique, et les aventures littéraires aux frontières du réel lui font peur. *La Cité aux murs incertains* le réclame mais lui résiste. Et ça durera pendant près d'un demi-siècle. Ironie du sort, il faudra attendre qu'une pandémie s'abatte sur le monde et que l'écrivain se retrouve cloîtré entre quatre murs pour que s'ouvrent enfin ceux de cette cité imaginaire qu'il désespérait de raconter.

L'OMBRE D'UN DOUTE

Dans une petite ville de campagne, un adolescent tombe amoureux d'une jeune fille étrange au *« cœur qui gèle »*. Si elle est si fragile, si évanescente, c'est parce qu'elle prétend n'être qu'une ombre qui a été séparée de son corps originel. La *« vraie elle »* résiderait dans une cité lointaine et heureuse, ceinte de hauts murs, où le temps n'a pas prise. Cet autre monde existe-t-il réellement ou est-ce la construction d'un imaginaire d'enfant ? Ici plane déjà un premier mystère. Puis elle disparaît soudainement, plongeant le jeune homme dans une grande détresse. Les années passent, il se reconstruit mais ne parvient pas à refaire sa vie. Jusqu'au jour de sa 45e année, où il tombe dans un trou – pas une chute métaphorique, une chute bien réelle –, pour se réveiller aux portes de la Cité.

Comme une réminiscence du classique d'Aldebert von Chamisso, *L'Étrange Histoire de Peter Schlemihl*, le héros signe un pacte et se défait à son tour de son ombre, condamnée à l'attendre à l'entrée. À l'intérieur, l'émerveillement se mêle vite à l'inquiétude et un mauvais pressentiment s'empare de lui. Certes, les lieux sont magiques, envoûtants et il retrouve sa bien-aimée mais celle-ci

DR/BELFOND

ne le reconnaît pas, comme s'ils ne s'étaient jamais rencontrés. Au lieu de livres, la bibliothèque dans laquelle il est embauché abrite une drôle de collection de rêves qu'on a enfermés. Sans compter les murs de la Cité, recelant d'étranges forces organiques qui semblent le menacer. Après une scène d'anthologie – un conciliabule avec son ombre –, notre héros est assailli par les interrogations : peut-il réellement sacrifier cette partie de lui sans le regretter ? Dans lequel de ces deux mondes doit-il exister ? Pour le comprendre, notre héros devra trancher.

À voir les affres de cet homme qui se débat entre la lumière et l'ombre, dans une antichambre peuplée de fantômes qui naviguent entre la vie et la mort, un onirisme poétique, mélancolique s'empare de vous comme par enchantement, rappelant tout un pan de la fiction japonaise, incarné notamment par les films de Hayao Miyazaki. Dans sa manière de filer la métaphore, de mêler épopée fantastique et fable philosophique, spirituelle sur le sens à donner à nos existences et la nature des liens entre les êtres, *La Cité aux murs incertains* rappelle d'ailleurs *Le Voyage de Chihiro* ou *Le Château dans le ciel*. À rebours de toute une littérature qui, à une époque inquiète et enragée, se pense en confrontation directe avec la réalité, on savoure le retour aux affaires grandiose d'un pape de l'imaginaire et d'un écrivain persuadé que le roman doit d'abord nous extraire du monde pour mieux nous y ramener, qu'il doit nous permettre d'aller au-delà des murs érigés par la pensée. ■

Léonard Desbrières

★★★★☆
LA CITÉ AUX MURS INCERTAINS
HARUKI MURAKAMI
TRADUIT DU JAPONAIS PAR HÉLÈNE MORITA, 560 P., BELFOND, 25 €

Viser la Lune

Masakuni Oda explore le mysticisme lunaire à travers deux nouvelles, en s'appuyant sur la fascination du personnage principal, Takashi, pour notre satellite, jusqu'à découvrir sa face cachée. Avec stupeur, ce dernier est projeté dans le corps d'un autre. L'écrivain, dans un jeu narratif habile, s'oriente ensuite vers la seconde intrigue, évoquant une pierre magique qui permettrait d'aller sur la Lune. L'acmé de l'ouvrage réside cependant dans « Lune rémanente », un court roman dans lequel une épidémie de « *selenomania* » est au centre du récit. La terrible pathologie amplifie les capacités physiques et mentales du malade jusqu'à entraîner sa mort. Face à cela, le gouvernement instaure de rudes combats et pousse le protagoniste à se battre contre lui-même et les autres pour sa liberté. Des épopées étranges et hypnotiques qui se savourent sans retenue. ■

Marie Jouvin

DR/RIVAGES

★★★☆☆
LUNE RÉMANENTE
MASAKUNI ODA
TRADUIT DU JAPONAIS PAR PATRICK HONORÉ, 464 P., RIVAGES IMAGINAIRE, 24 €

Découvrez la nouvelle maison d'édition

Le Soir Venu

Mes rendez-vous lecture jusqu'au cœur de la nuit.

Déjà un best-seller aux États-Unis

EN LIBRAIRIE

Margo a des problèmes d'argent de Ruth Thorpe

« Un livre incroyable et terriblement prenant. » *The New York Times Book Review*

22,95 € - 416 pages

Retrouvez les éditions Le Soir venu sur les réseaux sociaux

Leïla Slimani

J'emporterai le feu

Dans *La Guerre, la guerre, la guerre* (2020), le lecteur pouvait rencontrer le couple formé par Mathilde et Amine, première génération de la famille Belhaj qui évoluait au cœur d'une ferme où tout restait à construire. *Regardez-nous danser* (2022) explorait la deuxième génération et mettait en lumière la fille du couple : Aïcha, ambitieuse et désireuse de marquer un point de rupture avec le monde rural et les traditions. Selma, sa sœur, rencontrait elle aussi les aléas de la modernité dans un Maroc postcolonial encore hésitant à se transformer. Dans *J'emporterai le feu*, dernier tome de la trilogie « Le pays des autres », Leïla Slimani déroule la troisième génération de la famille Belhaj. Aïcha est devenue médecin et Mehdi, un haut fonctionnaire du ministère de l'Industrie. Au début des années 1980 naît leur premier enfant, Mia. À l'arrivée d'Inès, leur seconde fille, tout se bouleverse. L'aînée déteste sa sœur. Mehdi, quant à lui, accuse le coup : il n'aura pas d'héritier. Les deux femmes se construisent en parfaits opposés. Mia décide de couper court à toute coquetterie, arborant un look androgyne et se calquant sur les passions de son père. De son côté, Inès s'accorde davantage à ce que la société demande d'elle, vouant par ailleurs une idolâtrie à cette sœur aînée dont la tendresse n'est pas réciproque. En grandissant, le besoin de s'émanciper prend vie à différents niveaux, amenant les deux femmes vers une brisure où l'exil et le racisme les poussent à questionner leur identité. ■

Marie Jouvin

J'EMPORTERAI LE FEU
LEÏLA SLIMANI
432 P., 22,90 €. COPYRIGHT GALLIMARD.
EN LIBRAIRIES LE 23 JANVIER.

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

BIO EXPRESS

1981
L'écrivaine naît le 3 octobre à Rabat, au Maroc. Elle grandit dans une famille francophone, bercée par une double culture. Au début des années 2000, elle emménage en France et intègre l'Institut d'études politiques de Paris.

2014
Leïla Slimani publie son premier roman, *Dans le jardin de l'ogre* (Gallimard), qui explore l'addiction sexuelle du personnage principal, Adèle. Elle impose dès lors son univers littéraire, voguant entre réflexions psychologiques, pression sociale et liberté.

2016
Cette année marque un tournant pour l'autrice qui remporte le prix Goncourt pour son deuxième roman *Chanson douce*, inspiré d'un fait divers menant une nourrice à assassiner les enfants dont elle s'occupe. Le roman est vendu à plus d'un million d'exemplaires.

À dix-sept heures, Mehdi se leva. Il rangea des dossiers dans sa sacoche, enfila son manteau et sortit de son bureau. Il traversa le couloir sans prêter attention aux regards étonnés de ses collègues. Najat, une des directrices, le rattrapa devant la porte d'entrée. Elle tenait à la main un livre de comptes et l'agita devant le visage de Mehdi.

« Monsieur le Président…

— À lundi Najat, la coupa Mehdi.

— À lundi Président. »

Il dévala l'escalier – l'ascenseur était encore en panne – et se retrouva sur le trottoir de la rue de Reims. Le froid le saisit et il enfonça les mains dans les poches de son manteau. Il n'avait aucune idée de l'endroit où il s'était garé. Il essaya de se concentrer mais les seules choses qui lui venaient à l'esprit étaient des colonnes de chiffres, des graphiques vert et bleu, des noms de clients. Le gardien de la rue accourut dans sa blouse défraîchie, sa casquette enfoncée sur le front. « La R12 ? » demanda-t-il, et Mehdi acquiesça. Il l'escorta jusqu'à la voiture. « Je l'ai lavée, Président », et le gardien tendit la main. Mehdi lui glissa un billet et s'installa derrière le volant. Dans l'habitacle flottait une odeur de fruit pourri et de tabac froid. Il chercha sous le tas de papiers qui s'amoncelaient sur le siège passager et trouva une orange couverte de moisi. Il ramassa un exemplaire du *Monde* daté du

LA VILLE RÉSISTAIT, TEL UN ORGANISME VIVANT QUI COMBAT LA MALADIE. ELLE RÉSISTAIT AU SILENCE, À LA RÉPRESSION

8 mars 1980. À la une, un article titrait « Ratonnade ». Quelque part en France, à la sortie d'un lycée, on avait voulu casser de l'Arabe. Le 8 mars. Cela faisait donc six jours qu'il n'était pas rentré chez lui. À force de travailler, enfermé dans son bureau, il avait perdu la notion du temps. Six jours qu'il se nourrissait de sandwichs au thon et de croissants. Six jours qu'il dormait sur le divan étroit et trop court qu'il avait fait installer sous sa fenêtre. Un soir, excédé, il avait donné un coup de pied dans l'accoudoir et l'avait cassé.

Il voulut démarrer la voiture mais le moteur toussota. Le gardien tapa contre la vitre. « Il faut qu'elle chauffe », expliqua-t-il et Mehdi, s'il ne s'était pas retenu, lui aurait répondu qu'il n'avait pas besoin de ses conseils à la con. Mais par miracle la voiture démarra et il prit la direction de Rabat. Des camions arrivaient du port et, en face de lui, il pouvait voir la fumée s'échapper des cheminées des usines. Des jeunes filles en blouse d'écolière traversèrent la rue en riant et l'une d'elles lui fit un signe de la main. Il se laissa distraire par son sourire et la circulation de plus en plus dense. Il avait beau travailler à Casablanca depuis plus de six mois, cette ville demeurait un mystère. Il craignait parfois de se perdre dans le ventre de cette cité immense et de ne plus jamais retrouver son chemin. À un feu rouge, deux adolescents foncèrent sur lui et versèrent de l'eau savonneuse sur le pare-brise. « Allez-vous-en ! » leur cria Mehdi, mais les garçons, hilares, se mirent à essuyer la vitre avec un chiffon jaune. Derrière lui, les conducteurs klaxonnèrent et, exaspérés, le dépassèrent. Mehdi donna aux gamins les dernières pièces qui traînaient dans la voiture.

Oui, cette ville lui faisait peur. Casablanca et ses deux millions d'habitants. Les étrangers étaient partis, les Espagnols du Maarif, les Italiens du Belvédère, les coopérants français qui comme Henri avaient cru dans l'avenir de la jeunesse marocaine. Tous les jours, à la gare routière, débarquaient des familles de paysans. Casablanca, où avait été inventé le mot bidonville, grandissait trop vite et chaque nuit, il semblait que des baraques avaient poussé, on avait creusé une ruelle, un groupe de mendiants s'était fait une place aux abords d'un club ou d'un restaurant. Des calèches tirées par des carnes erraient au pied des immeubles de luxe. Des filles aux yeux rougis par le haschich prenaient des coups de couteau sur la Corniche. Les bâtiments n'étaient ni assez hauts, ni assez blancs, ni assez modernes pour masquer la misère. La ville était trouée de terrains vagues et Mehdi se demandait si c'était la ville qui rognait sur la campagne ou la campagne qui colonisait la ville. Entre deux buildings paissaient des vaches faméliques et dans l'arrière-cour d'une clinique huppée, un coq marchait fièrement et réveillait à l'aube les patients. Loin, là-bas, dans les quartiers où la police patrouillait tous feux éteints, des garçons aux cheveux frisés composaient des chansons interdites. On se refilait sur cassette des prêches vindicatifs ou des morceaux de rock. La ville résistait, tel un organisme vivant qui combat la maladie. Elle résistait au silence, à la répression, à l'ordre qu'on voulait lui imposer comme on enserre la taille d'une femme dans un corset. La ville blanche inquiétait Mehdi autant qu'elle le ravissait. Il était écœuré par l'odeur d'iode et de poubelle qui stagnait constamment, par le vent poisseux qui vous donnait l'impression d'être sale et, en même temps, il ne pouvait plus s'en passer. Parfois, il se disait qu'il suffirait d'une étincelle pour que tout explose, que le chaudron se mette à bouillir et qu'éclatent des émeutes, comme en 1965. Tous les ingrédients étaient réunis : la sécheresse, la coûteuse guerre au Sahara, l'inflation. Le pays était à genoux, misérable, fatigué par les promesses non tenues. Il semblait loin le temps des utopies et de l'optimisme. Les marxistes, les vrais, croupissaient en prison tandis que les politiques de tout bord appelaient au réalisme, au pragmatisme, au compromis.

À un feu rouge, Mehdi fit signe à un chauffeur de taxi. « L'autoroute pou- Rabat ?

— Elle est juste devant toi ! » et il éclata de rire.

L'entrée de l'autoroute se trouvait là, au bout d'une montée, et Mehdi s'y engagea, poussant sa vieille R12 aussi vite qu'elle pouvait. C'était la première autoroute du pays et les bourgeois y voyaient le signe que le Maroc était entré pour de bon dans la modernité. À ce sujet, Mehdi s'était disputé avec un ancien collègue du ministère de l'Industrie. Un type à la peau grasse, les lèvres toujours un peu entrouvertes, qui répétait d'une voix nasillarde ce qu'il avait lu dans les journaux financés par le palais : « Il faut investir dans les infrastructures. » Mehdi lui avait rétorqué que l'éducation devait être la priorité. « Le pays compte quatre-vingts pour cent d'analphabètes. Tu voudrais des autoroutes partout, moi je veux que les gens puissent lire les panneaux de signalisation. » Peut-être qu'il n'aurait pas dû lui parler comme ça, sur ce ton péremptoire qu'il adoptait quand •••

il était agacé. Souvent Aïcha le mettait en garde. « Tu parles trop, Mehdi. Tu blesses les gens et ça se retournera contre toi. »

Le ciel s'assombrit et, au-dessus de l'océan, des nuages violets s'amoncelèrent. La nuit allait tomber et Mehdi avait sommeil. Il bâilla, écarquilla les yeux, se donna une tape sur chaque joue. Il se trouvait dans un état étrange, à la fois épuisé par les nuits trop courtes et excité par tout le travail accompli et l'ambition qui le dévorait. Dès la fin du match, il irait se coucher. Il boirait quelques bières avec ses amis mais ne les retiendrait pas pour dîner. Il n'avait qu'une envie : prendre une longue douche, dormir dans des draps propres, boire un café sans goût de brûlé.

L'autoroute n'arrivait pas jusqu'à la capitale et il dut rejoindre la nationale qui longeait la côte Atlantique. Mehdi alluma la radio. Comme il l'avait prévu, les journalistes débattaient du match de Coupe d'Afrique qui allait opposer les Lions de l'Atlas aux Fennecs algériens. Trois mois auparavant, en décembre 1979, les Lions avaient perdu face à l'Algérie. Devant les cinquante mille spectateurs hystériques du stade de Casablanca, les Marocains avaient essuyé une humiliante défaite. Cinq-un qui avait rendu la foule ivre de rage et de déception. Dans les rues, les supporters avaient défilé, portant sur leurs épaules un cercueil sur lequel était inscrit : « Ci-gît le football ». À la radio, les commentateurs appelaient à la revanche. Ce soir, l'équipe nationale devait sauver l'honneur. Elle devait gagner non seulement pour la gloire ou la joie des supporters, mais au nom de la patrie qui se battait, dans le Sud, pour les provinces du Sahara. « Quelle bande d'idiots », pesta Mehdi. Les journalistes répétaient des mots creux, des discours appris par cœur et ils attisaient la haine contre l'équipe adverse. Mehdi avait horreur de ça. Qu'on harangue les foules, qu'on attende des athlètes qu'ils se comportent en soldats et jouent comme on part au combat. Il détestait les supporters fanatiques qui traitaient l'adversaire en ennemi. D'ailleurs, les journalistes omettaient de dire que le lendemain du match calamiteux de 1979, les footballeurs algériens avaient été chaleureusement reçus par les commerçants de la médina de Casablanca qui avaient refusé qu'ils paient les petits souvenirs pour leur famille.

Il n'entrait, dans la passion de Mehdi pour le football, aucun élan nationaliste. Bien sûr, il aimait son équipe et ce soir il prierait pour les Lions de Zaki, mais son cœur battait aussi pour le Brésil de Zico et il avait pleuré avec de vraies larmes pour les gars de Cruyff pendant la Coupe du monde 1974. Le football lui donnait des envies de voyages et dans ses rêves les plus fous, il s'imaginait chanter avec la foule, dans le stade de Boca Juniors ou Maracaña. Peu importait la nationalité de l'équipe ou le nom du club, ce qu'il aimait c'était le bon football, le *jogo bonito*, cette émotion enfantine qui l'étreignait quand un joueur – peu importe lequel – se mettait à courir sur le terrain, le ballon collé aux pieds, quand il esquivait, chaloupait, que le stade se gonflait de joie comme la poitrine d'un seul homme. Mehdi croyait avec délice aux légendes qu'on lui servait. Aux histoires de petits garçons élevés dans les ruelles boueuses d'un bidonville, d'une favela ou d'un barrio, et parfois, il s'imaginait à la place d'un de ces génies. La foule l'acclamait. Elle scandait son prénom : « Mehdi ! Mehdi ! » et dans ses rêves il dribblait comme un dieu. Sur un terrain, le scénario n'était jamais écrit d'avance. Tout pouvait arriver. Jusqu'à la dernière minute l'histoire pouvait basculer. Le football – qu'il prononçait parfois à la brésilienne, *futebol* –, c'était le sport des pauvres, du tiers-monde, le seul pour lequel des foules hystériques hurlaient avec amour le nom d'un Noir ou d'un misérable.

Il faisait nuit quand il atteignit le centre-ville de Rabat. Les cafés commençaient à se remplir de supporters exaltés et sur l'avenue Mohammed-V, des petits garçons vendaient des cigarettes au détail et des cacahuètes grillées. Quand Mehdi rentra chez lui, il trouva Aïcha et Fatima occupées à plier des rideaux et à les ranger dans des caisses. Elles étaient debout l'une en face de l'autre, tenant dans leurs mains les coins du tissu et elles s'avançaient, pliaient puis reculaient, comme si elles exécutaient une danse désuète, une sorte de menuet.

« Pourquoi tu ne la laisses pas s'en occuper ? demanda Mehdi. Tu es enceinte de huit mois, tu devrais te reposer. » Il posa la main sur la nuque de sa femme, se pencha pour l'embrasser mais, agacée, elle détourna le visage. « Pas devant la bonne. » Mehdi sautilla au-dessus d'un carton, tenta d'effectuer un pas de danse pour la faire rire, mais elle ne sembla pas le remarquer. Il laissa son manteau sur une chaise et descendit dans l'entresol où se trouvait la télévision.

Aïcha lui en voulait et si elle refusait ses gestes tendres, si elle se montrait si froide, cela n'avait rien à voir avec Fatima. Elle lui reprochait ses absences, elle que la grossesse retenait à la maison. Elle avait supplié son chef de service de la laisser travailler mais il lui avait ri au nez : « On n'accouche pas les femmes quand on est soi-même enceinte de sept mois. » Alors Aïcha avait dû se résoudre à rester chez elle, enfermée avec sa fille de six ans et Fatima, dont les superstitions et les théories vaseuses l'agaçaient. Depuis deux jours, Aïcha s'était lancée dans un grand rangement pour s'occuper l'esprit.

> SUR UN TERRAIN, LE SCÉNARIO N'ÉTAIT JAMAIS ÉCRIT D'AVANCE. TOUT POUVAIT ARRIVER

L'INFO EN PLUS

En 2017, Leïla Slimani est nommée par Emmanuel Macron représentante personnelle du Président pour la Francophonie. Un rôle permettant, par le biais de l'autrice, la promotion de la langue française à l'étranger. Elle a cependant abordé cette fonction avec nuance, dénonçant les aspects néocoloniaux directement liés à la Francophonie. En 2019, elle quitte son poste pour se recentrer sur l'écriture et entame « Le pays des autres », sa vertigineuse trilogie inspirée de son histoire familiale.

PATRICIA REZNIKOV

Des illusions à l'horizon

Russie 1990. Au fin fond de la taïga, Daria nous livre le récit de la vie de Matveï Bélov et de son fantôme. Ce Janus est né Lucien Baert à Douai en 1918. Ouvrier acquis au communisme, passionné de langue russe, il fait partie d'une délégation invitée au paradis des Soviets en 1939. Pourtant, sur place, il entrevoit vite l'envers du décor. Accusé d'espionnage, il est expédié dans un camp de l'Oural, puis au front dans un bataillon suicide. Il devient Matveï Bélov. Prisonnier des Allemands, torturé, envoyé dans un goulag, à nouveau condamné à la mort de Staline, il n'est amnistié qu'en 1957. Brisé, il se rend au lieu de sa relégation, la mémoire en lambeaux. Des images, des chansons lui reviennent parfois, incompréhensibles. Qui est-il ? Il ne sait plus. À Tourok, prêt à se laisser mourir, il est sauvé par Daria qui panse ses plaies et son âme. Peu à peu, sa mémoire lui revient. Son esprit s'apaise au contact de la nature toute-puissante, non loin de la mer Blanche, dans ce nulle part réduit à l'essentiel *« dont la beauté n'a besoin ni de guerres ni de victoires »*. Pendant dix ans ils vont s'épauler, s'aimer. Mais Daria encourage Matveï à retourner en France. *« Tu aimais notre pays et il t'a fait tant de mal »*, dit-elle. Nous sommes en 1967. Lucien embarque clandestinement sur un bateau. Accueilli comme un héros par la presse à son arrivée, il foule à nouveau sa terre natale après vingt-sept ans d'exil ! C'est une vie retrouvée dans la France des révolutions, de l'amour libre, du Général. Cornaqué par une journaliste engagée, il se mue en témoin modèle de l'enfer soviétique, vite récupéré par les médias. Mais comment, lorsqu'on a traversé tous les cercles de l'enfer, se mettre au diapason d'une société infantile et gâtée ? Après l'émotion du retour viennent la déception, l'amertume. Son seul confident sera un vieux royaliste ! Il retourne alors à Tourok pour retrouver Daria et la seule vérité de sa vie. Puis un jour, dans la Russie nouvelle devenue capitaliste, la pure taïga sera profanée par des oligarques…

> SOUDAIN LE PAYS DE L'ABSENCE, DE LA MORT QUI NE SAIT PAS SE DIRE, FAUTE DE MOTS

L'œuvre d'Andreï Makine est une vision du monde. Dans *Prisonnier du rêve écarlate*, l'auteur compose les figures inoubliables de Lucien, cet exilé irréparable, harassé jusqu'à l'âme par le poison des idéologies, et de Daria, cette femme forte et généreuse. Il est le pourfendeur de toutes les hypocrisies et le frère de ses frères humains, idéalistes crucifiés, aux *« vies déchirées au bord de l'effacement »*. Un roman magnifique, un chef-d'œuvre de lucidité et de poésie.

Dans *Les Deux Tilleuls*, la nature est aussi horizon absolu, paradis perdu. Francis a 7 ans, François en a 4. Dans la ferme de la Belle-Croix, en Flandre française, les deux frères sont les petits princes d'un royaume simple et doux, *« enfants des hameaux et des lieux-dits »*. Amour des cailloux, des animaux, des prés, des parents. Après la messe, le dimanche, on se rend dans un magasin belge pour acheter du chocolat. La ferme est une île protectrice. Les champs, les bêtises, ils ne veulent rien d'autre ! Jusqu'à ce jour d'août 1969 où le cadet est renversé sur la route. C'est alors soudain le pays de l'absence, de la mort qui ne sait pas se dire, faute de mots. Mais un jour le petit frère reviendra, pense l'aîné, car il doit apprendre à lire.

Dans une langue somptueuse, Francis Grembert dit que les aventures de l'enfance sont abolies et qu'il est resté seul pour toujours. Un récit comme une gemme qui provoque un étrange et doux vertige. ■

★★★★☆
PRISONNIER DU RÊVE ÉCARLATE
ANDREÏ MAKINE
416 P., GRASSET, 23 €

★★★☆☆
LES DEUX TILLEULS
FRANCIS GREMBERT
120 P., ARLÉA, 17 €

AUDREY SOVIGNET

CAMILLE LAURENS

La défaite de l'amour

Avec *Ta promesse*, récit d'une emprise et d'un aveuglement condamnant un couple idéal au drame, la jurée Goncourt sort l'amour de la sphère intime pour en faire un sujet sociétal et politique. Fascinant et glaçant.

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

On n'écrit pas sur le bonheur, même lorsqu'on se nomme Claire Lancel, que l'on est une autrice reconnue et dévorée par une passion digne d'une comédie romantique. Le bonheur, Claire pensait l'avoir rencontré avec Gilles, lui-même artiste, au succès néanmoins plus discret. Bientôt, le poison de la jalousie s'immisce dans ce couple en apparence idéal, au fil de « *red flags* » que Claire balaie d'un revers de main, malgré les avertissements de son amie Carole. Quand un vase se renverse sur son ordinateur sans que Gilles esquisse le moindre geste pour le sauver, Claire croit à un accident. Quand Gilles l'incite à vendre son appartement parisien pour acheter, avec lui, la maison de leurs rêves dans le sud de la France, elle ne se doute pas qu'elle ne sera bientôt plus nulle part chez elle. Et que penser de cette promesse que Gilles lui demande de tenir, de ne jamais écrire sur lui ? « *On n'écrit pas sur le bonheur* », lui répond Claire pour le rassurer. « *La seule matière de la littérature, c'est le chagrin.* […] *L'évidence de l'amour heureux, comment la raconter ?* »

Le bonheur sera de courte durée. Dès le début du roman, Claire est interpellée, en sang, dans le jardin de la maison d'Hyères, et inculpée pour tentative de meurtre sur son conjoint. À la barre, les témoins défilent et livrent leur version. « *Le récit du bonheur est forcément court parce qu'il est banal, répétitif, sans autre aspiration que de se prolonger. Quel ennui !* » confie Camille Laurens à *Lire Magazine*. « *Le vrai sujet romanesque, c'est la recherche du bonheur,*

ou au contraire le drame de sa perte. La souffrance, les manques, la violence, le doute et la désillusion sont davantage le reflet de ce que vivent la plupart des êtres humains. Or le roman est un miroir qu'on promène le long d'un chemin, selon la formule de Stendhal. Et c'est aussi dans les moments douloureux que la vérité peut se révéler, tandis que le bonheur entretient une forme de leurre. »

À CHACUN SA VÉRITÉ

Où se cache-t-elle, cette vérité, dans quels détails a priori insignifiants ? Si Claire semble d'emblée la victime d'un pervers narcissique, elle n'en est pas moins coupable d'aveuglement et de coups et blessures sur son conjoint. Pour défendre sa cliente, son avocate met en lumière le *« meurtre psychique »* qu'elle a subi, blessure que Gilles porte également en lui. Le roman de Camille Laurens puise ainsi sa force dans son absence de manichéisme : récit d'une emprise et d'un aveuglement, il déconstruit brillamment, au-delà des faits, les mécanismes ayant mené au drame, et attire l'attention sur des violences psychologiques *« souvent sous-évaluées car invisibles »*, précise l'écrivaine. *« À l'ère de la libération féministe, comme l'a bien analysé le sociologue Marc Joly, beaucoup d'hommes n'ont plus d'autre moyen de domination que cette destruction secrète de l'autre, opérant dans l'intimité, tout en préservant à l'extérieur une apparence de bienveillance. Cependant, je tiens à souligner que Gilles est lui aussi victime d'un meurtre psychique, qui l'a coupé de ses émotions, de sa capacité d'empathie. Claire et Gilles sont tous deux coupables et victimes, chacun à sa manière. C'est le trajet du roman, que j'ai construit en pensant au film d'Orson Welles,* Citizen Kane. *Chacun a son mystère, son malheur secret, son* "rosebud". *»*

Le défaut d'empathie, la difficulté d'aimer l'autre travaillent la plume de Camille Laurens, que l'on songe à *L'Amour, roman* (2003), *Ni toi ni moi* (2006), *Romance nerveuse* (2010), *Celle que vous croyez* (2016) et *Fille*, son précédent roman, publié en 2020. *« Pour moi, la question de l'amour ne relève pas seulement de l'intime*, indique la romancière, *elle a une dimension politique car l'amour, sous toutes ses formes, est ce qui fait lien et scelle l'humanité. C'est une langue vivante que nous devons continuer à parler. »* ■

Laëtitia Favro

★★★★★
TA PROMESSE
CAMILLE LAURENS
368 P., GALLIMARD, 22,50 €

PATRICE NORMAND/L'OLIVIER - AUDREY SOVIGNET

Père perché

La folie et ses nombreux visages, cette inépuisable matière romanesque pourvoyeuse à la fois des plus belles et des plus tragiques histoires… Cinq ans après *Une bête aux aguets*, Florence Seyvos retrouve, dans *Un perdant magnifique*, Anna, jeune fille à la lisière de l'existence et troublante évocation de l'enfance. À travers ses yeux, elle croque le portrait doux-amer d'un beau-père mystificateur qui a perdu pied avec la réalité et s'affranchit des lois de la raison. Confidente, à la fois protégée et victime, Anna observe cette puissance envahir de tout son être le foyer familial, se débattre contre elle-même mais surtout contre le monde dans une lutte perdue d'avance. La radioscopie sensible d'un cerveau malade et d'une figure hors norme, aussi inspirante qu'inquiétante, aussi attachante que destructrice, qui semblait hanter l'écrivaine depuis longtemps. ■

Léonard Desbrières

★★★☆☆
UN PERDANT MAGNIFIQUE
FLORENCE SEYVOS
144 P., L'OLIVIER, 19,50 €

MARQUE-PAGE

par Baptiste Liger

Secrets et mensonges

« On devrait toujours se méfier des photographies. On croit y lire une histoire mais c'est une autre qui se raconte. » Colette va en faire l'expérience, lorsqu'elle revient dans le Morvan de son enfance, en 2004. En compagnie de son père et de son frère Étienne, elle vient veiller sa mère qui vit probablement ses derniers jours. Mais cet adieu, qui semble se rapprocher à vitesse grand V, ramènera la famille des décennies en arrière, entre secrets et omissions, non seulement sur l'histoire de Marthe, mais aussi sur celle de sa mère Augustine, de Lucien – gamin accueilli dans cette famille – ou de Louis, fils de l'épicier. Remarquée avec *Les Ailes collées* (prix Maison de la presse 2022), Sophie de Baere fait mouche avec ce *Secret des mères*, superposant les strates de temps et les points de vue, qui ne ménage pas les surprises. Et qui revient, entre autres, sur l'histoire des « Petits Paris » (ces orphelins ou gosses abandonnés placés dans cette région) et les « maisons maternelles ».
Le premier roman, indéniablement efficace, de Laetitia de Luca, *L'Amour et autres mensonges*, repose un peu sur les mêmes ressorts. Il a ainsi suffi que Lucie, bourgeoise parisienne bien sous tous rapports, sorte le chien ce jour de l'année 2020 pour qu'elle ait un soudain désir d'adultère. Une pulsion « héréditaire » ? Elle replongera alors dans la décennie 1970, lorsque sa mère Mathilde rencontra à Lille un médecin uruguayen exilé, Luis, fuyant le régime de Montevideo qui lui demandait de signer des certificats de décès suspects… Mais où pouvait mener la passion entre ces deux paumés ? De quoi casser quelques préjugés sur les sentiments et les mots qui les expriment parfois dans un sens contraire… Soit l'exacte fonction d'un roman ?

★★★★☆
LE SECRET DES MÈRES
SOPHIE DE BAERE
414 P., JC LATTÈS, 21,50 €. EN LIBRAIRIES LE 5 FÉVRIER.

★★★☆☆
L'AMOUR ET AUTRES MENSONGES
LAETITIA DE LUCA
264 P., ROBERT LAFFONT, 20 €

ET AUSSI...

★★★☆☆
LE CIEL DE TOKYO
ÉMILIE DESVAUX
240 P., RIVAGES, 20 €

La Gaijin House incarne l'antithèse du fantasme pour les étrangers, ces *« personnes du dehors »* venues de loin. Nichée dans le nord-est de Tokyo dans un quartier vieillot, cette pension devient le théâtre de rencontres entre Flavio, Camille ou encore Lénine. Une série de personnages quelque peu chahutés par l'existence. Sous *Le Ciel de Tokyo*, ils s'apprivoisent pour moins appréhender l'avenir. Émilie Desvaux aborde la résilience de la plus originale des façons. Une réussite. **Marie Jouvin**

★★★☆☆
DEUX LITRES ET DEMI
JULIEN JOUANNEAU
120 P., MAURICE NADEAU, 17 €.
EN LIBRAIRIES LE 20 JANVIER.

Une offensive en 1916 dans la Meuse. Le soldat Récarte, 17 ans, est englouti dans un cratère. À son réveil, l'assaut est fini, il est blessé, seul, avec un bidon d'eau de deux litres et demi... Julien Jouanneau raconte sa survie en décrivant ses sensations physiques et ses pensées, prises comme autant d'événements romanesques. Un roman bref, avec quelques scènes impressionnantes, qui montre combien la boucherie de 14-18 continue de marquer l'imaginaire collectif et d'intéresser les écrivains. **Jean Hurtin**

★★★☆☆
LE LIT CLOS
SOPHIE BROCAS
224 P., MIALET-BARRAULT, 20 €

Douarnenez, 1924. À la mort de sa mère, Rose est contrainte d'abandonner le travail de la terre pour devenir l'une des trois mille ouvrières des sardineries de la ville, et subvenir aux besoins de sa famille. À l'usine, elle rencontre Louise et, fascinée par la jeune femme, s'engage contre les cadences infernales et les salaires indignes. Une grève éclate, la plus importante grève féministe du XXe siècle, que le lecteur vit aux côtés de Rose, partagée entre le cœur, la raison et l'amour des siens. **L.F.**

GAËLLE JOSSE

Garder l'être perdu

***De nos blessures un royaume* suit les pas d'une danseuse lancée sur les traces de son défunt compagnon.**

Au cœur des romans de Gaëlle Josse, il y a souvent une perte. Et la tentative de retisser un lien. Dans *La Nuit des pères* (2022), un frère et une sœur se retrouvaient autour d'un père à la santé déclinante et de ses secrets enfouis dans les montagnes, qu'il a tant aimé arpenter. Avec *De nos blessures un royaume*, la romancière et poète décrit le périple d'Agnès, une danseuse qui, un an auparavant, a perdu Guillaume, l'homme de sa vie.

Agnès nous apparaît à la fin d'une représentation, *« son dos blanc, ses bras blancs, ses pieds nus émergent d'une robe bleu nuit »*. Puis son corps quitte la scène pour se lancer dans un voyage secret. La phrase de Gaëlle Josse épouse chacune de ses pensées et chacun de ses gestes, vifs ou lents, sans temps mort. Comme si les mots voulaient danser avec Agnès. Comme si seule la danse pouvait dire l'épreuve qu'elle traverse.

De Paris, Agnès part pour Nice, puis l'Italie, dans des cars au confort rudimentaire. Sa destination est Zagreb, où un *« Musée des relations rompues »*, créé par un couple séparé et qui existe vraiment, a accepté de conserver le livre de chevet de Guillaume. En se séparant de cet objet, Agnès espère célébrer son amour en même temps que le clôturer. La démarche semble vaine, tant ce qui nous fait survivre dans le deuil est justement le souvenir. Le prouvent les haltes que fait Agnès pour admirer les tableaux tant aimés par Guillaume et elle. Le montrent aussi les échos de son histoire d'amour, qui s'infiltrent dans ses rêves.

Il y a enfin ce livre de chevet, intitulé *Quelques Éden, lettres à ma fille*. L'unique œuvre d'un écrivain méconnu, ayant consacré sa vie à l'éducation de sa fille handicapée et à l'édification d'un jardin. Guillaume l'a toujours conservé près de lui, jusqu'à son dernier séjour à l'hôpital. Entremêlant l'itinéraire d'Agnès et des extraits de *Quelques Éden*, le roman travaille une question, posée en son milieu : *« Qui écrit l'histoire commune, en fin de compte ? »* Celui qui reste. Et Agnès ne pourra le faire qu'en dansant. ■

Gladys Marivat

EXTRAIT

★★★☆☆
DE NOS BLESSURES UN ROYAUME
GAËLLE JOSSE
176 P., BUCHET-CHASTEL, 19 €

PHILIPPE MATSAS/BUCHET CHASTEL

L'œuvre née d'un naufrage

« *Environ cent quarante-sept personnes sur un radeau de vingt mètres sur sept, treize jours de solitude sur l'océan. Quinze survivants au moment du sauvetage. Telle est la soustraction macabre.* » Captivé par la lecture en novembre 1817 du récit du naufrage de la *Méduse*, l'une des quatre frégates envoyées par Louis XVIII au Sénégal, Théodore Géricault se documente, fait l'acquisition d'une toile monumentale, multiplie les croquis préparatoires et entreprend son chef-d'œuvre, qui figure parmi les plus spectaculaires du musée du Louvre: *Le Radeau de la Méduse*. Inspiré du témoignage des survivants Alexandre Corréard et Henri Savigny, l'artiste construit une réplique grandeur nature de l'embarcation et demande à sept rescapés de poser pour lui. Par souci de réalisme et en dépit de l'odeur pestilentielle qui règne dans son atelier, il récupère même des restes humains auprès d'un ami médecin travaillant à l'hôpital! Dans *La Nef de Géricault*, Patrick Grainville raconte la genèse du tableau dans un roman qui dresse le portrait du peintre romantique, de son entourage, de son époque, de sa relation amoureuse clandestine avec sa tante, de sa passion pour les chevaux (qui lui coûte la vie à 32 ans). Édifiant. ■

Gabrielle Martin

Et si l'art n'existait plus

C'est tout un trajet, qui débute dans un futur présenté dès la première phrase: « *Disons que la fin du monde a commencé quarante années plus tôt.* » Le nouveau roman de Stéphane Audeguy raconte comment sont advenus un nouvel empire allemand, une nouvelle Russie tsariste, une fusion entre États-Unis et Mexique, et comment rien de tout cela n'a empêché une fin de la civilisation. Ce fut d'abord *La Joconde* qui s'envola, et ce n'était pas un vol: le tableau tomba littéralement en poussière. Suivie bientôt par d'autres œuvres, puis par des musées entiers. Sur le fil de cette étrangeté, *L'Avenir* traite aussi bien des copies, des simulacres et des spéculations sur les nouveaux marchés de l'art. Mais bientôt, les disparitions toucheront les conservateurs jusqu'aux visiteurs de musée. Partant, ce roman chaloupe entre plusieurs trames (artistiques, spirituelles, géopolitiques, amoureuses), grâce à un narrateur qui intervient aussi bien à la première qu'à la troisième personne. Racontant un avenir possible, en réinventant aussi son origine. En posant cette question: qu'est-ce qu'un monde sans art, c'est-à-dire sans représentations ni images de lui-même? ■

Hubert Artus

Une vie parmi les autres

Au premier étage d'un centre d'hébergement d'urgence, un atelier d'écriture coanimé par Judith Perrignon. Parmi les participants de *Nous nous parlons d'un lieu où tout est fragile*, Rachid, né en Algérie à l'aube des années 1930, dont le récit dessine les méandres d'une vie, que l'autrice retranscrit tels qu'ils lui ont été confiés, entre fulgurances et souvenirs assemblés, tel un puzzle dont certaines pièces manquent, faute de mémoire, faute d'une famille pour le compléter. « *C'est l'histoire d'un gamin d'Annaba qui s'est glissé sur un navire militaire américain reparti sans s'apercevoir de la présence de l'intrus.* » À son retour au pays, sa mère ne le reconnaît pas. Alors, Rachid embarque pour Marseille, puis Paris, où il rencontre Madeleine, place de la Sorbonne – il est maçon, elle est institutrice. Ils auront une fille, que Rachid ne verra pas grandir. Il y aura d'autres femmes et d'autres disparitions, et les fantômes de ceux qui n'appartiennent à aucun autre récit que le sien. Appuyant la justesse et la puissance d'évocation des mots, les dessins d'Hippolyte révèlent la poésie de la trajectoire de cet homme extraordinaire, tournant sur un monde solitaire. ■

Laëtitia Favro

★★★★☆
LA NEF DE GÉRICAULT
PATRICK GRAINVILLE
288 P., JULLIARD, 22,50 €

★★★★☆
L'AVENIR
STÉPHANE AUDEGUY
272 P., SEUIL, 21 €

★★★☆☆
NOUS NOUS PARLONS D'UN LIEU OÙ TOUT EST FRAGILE
JUDITH PERRIGNON
ILLUSTRÉ PAR HIPPOLYTE, 120 P., L'ICONOCLASTE, 18,50 €

CHARLOTTE KREBS/JULLIARD - JÉRÔME PANCONI/SEUIL - LAURA STEVENS/L'ICONOCLASTE

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU BLANDINE RINKEL

Blandine Rinkel a vécu son enfance au futur antérieur. *« J'aurai essayé la famille et puis, un jour, j'en aurai fini »*, écrit-elle à propos de la cellule familiale qui, dans son récit, confine effectivement au carcéral. La « faille » – qui donne son titre au livre –, c'est la famille sans « m », une prison plutôt qu'un refuge, dont il faut s'évader pour survivre. Adolescente, elle traîne le plus longtemps possible au pied de l'immeuble de son amie Maëlys. Autour d'elle, des *« drames entre quatre murs »* condamnant l'idée même de famille conforme. À peine adulte, elle plie bagage, s'installe à Paris. Dans *Vers la violence* (2022), Blandine Rinkel brossait le portrait d'un père *« terrorisant et drôle »*, dérivé de la figure paternelle auprès de laquelle elle a grandi *« dans le deuil de l'idée de famille »*. Au roman, elle préfère cette fois un récit-essai personnel étayé de références littéraires, de Conrad à Maggie Nelson, de Fritz Zorn à Laure Murat, s'inspirant des mots et des maux de ceux que la norme a empoisonnés, identifiant ce que rompre avec leur famille leur a apporté. *« Ce qui nous menace si souvent, c'est l'assèchement de nos désirs profonds. La cadavérisation d'une personne, par le groupe auquel elle appartient, la norme et son autorité. Le danger, c'est le gel de soi. »* Comment, à défaut d'être né dans une famille aimante, se réinventer ailleurs, tisser de nouveaux liens ? Ceux qui n'ont jamais trouvé de réconfort auprès des leurs accueilleront *La Faille*, ce livre essentiel, comme une consolation, comme une invitation à l'introspection et au mouvement, comme la main tendue d'une amie.

Laëtitia Favro

★★★★☆
LA FAILLE
BLANDINE RINKEL
240 P., STOCK, 20 €

ADÈLE BRÉAU

Dans la tendance

***Les Influentes* décrit un milieu, celui de la mode, bien connu de l'autrice, qui cède ici à quelques poncifs.**

Depuis *Frangines* (2020) et ses 300000 lecteurs, Adèle Bréau est la figure montante d'une littérature populaire qui donne le beau rôle aux femmes en explorant sans tabou le désordre amoureux, l'émancipation des carcans ou encore la sororité. Dans *L'Heure des femmes*, récompensé du prix Maison de la presse 2023, elle tissait un récit inspiré du destin hors du commun de sa grand-mère, Ménie Grégoire, celle qui fut pendant quinze ans la voix incontournable de RTL, offrant chaque jour dans son émission *Allô Ménie* une tribune aux auditrices désireuses de confier leurs peines et leurs espoirs. Cette fois, c'est dans sa vie professionnelle qu'elle va puiser la matière de son nouveau livre.

Ancienne rédactrice en chef du site du magazine *Elle*, aujourd'hui directrice de la mode à *Gala*, Adèle Bréau trimballe sa plume au pays des fashionistas. À travers le destin de trois femmes, une mère au foyer passionnée de couture qui partage ses créations sur les réseaux sociaux, une patronne de magazine qui tente de garder le cap au milieu de la tempête, une jeune styliste qui a compris qu'il fallait jouer avec de nouvelles règles, elle raconte les heurs et malheurs d'un monde qui a tout cédé au virtuel et se jette à corps perdu dans une croisade pour l'influence, nouveau nom donné à la réussite et au succès. Porté par un certain appétit romanesque, le récit choral des *Influentes* est certes plutôt bien tenu mais il est sans cesse parasité par les clichés sur le milieu qu'il entend raconter. Un roman sur la mode pourrait-il être démodé ? ■

Léonard Desbrières

★☆☆☆☆
LES INFLUENTES
ADÈLE BRÉAU
414 P., JC LATTÈS, 21,50 €

Ma grand-mère bien-aimée

À chaque écrivain son pays de Cocagne. Terre des ancêtres de Minh Tran Huy, le Vietnam confine ici au merveilleux, à travers ses yeux ayant conservé leur part d'enfance malgré une technique d'écriture implacable. Entre deux mythes, on suit le destin fabuleux et tragique de sa grand-mère (« *Bà* », en vietnamien). Arrivée en France en 1976, sa famille ayant été décimée pendant la guerre d'Indochine, Bà noue avec sa petite-fille une relation fusionnelle. Digressant sur le pouvoir signifiant des noms de ses aïeux, l'autrice dresse un pont universel entre les deux continents. Certains passages de *Ma grand-mère et le Pays de la poésie* sur le rapport de ce peuple à ses disparus sont fascinants, tandis que d'autres, sur le patrimoine culinaire vietnamien, font saliver… ■

Simon Bentolila

★★★☆☆
MA GRAND-MÈRE ET LE PAYS DE LA POÉSIE
MINH TRAN HUY
192 P., FLAMMARION, 19,50 €

MARIE ROUGE/JC LATTÈS

BERTRAND BELIN

Donner forme à ses fantômes

Dans un texte poétique et déroutant inspiré de sa chanson *La Figure et moi*, l'écrivain musicien explore le lien entre mémoire et écriture.

EDGAR BERG/P.O.L

« *Je ne cherche pas à déposer. À me purger. Je ne suis pas un conduit qu'il conviendrait d'assainir. Mais peut-être que je fanfaronne. De toute évidence, je ne crois pas à la possibilité de mon récurage.* » Pour le narrateur de *La Figure*, quatrième roman de Bertrand Belin, l'écriture autobiographique n'a rien d'une thérapie, et le passé retrouvé dans « *le magistral viscère qui* [lui] *farcit le crâne* » n'en sera pas plus supportable. Il a choisi délibérément, après avoir vécu enfant sous une tente dressée dans un champ, de ne jamais s'installer dans l'appartement mis à disposition de sa famille au quatrième étage d'un HLM. Ou bien peut-être ne devient-il pleinement conscient qu'à l'extérieur de cet enfer, là où s'éveille la « *Figure* », une part de lui-même qu'il ne comprend pas tout à fait, avec laquelle s'installe une étrange dialectique.

D'une manière ou d'une autre, il s'agit pour lui de fuir le père car, dans ce foyer, on garde le silence et on crève de peur. Sa mère à la veine du cou qui palpite au rythme des angoisses, il l'observe depuis le parking chaque fois qu'elle rentre des courses, ses seules sorties autorisées. Mais le tyran domestique est désormais mourant, et le narrateur éprouve pour lui des sentiments complexes. La mort rendra-t-elle possible une émancipation ? Ce texte poétique à la prosodie soignée et aux métaphores puisées dans un ordinaire parfois glauque semble s'étirer indéfiniment pour différer la confrontation finale.

RÉVÉLER OU DISSIMULER

Bertrand Belin enchaîne ainsi les circonvolutions, en particulier sur ses choix narratifs. S'agit-il de révéler ou de dissimuler ? Comment dire le vrai, jusqu'où étendre son contexte, « *l'eau autour du poisson rouge* » ? Le point d'arrivée du récit mémoriel dépend de l'écriture elle-même, et le choix arbitraire de l'impulsion du début aura été décisif. Dire le passé est une somme de choix, une fiction en somme – Kazuo Ishiguro est convoqué pour aborder le fonctionnement erratique et non linéaire du souvenir. Un couvreur, un pull, un chat, une oie qu'on décapite, Belin commence par exposer d'étranges pièces d'un puzzle vouées à s'assembler brutalement. On le suit mi-intrigué, mi-fasciné, immanquablement invité à revisiter ses propres douleurs enfouies. ■ **Antoine Faure**

★★★★☆
LA FIGURE
BERTRAND BELIN
176 P., P.O.L, 18 €

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆
PERSPECTIVE(S)
LAURENT BINET
336 P., LE LIVRE DE POCHE, 8,90 €

C'est, à première vue, un exercice de style : une enquête policière racontée sous forme épistolaire, dont les auteurs et les récipiendaires s'appellent notamment Michel-Ange, Catherine de Médicis ou Benvenuto Cellini. Cent soixante-seize lettres autour d'un sujet : le meurtre du peintre Pontormo à Florence en 1557. On y écrit aussi peinture et Histoire. Laurent Binet s'amuse de son principe narratif et réinvente une langue et un style d'un autre siècle qu'il faut savourer. Instructif, grinçant, passionnant. Éric Libiot

★★★☆☆
VIE ET MORT DE VERNON SULLIVAN
DIMITRI KANTCHELOFF
160 P., POINTS, 7,20 €

Une biographie inventée, un roman presque réel, un vrai-faux récit : *Vie et mort de Vernon Sullivan* navigue avec légèreté entre toutes ces définitions. Comme son titre l'indique, ce livre, au style et à la couleur de conte, dessine la courte existence de Vernon Sullivan, né à la parution, en 1946, de son plus célèbre ouvrage *J'irai cracher sur vos tombes* mais écrit, tout le monde le sait aujourd'hui, par Boris Vian. Dimitri Kantcheloff *[lire aussi page 27]* puise dans un passé reconnu pour inventer une fiction plausible. E.L.

★★★☆☆
AVALANCHE
RAPHAËL HAROCHE
256 P., FOLIO, 8,30 €

Après deux recueils de nouvelles, Raphaël Haroche publie *Avanlanche* un premier roman qui suit deux frères, élèves d'un internat pour familles riches. Léonard veut adopter les rites de cette faune, nourris de mépris pour les faibles, tandis que Nicolas, pianiste doué, subit cette ambiance délétère. Ce roman d'apprentissage explore avec talent le tourbillon des sentiments de l'adolescence. Le titre est à prendre au propre et au figuré : l'avalanche emporte tout et l'on ne sait jamais ce qu'elle retient sous elle. E.L.

PHILIPPE BRUNEL ▪ JÉRÔME CHANTREAU

Le sens des affaires

Les deux auteurs ont rouvert de vieux dossiers et en ont tiré chacun un roman aussi passionnant que… sanglant.

Markovic, Marcantoni… Tout le monde ou presque a entendu ces noms, liés à l'une des plus célèbres affaires de la fin des années 1960, légendaire à cause des personnalités qui ont gravité autour: Alain Delon, ex-employeur de la victime, et le couple Pompidou, victime d'une de ses manipulations. Pègre, show-business et politique, un cocktail plus que parfait qui explique la fascination suscitée depuis toujours par cette histoire et les nombreux livres qui lui ont été consacrés. Philippe Brunel s'empare à son tour de ce dossier mythique qu'il transforme, justement, en mythe, en le glissant dans l'écrin d'un récit cadre propre à démultiplier son pouvoir d'envoûtement. Le narrateur du *Cercle des obligés*, un journaliste endurci, se souvient de l'enquête qu'il a menée sur l'affaire à ses débuts, dans les années 1970. Dates, lieux, noms, célébrités du cinéma, personnages louches, indices, tout s'entremêle dans un puzzle mélancolique à l'ambiance modianesque, plein de mystères et de questions irrésolues. On croise Melville et Delon, donc, la pègre de la Côte d'Azur, la voyoucratie de l'époque, et l'on se croit devenu soi-même le héros d'un polar *seventies*, avec les flingues, les costumes et les chapeaux. Un roman ensorcelant comme un voyage à travers le temps.

EXTRAITS DE GAZETTE ET PURE FICTION

À l'instar de Delon dans *Le Samouraï*, une autre image a marqué l'inconscient collectif français et l'Histoire: une lithographie de Daumier montrant le cadavre d'un homme en bonnet de nuit, sur le corps d'un nourrisson. Une image choc symbolisant l'une des grandes dates de la monarchie de Juillet (période ayant aussi inspiré *Le Bureau des affaires occultes* d'Éric Fouassier): le massacre de la rue Transnonain. En avril 1834, alors que la rue gronde, l'armée de Louis-Philippe surgit dans un immeuble du centre de Paris et tue froidement certains des occupants (sans compter les nombreux blessés). Ce lieu était-il vraiment un *« bastion de forcenés »*? Quels sont les desseins de la *« Société des droits de l'homme »*? À travers l'enquête de l'agent Joseph Lutz, Jérôme Chantreau revient dans *L'Affaire de la rue Transnonian* sur cet épisode sanglant, mêlant à loisir investigation littéraire (avec force extraits de gazettes) et pure fiction. On croise ici entre autres Thiers, Girod de l'Ain, Ledru-Rollin ou le maréchal Bugeaud, mais aussi des « anonymes » – en premier lieu la jeune prostituée Annette Vacher, dite « Perle-la-rouge », soudain volatilisée. En résulte un récit haletant, doublé d'une réflexion sur la violence d'État. Sachant qu'à la suite de cette tragédie *« la France et Paris* [ont vécu] *une période inédite de quatorze années sans insurrection notable »*… ■

Bernard Quiriny et Baptiste Liger

★★★★☆
LE CERCLE DES OBLIGÉS
PHILIPPE BRUNEL
240 P., GRASSET, 20,90 €

★★★★☆
L'AFFAIRE DE LA RUE TRANSNONAIN
JÉRÔME CHANTREAU
468 P., LA TRIBU, 22 €

Mauvaise fréquentation

À partir de quel âge pressent-on que l'on deviendra l'un des plus grands meurtriers, *« digne d'un Landru ou d'un Docteur Petiot »*? Assez tôt, si l'on en croit l'étrange rencontre que fait le narrateur alors qu'il n'est encore qu'un enfant. Sa fascination pour les inhumations prend une tournure moins solitaire lorsque Romain Poisson, le petit-fils des voisins, vient à sa rencontre et lui apprend les rudiments de la barbarie à l'état pur. Dès lors, le narrateur subit *La Loi du moins fort*, devenant au fil des années le bras droit et *« fossoyeur attitré »* du plus jeune député de la Ve République. Éliminer toute concurrence devient un jeu; le trépas, une commodité éthiquement acceptable (*« Donner la mort nous rendait plus vivants »*). Lorsque les enquêteurs remontent enfin au meurtrier, ce dernier disparaît sans laisser de traces. David Ducreux Sincey signe un fabuleux premier roman sur les rouages de l'emprise dans une langue qui dit tout des paradoxes qui animent parfois l'esprit. ■

Marie Jouvin

★★★★☆
LA LOI DU MOINS FORT
DAVID DUCREUX SINCEY
256 P., GALLIMARD, 20,50 €

JF PAGA/GRASSET – FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD – RUDOLPH LAGARRIGUE/LA TRIBU

HANNAH ASSOULINE/OPALE.PHOTO/RIVAGES - GILLES VIDAL/ÉDITIONS DU MASQUE

HUGUES PAGAN

Le flic et le mystique

L'Ombre portée signe le retour de l'écrivain, grande plume du polar. Incendie, meurtres, enquête… Du classique en apparence mais, au final, une incroyable densité dramatique.

Hugues Pagan, le retour. Et avec lui son héros, l'inspecteur Schneider, Claude de son prénom, mais personne ne s'en souvient et tout le monde s'en fout, finalement. Schneider, c'est sec, rugueux, et le nom n'appelle aucune plaisanterie. Ça tombe bien, le gars n'est ni un poulet de l'année ni un jovial. Mais il est droit, efficace, sans compromission. Drôle de héros littéraire aussi : Hugues Pagan, ancien flic et brillante plume du roman noir français, l'une des meilleures assurément, l'avait fait mourir dans son premier roman, *La Mort dans une voiture solitaire* (1982). Il le ressuscitera dans *Profil perdu* (2017) et le retrouvera dans *Le Carré des indigents* (2022), son précédent roman. Mais Schneider est bloqué au siècle dernier, sans Internet ni portable, et ça lui va bien. Ainsi qu'à Pagan d'ailleurs, qui installe une sorte de no man's land imaginaire. Ni date ni lieu précis, pas d'allusions à des faits d'époque, façon pour le romancier de s'en tenir à l'essentiel : la nature humaine, les comportements de tous âges, les péchés universels.

UNE DENSITÉ EXCEPTIONNELLE

Dans *L'Ombre portée*, Schneider enquête sur un incendie qui se révèle criminel et, de meurtres en aiguille, le voilà plongé dans une intrigue où se mêlent notables, maçonnerie, gourou, pouvoir et mysticisme. Mais Pagan fait un pas de côté. Il délaisse les humeurs et les traumatismes de Schneider, qui peuplaient ses précédentes enquêtes, pour construire une intrigue d'une densité exceptionnelle, peu lue dans le genre. Le scénariste télé qu'il est *(Police District, Nicolas Le Floch)*, fusionne avec le romancier, le styliste, et le flic qu'il fut. Les douleurs qui habitent Schneider se marient au travail quotidien du groupe de policiers sous ses ordres, l'ambition romanesque de Pagan fait bon ménage avec le réalisme des avancées et des rebondissements de l'enquête. Il n'est pas si fréquent que le roman noir français, qui vire trop souvent au suspense factice ou à l'angoisse frelatée via un *serial killer* de cinéma, atteigne un tel degré d'intensité dramatique sans jamais porter atteinte ni à l'écriture ni au plaisir du récit. Hugues Pagan est bel et bien de retour. ■

Éric Libiot

EXTRAIT

★★★★☆
L'OMBRE PORTÉE
HUGUES PAGAN
452 P., RIVAGES, 22 €

Puissance du noir

Le troisième polar de GABRIELLE MASSAT mêle remarquablement suspense, peinture sociale et une bonne dose d'émotions à vif.

On est en selle dès les premières phrases, sur une moto lancée *« vers une mort certaine, sans savoir cependant celle de qui ou de quoi »*, sous *« un instantané de colère drapé dans un ciel de poème baudelairien »*. Une énergie, une furie, que porte Till Aquilina depuis sa prime jeunesse dans la région du Tarn, lui qui est devenu éducateur au sein d'un foyer d'accueil d'urgence pour mineurs. Quand débute l'intrigue, il fonce à nouveau, à travers routes et forêts sinueuses, après avoir perdu ses nerfs : il a levé la main sur une ado arrivée au foyer il y a peu. Elle a fugué, et a été percutée par un chauffard. Coma. Personne ne pardonnera à Till, et encore moins lui-même. Il décide de reprendre à sa façon l'enquête que la gendarmerie avait trop vite bâclée : la mère d'Audrey est-elle vraiment morte ? Il sait que la survie de la fille dépend de la réponse. Mais il n'imagine pas les sales histoires qu'il va remuer.

Comme dans ses précédents romans (auxquels elle fait un clin d'œil), Gabrielle Massat slalome entre plusieurs trames sans jamais perdre sa ligne directrice. Et forge un arc dramaturgique remarquable. Avec une galerie inoubliable de protagonistes et une plume réaliste, ironique, envoûtante, elle met en lumière les enjeux de l'aide sociale à l'enfance. ■

Hubert Artus

★★★☆☆
GRACIER LA BÊTE
GABRIELLE MASSAT
400 P., LE MASQUE, 20,90 €

CHLOE AFTEL/ISTOCK

RACHEL KUSHNER

Une Américaine chez les zadistes

La romancière dépêche une espionne, ex-agent du FBI, dans les milieux de l'ultragauche périgourdine, pour y agréger une foule de sujets.

Liste non exhaustive de ce que l'on peut trouver dans un roman de Rachel Kushner : une héroïne, une moto, des vieilles voitures, des personnages en marge, des références à des faits réels et le résultat de plusieurs mois de recherches, rencontres, lectures. Mais l'autrice américaine, l'une des plus plébiscitées, n'écrit jamais sur la même chose, ni à partir du même endroit. Depuis 2008, elle nous a plongés dans le Cuba révolutionnaire de la fin des années 1950 (*Télex de Cuba*), elle nous a introduit dans les milieux artistiques du New York des années 1970 (*Les Lance-flammes*), et fait pénétrer dans une prison américaine pour femmes (*Le Mars Club*, inoubliable). *Le Lac de la création*, quatrième roman surprenant, qui contient les éléments précités, est encore différent.

Sorte de thriller écolo baigné de comédie, il se passe en France, dans une région rurale. Sadie Smith, une espionne de 34 ans opérant sous une fausse identité, débarque dans le village de Vantôme et infiltre *« le Moulin »*, une communauté de jeunes gens d'ultragauche opposés à un projet gouvernemental d'extraction d'eau des grottes et rivières en vue d'un stockage en mégabassines. Officiant pour le compte de clients privés dont les intérêts sont en jeu, Sadie doit récupérer la preuve d'actions de sabotage passées ou en cours de la part du Moulin, quitte à pousser elle-même au montage d'opérations violentes. Tout un programme. C'est compter sans la présence, en esprit et voix, de Bruno, figure tutélaire dont le Moulin (et donc Sadie) reçoit les mails imprégnés de souvenirs, théories philosophiques et réflexions sur le monde comme il va. Mal. Fort de son expérience de soixante-huitard et anarchiste déçu, Bruno croit désormais moins en une révolution et en la fin du capitalisme qu'en un retrait pur et simple de la société. Une *« déprogrammation »* qui s'illustre dans son cas par le choix de vivre sous terre dans une grotte. À mesure que le récit progresse, Sadie, usée, elle, par des *« années passées à vivre des vies qui n'étaient pas les* [siennes] *»*, est peu à peu imprégnée par les idées de Bruno.

On n'en dira pas plus. On oublierait de toute manière quelque chose tant les livres de Rachel Kushner sont riches en images, en personnages, en réalités, en digressions : on croise ici Néandertal, Guy Debord, Céline ; on apprend sur la transmigration, la rébellion des Cagots, plus significative que la Commune, et l'Étoile

polaire… L'objectif de l'autrice est toujours de construire autour d'une intrigue un univers parallèle synthétisant tous les sujets qui l'obsèdent ou la concernent à un certain niveau. Depuis ses débuts, elle a ce talent d'y parvenir avec brio, créant des connexions, des contrastes et de la profondeur sans que rien ne nous semble en trop. Pour ce livre-ci, Rachel Kushner a puisé dans sa connaissance du Périgord noir et de la vallée de la Vézère (rebaptisée Guyenne), qu'elle visite tous les étés depuis quinze ans et qui abrite plusieurs sites préhistoriques. Au cours d'interviews, elle évoque aussi la lecture de Jean-Patrick Manchette et des écrits du Comité invisible, groupement d'intellectuels militants, que traduit son mari. On lui sait aussi des liens avec Julien Coupat et le groupe de Tarnac.

L'EXPÉRIENCE DE LA GROTTE

La peinture, par touches, de cette France-là est plutôt bien rendue. Sans idéalisme. La description du Moulin ne va pas sans le constat de certaines contradictions, par exemple quant au « *partage du travail selon les sexes* », malgré la volonté de rompre avec les schémas passéistes – les femmes s'occupent des enfants, les hommes produisent les idées. À notre sens, ça se disperse tout de même par endroits. L'on voudrait que l'ancrage politique soit plus marqué, et mieux comprendre l'évolution de Sadie, dont les contours sont un peu trop diffus. On sent Kushner plus entraînée par l'élan drolatique de l'intrigue et plus attentive aux réflexions de Bruno. Qui sont, pour sûr, intéressantes. Avec lui, la romancière interroge la manière dont nous organisons nos vies, « *coincés dans le décompte du temps* ». Pour Bruno, il faudrait pouvoir retrouver le « *chemin secret menant à notre monde intérieur* » et, ce faisant, s'inscrire dans « *un présent perpétuel* ». Ainsi de son expérience de la grotte, qui lui a permis de « *voir* » en lui-même. « *C'est dans le vrai noir que les scènes mentales sont les plus pleines de lumières, de couleur et de mouvement.* » Un pied de nez au mythe de Platon ? Le nom du philosophe est d'ailleurs donné ici à un secrétaire d'État du ministère de la « *Cohésion des territoires* », porte-parole creux qui ne convainc personne.

Au quotidien britannique *The Guardian*, Rachel Kushner a dit sa volonté d'écrire un *page-turner* qui contiendrait de longs passages sur l'histoire de l'humanité, sans être ennuyeux, et que tout le monde pourrait lire. C'est ce qu'elle a fait. En ce sens, le pari est réussi. ■

Juliette Savard

EXTRAIT

★★★☆☆

LE LAC DE LA CRÉATION (CREATION LAKE)
RACHEL KUSHNER
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR EMMANUELLE ET PHILIPPE ARONSON, 480 P., STOCK, 23,90 €

Épistolière solidaire

Après l'immense succès de *La Papeterie Tsubaki* ou du *Jardin arc-en-ciel*, Hatoko, l'écrivaine publique aux mille aventures et personnage principal des romans revient dans *Lettres d'amour de Kamakura* pour le plus grand plaisir des lecteurs qui s'y sont attachés. Après une longue période de retrait durant laquelle ses activités manuscrites n'étaient plus sa priorité, Hatoko reprend goût à ce qu'elle sait faire de mieux : écrire des lettres. Si la vie de la scribe a quelque peu changé, rien n'est meilleur que se plonger dans les existences de ses visiteurs en quête d'expression, jalonnées d'événements joyeux, tristes et drôles, tout en leur rendant un service précieux. D'une lettre de désir aux voyages imprévus, la demande est acceptée. Une fois de plus, Ito Ogawa captive par la simplicité raffinée de son écriture et sa narration veloutée qui guide le lecteur vers l'inlassable beauté des vies ordinaires. ■

Marie Jouvin

★★★☆☆

LETTRES D'AMOUR DE KAMAKURA
ITO OGAWA
TRADUIT DU JAPONAIS PAR SOPHIE BESCOND, 400 P., PHILIPPE PICQUIER, 22,50 €

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Alexis Brocas

La pieuvre et la plume

Après avoir dit ses quatre vérités à la mafia napolitaine dans *Gomorra*, l'Italien Roberto Saviano a dû se résigner à vivre sous protection policière. En retour, il continue à s'affronter à la pieuvre avec ses armes – exactitude factuelle et brio littéraire. En cela, il ressemble assez aux personnages de son dernier livre, *Giovanni Falcone*, centré sur le fameux magistrat antimafia, mais qui nous parle aussi de ses confrères dalla Chiesa, Borsellino ou Chinnici, tous morts assassinés. Leur épopée commence au début des années 1980, quand la vieille mafia palermitaine voit ses rangs dépeuplés par sa concurrente corléonaise, et quand quelques magistrats de bonne volonté s'associent dans un pôle antimafia. Le but : partager leurs informations afin que leurs dossiers ne meurent pas avec eux. Une révolution, à l'époque où les affaires mafieuses sont saucissonnées entre les tribunaux, ce qui empêche de saisir l'ampleur du phénomène. Falcone et les siens feront exactement le contraire, en réunissant des centaines de dossiers dans un fameux maxi-procès au bout duquel les condamnations pleuvront. La mafia, ses alliés, mais aussi certains juges jaloux ne le leur pardonneront pas. Et il faut bien la plume virtuose de Saviano pour nous permettre de circuler dans ce marigot de rivalités professionnelles, d'intrigues politico-mafieuses, et de « crimes exquis » (le petit nom que donne la mafia à ses attaques contre les institutions). Et en livrant un panorama complet, en donnant, en fin d'ouvrage, les sources de chaque chapitre, il perpétue, à sa façon, le travail du juge.

EXTRAIT

★★★★☆

GIOVANNI FALCONE (SOLO E IL CORAGGIO)
ROBERTO SAVIANO
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR LAURA BRIGNON, 608 P., GALLIMARD, 20 €. EN LIBRAIRIES LE 6 FÉVRIER.

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU DAVE EGGERS

On ne pouvait rêver meilleur timing : à l'heure où ce brave Elon Musk s'apprête à entrer en politique – quoi que ce terme puisse encore signifier –, voici la suite du *Cercle*, paru aux États-Unis en 2013. L'ambitieuse Mae Holland qui, entrée au service client de la méga-compagnie, a rapidement accepté de diffuser *« sa vie en streaming vingt-quatre heures sur vingt-quatre »*, est désormais PDG du *« Tout »*, né après que sa firme a racheté un bien connu *« géant du commerce en ligne* [portant] *le nom d'une jungle sud-américaine »* pour devenir *« la société la plus riche que le monde eût jamais connue »*. Bien joué, Mae ! Nouveau récit, nouvelle (fausse) ingénue : Delaney Wells, ex-garde forestière fraîchement embauchée, entend *« examiner la machine »*, *« analyser ses faiblesses »* et *« faire exploser le tout »*. Le plan ? Pousser l'entreprise *« du haut de la falaise »*, i.e. détruire son image en proposant des applications glorieusement amorales – un détecteur de mensonges, par exemple. Le problème ? Les gens adorent l'idée. L'espoir ? Delaney n'est pas seule. Un mouvement de rébellion s'est créé en interne, qu'on lui propose de rejoindre. Sauf que… *Le Cercle* était un roman très inquiétant ; *Le Tout* s'avère objectivement glaçant. Son message est clair : éteignez vos ordis, balancez votre portable. OK, Dave. Et toi, arrête de donner des idées aux Gafam.

Fabrice Colin

★★★☆☆
LE TOUT (THE EVERY)
DAVE EGGERS
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JULIETTE BOURDIN, 640 P., GALLIMARD, 26 €

MILENA AGUS

Les amours de Cosima

Le portrait d'une jeune Sarde dont le cœur balance entre fiction et réalité.

Toutes les vies valent d'être racontées : c'est l'un des enseignements prodigués à Cosima par sa professeure de littérature. Ce, dans une année décisive pour ladite Cosima : celle de ses 18 ans. Tant d'événements se sont alors *« produits pour la première ou pour la dernière fois »* qu'elle les consigne dès ses 19 ans. Certains sont de son âge, d'autres découlent de la condition de sa famille, des villageois sardes, des *« gentixedda »*, des gens de peu. La mère a su persuader la maisonnée d'aller s'établir à Cagliari, la capitale de l'île. Cosima est au lycée, et est attirée par un garçon ayant passé son enfance à Cuba. Elle retourne cependant souvent dans son village, où elle s'éprend de Costantino, un berger tourmenté et marié, qui monte à cheval comme Heathcliff, le héros des *Hauts de Hurlevent*. Entre ces deux histoires qui lui rappellent celles des romans qu'elle aime, son cœur balance… Cosima « imagine » beaucoup. C'est sa manière de s'évader : raconter en « littératurant », en convoquant de grands noms (la Prix Nobel Grazia Deledda, Melville, Tolstoï, etc). Comme souvent, Milena Agus compose une histoire actuelle, avec un vernis intemporel. À travers sa narratrice, qui comme Bartleby préfère souvent « ne pas », elle dépeint les relations entre la région Sardaigne et l'État italien. Avec *Le vent passe et la nuit aussi*, l'écrivaine offre une vibrante déclaration à la fiction. ■

Hubert Artus

★★★☆☆
LE VENT PASSE ET LA NUIT AUSSI (NOTTE DI VENTO CHE PASSA)
MILENA AGUS
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR MARIANNE FAUROBERT, 176 P., LIANA LEVI, 19 €

Faire communauté

En juin 1972, en plein chantier de terrassement sur une colline de Pottstown (Pennsylvanie), des ouvriers tombent sur un puits, au fond duquel ils découvrent un squelette. Celui du *« dernier des Juifs du quartier »*, un *« vrai sorcier »* qui *« savait danser »*, nous apprend une voix envoûtante. Après ce prologue, l'épais roman redémarre dans les années 1930, contant l'histoire de Moshe, propriétaire de salles de concerts, fou amoureux de sa femme (boiteuse) Chona, qui tient le magasin donnant son titre au livre, *L'Épicerie du Paradis sur Terre*. Le couple recueille un enfant sourd. Puis il est question du sort des Noirs, du Ku Klux Klan et des Juifs en Amérique, de livrets de comptes et de livres sacrés, de ce qui se transmet ou se négocie, sur fond permanent de jazz et de musique klezmer. Le tout pour révéler comment le fond du problème était devenu celui du puits. Un univers unique, une écriture pétaradante, un régal. ■ **H.A.**

★★★☆☆
L'ÉPICERIE DU PARADIS SUR TERRE (THE HEAVEN & EARTH GROCERY STORE)
JAMES MCBRIDE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR FRANÇOIS HAPPE, 530 P., GALLMEISTER, 25,90 €. EN LIBRAIRIES LE 5 FÉVRIER.

DANIELA ZEDDA/LIANA LEVI – ART BECKER/CORBIS – FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

Le pacte de Pabst

Réalisateur vedette de l'époque du muet, Georg Wilhelm Pabst tourne un film à Paris quand Hitler accède au pouvoir, en 1933. Il s'installe alors aux États-Unis, où il cherche à vendre son talent à l'industrie du cinéma – une expérience qui lui laissera un souvenir amer. Le voici donc de retour en France, pour un projet de film qui tombe à l'eau. Pabst prend alors la décision aux conséquences irréparables de retourner en Autriche, son pays natal, annexé par le Reich en 1938. Pour Goebbels, ministre de la Culture, l'occasion est trop belle de mettre ce grand artiste au service du régime, en lui donnant les moyens de tourner à nouveau… En racontant dans *Jeux de lumière* l'histoire de Pabst et de sa famille, avec des éléments fictionnels ajoutés, Daniel Kehlmann revient sur un sujet classique, l'attitude des artistes face aux tyrannies. Il n'entre jamais dans les pensées de Pabst qu'il étudie « de l'extérieur », dans la veine de la littérature behavioriste. Ce choix l'oblige à tout faire passer par des dialogues interminables, qui empèsent un peu la narration. Les amateurs d'histoire du cinéma s'en accommoderont, pour le plaisir de croiser Garbo, Riefenstahl ou Fritz Lang. ■ **Bernard Quiriny**

Des camps à l'écran

Survivante de la Shoah comme l'autrice, Linda se rend après-guerre sur le tournage d'un film sur les camps, en tant que conseillère. Mais entre un réalisateur juif communiste qui ne comprend pas grand-chose à ses suggestions, et un commerçant qui la passe à tabac dès son arrivée, son aventure dans cette terre slave obscure bascule rapidement dans un chaos kafkaïen. L'accusant d'avoir critiqué le régime, son agresseur manipule les autorités, sur fond d'antisémitisme. Dans ce *Contrechamp* aussi bref que troublant, Edith Bruck explore des facettes méconnues de la psychologie des rescapés, notamment leur rapport au corps et à la sexualité. Le flirt de Linda avec un médecin juif, probablement un ancien kapo, est pour le moins déstabilisant. Sans scrupule, le réalisateur aspire à faire jouer à cet homme résigné son propre rôle dans le film. L'absurde trouve une résonance unique, tandis que les mises en abyme et les dissonances cognitives entre les personnages ajoutent au récit de la profondeur. Avec une plume d'une vivacité intacte depuis *Pain perdu*, l'autrice livre une réflexion incisive et poignante sur le poids de la mémoire et les contradictions d'un monde encore en ruines. ■ **Simon Bentolila**

Conte sauvage

Sur les rives d'une Amérique embryonnaire, une jeune fille s'enfuit du fort où l'une des premières colonies européennes tente de s'implanter, malgré la faim, malgré la peste et l'hostilité des Indiens. Elle laisse derrière elle le couple de notables qui l'avait sortie de l'asile pour faire d'elle sa servante, mais aussi la petite Bess, seule lumière de sa vie, et une mort certaine. Mais ce sont encore la faim, la maladie et la violence des hommes qui la guettent alors qu'elle oblique vers le nord, suivant les méandres du fleuve ou se laissant absorber par l'ombre de la forêt. Alternant les réminiscences de son passé de servitude et un présent entièrement consacré à sa survie, le récit prend la forme d'une fascinante parabole, des sacrifices qu'implique toute liberté, de la peur ancestrale des femmes et de la rapacité de l'âme américaine, en germe dès l'arrivée des premiers colons. Dans *Matrix* (2023), premier volet d'un triptyque ayant pour ambition d'embrasser mille ans d'histoire occidentale, Lauren Groff imaginait la poétesse Marie de France exilée parmi les nonnes d'une abbaye anglaise. Suivant un mouvement inverse, *Les Terres indomptées* accompagne l'émancipation d'une inconnue forcée de se désacculturer et de revenir à son animalité pour espérer s'en sortir. Une expérience de lecture haletante, au cœur des ténèbres. ■ **Laëtitia Favro**

★★☆☆☆
JEUX DE LUMIÈRE (LICHTSPIEL)
DANIEL KEHLMANN
TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR JULIETTE AUBERT-AFFHOLDER, 416 P., ACTES SUD, 23,50 €

★★★★☆
CONTRECHAMP (TRANSIT)
EDITH BRUCK
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR RENÉ DE CECCATTY, 144 P., SEUIL, 18 €

★★★★☆
LES TERRES INDOMPTÉES (THE VASTER WILDS)
LAUREN GROFF
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CARINE CHICHEREAU, 272 P., L'OLIVIER, 23,50 €

DR/ACTES SUD - BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL - PATRICE NORMAND/L'OLIVIER

3 RAISONS DE (RE)LIRE

TERRE SOMNAMBULE

Pour découvrir Mia Couto à ses débuts
Mia Couto, c'est une œuvre lue et traduite dans le monde entier, adaptée pour le cinéma et le théâtre, et distinguée par de nombreux prix. *Terre somnambule*, son premier roman paru en 1994, n'était plus disponible. Or, il contient tous les motifs des livres à venir. D'où cette nouvelle traduction.

Pour la beauté de l'histoire, entre récit et épopée
Les fictions de Mia Couto (*L'Accordeur de silences*, *La Pluie ébahie*, *Les Sables de l'empereur*) sont ancrées dans la géographie et l'histoire du Mozambique, où il est né en 1955, de parents portugais. Journaliste, il s'est engagé pour l'indépendance de cette ex-colonie portugaise. Il a ensuite vécu la guerre civile (1977-1992) qui a fait un million de morts. Cette période imprègne l'œuvre de celui qui enseigne l'écologie à l'université de Maputo. *Terre somnambule* suit un vieil homme et un enfant qui échappent à la guerre en se réfugiant dans un bus calciné. Là, ils trouvent les cahiers d'un certain Kindzu. Le récit épique d'une quête d'avenir au contact des sorciers. L'idée que les pratiques et les légendes anciennes sauveront l'humanité est récurrente chez Couto.

Pour la créativité de la langue
L'écrivain a imaginé un portugais fait de néologismes et riche des parlers du pays, indifférent aux règles de grammaire et ne répondant à aucune définition stricte. Ainsi, quand une lionne parle ou quand la nuit *« s'illune »*, cela n'a rien de magique : pour Couto, il s'agit de nous introduire pleinement dans la réalité mozambicaine, où nos règles et repères n'ont plus cours.

Gladys Marivat

★★★★★
TERRE SOMNAMBULE (TERRA SONÂMBULA)
MIA COUTO
NOUVELLE TRADUCTION DU PORTUGAIS PAR ÉLISABETH MONTEIRO RODRIGUES, 256 P., MÉTAILIÉ, 21 €

Duel dans la taïga

Ce devait être un défi confidentiel entre hommes d'honneur, Mikhail et Arnie, héros de guerre devenus attachés militaires russe et américain en poste à Helsinki fin 1946 : une course de ski de fond à travers le Grand Nord, dont le perdant reconnaîtrait la supériorité de l'armée adverse. Mais dans une Finlande qui n'a toujours pas choisi son camp, le moindre symbole récupérable prend une ampleur démesurée. Alors que les deux hommes, coupés du monde, se lancent à corps perdu dans leur duel, celui-ci reçoit une publicité inattendue, au point de susciter l'effervescence jusqu'à Moscou et Washington. Si la réputation d'Arnie est en jeu, le prix fixé par Staline pour une défaite de Mikhaïl sera infiniment supérieur… Aussi leurs épouses Louise et Natalya, devenues des amies chères, tentent-elles de trouver une issue supportable à la confrontation. Tout sonne juste dans ce haletant *Prix de la victoire* de Karl Marlantes, par ailleurs ancien lieutenant du corps des marines – de la riche psychologie des protagonistes à l'implacable maturation d'une guerre froide entre alliés d'hier, souvent plus lucides sur leur adversaire que sur eux-mêmes. ■ **A.F.**

★★★★☆
LE PRIX DE LA VICTOIRE (COLD VICTORY)
KARL MARLANTES
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR SUZY BORELLO, 486 P., CALMANN-LÉVY, 23,90 €

Une idylle de jeunesse

Que feriez-vous si vous appreniez que votre mère avait eu une histoire d'amour avec un acteur célèbre ? Comme Emily, Maisie et Nell, vous la bombarderiez sans doute de questions. Un soir, devant un vieux film dans lequel jouait Peter Duke, leur père avait lancé cette grenade dégoupillée : Lara, leur mère, était sortie avec la star oscarisée. Lara n'avait jamais eu l'intention de leur raconter cette histoire, vieille de plus de trente ans. Elle s'était déroulée à Tom Lake, en 1988, dans le cadre d'une pièce de théâtre. Peter et elle avaient passé l'été ensemble, une relation sans lendemain qui bouleverse pourtant ses filles – au point qu'Emily se persuade que l'acteur est son vrai géniteur. Le récit d'Ann Patchett, *Un été à soi*, s'attache à ces moments que l'on pense décisifs, mais dont l'intensité se fane avec le recul des années. *« Les choses douloureuses que vous étiez certain de ne jamais pouvoir oublier ? Aujourd'hui vous ne savez plus très bien quand elles se sont produites, tandis que les moments excitants, les joies à couper le souffle ont éclaté, se sont éparpillés, se sont métamorphosés. »* Sa douce mélancolie nous enveloppe et questionne le mystère des vies de nos parents avant notre arrivée au monde. ■ **Laëtitia Favro**

★★★☆☆
UN ÉTÉ À SOI (TOM LAKE)
ANN PATCHETT
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR HÉLÈNE FRAPPAT, 320 P., ACTES SUD, 22,80 €

DEVON MARLANTES/CALMANN-LÉVY – HEIDI ROSSI/ACTES SUD

PAUL LYNCH

L'indicible au quotidien

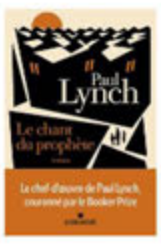
Pour imaginer la dystopie qui lui valut le Booker Prize, l'auteur choisit de s'attacher à la routine d'une mère de famille irlandaise. Une étouffante réussite.

JOËL SAGET/ALBIN MICHEL

Du National Alliance Party au pouvoir en Irlande, le lecteur apprendra peu, hormis sa dérive totalitaire et le fait qu'il s'appuie sur une redoutable police secrète. Sans doute Eilish Stack doit-elle au GNSB l'arrestation de son époux, Larry, syndicaliste enseignant qui manifestait contre l'état d'urgence. Pour lui comme pour quantité de prisonniers politiques, ni visites ni avocat ne sont autorisés. Eilish doit assumer seule la charge de ses quatre enfants, dont un bébé et un adolescent approchant l'âge de la conscription, ainsi que l'aide à un père de moins en moins autonome. On la suit jour après jour en prise avec un quotidien professionnel et domestique qui se détraque, et dont les mille défis triviaux obscurcissent son jugement. L'heure est pourtant aux décisions cruciales, qu'il s'agisse de fuir, résister ou juste d'essayer de survivre jusqu'à la victoire des groupes de dissidents. Eilish constate d'abord la montée du totalitarisme à bas bruit, entre libertés rabotées et soutiens de moins en moins discrets parmi la population, puis les pénuries s'installent, l'accès à Internet est suspendu et la guerre civile ravage jusqu'au quartier des Stack. L'horreur s'avère d'autant plus glaçante qu'elle est longtemps maintenue hors champ.

L'autre réussite de Paul Lynch consiste à sans cesse énumérer les détails concrets auxquels Eilish doit s'attacher pour maintenir autour d'elle un semblant de normalité. À peine parsemés de pointes d'un lyrisme noir, les paragraphes massifs, auxquels sont incorporés les dialogues, créent peu à peu une véritable sensation d'étouffement sans qu'en pâtisse le rythme de la narration. Si l'on y ajoute la saisissante mise en abyme finale des migrations contemporaines, on comprend pourquoi ce *Chant du prophète* valut à son auteur le Booker Prize 2023. ■

Antoine Faure



★★★★☆
LE CHANT DU PROPHÈTE (PROPHET SONG)
PAUL LYNCH
TRADUIT DE L'ANGLAIS (IRLANDE) PAR MARINA BORASO, 304 P., ALBIN MICHEL, 22,90 €

3 POCHES EN PLUS

★★★☆☆
LES VOIX DU SOIR
NATALIA GINZBURG
160 P., PICCOLO, 9 €

Dans un village piémontais d'après-guerre, la narratrice de 27 ans observe avec acuité les vies figées des habitants qui travaillent à l'usine. Sa mère, volubile et intrusive, rêve de la marier, tandis que la jeune femme aspire à un ailleurs plus prometteur. Entre commérages et silences lourds, la routine règne. Sous cette surface calme, la mémoire du fascisme est omniprésente et les non-dits s'avèrent éclairants. **Simon Bentolila**

★★★☆☆
LE DIMANCHE DU SOUVENIR
DARRAGH MCKEON
312 P., 10/18, 8,90 €

Un architecte irlandais expatrié à New York est hanté par un attentat vécu adolescent en Irlande du Nord. Ses crises d'épilepsie le replongent dans un souvenir traumatique avec le terroriste. En confrontant les destins croisés de la victime et de son bourreau, l'auteur offre une vision historique subtile du conflit nord-irlandais. À travers une écriture sensible et des personnages profondément humains, il propose également une réflexion vertigineuse sur le pouvoir créateur de la mémoire. **S.B.**

★★★☆☆
LE CAFÉ SANS NOM
ROBERT SEETHALER
272 P., FOLIO, 9 €

Dans le Vienne de 1966, Robert Simon reprend un café abandonné dans un quartier populaire. Ce lieu sans nom devient un refuge pour les habitants du quartier : ouvriers, vieux habitués et solitaires. Avec cette fresque du quotidien, Seethaler capture l'atmosphère d'une époque, entre souvenir encore vivace de la guerre, mélancolie et espoirs de renouveau. Dans un style sobre, il célèbre la chaleur des liens ordinaires, les petits gestes qui témoignent d'une solidarité fragile mais précieuse. **S.B.**

JACQUES RIVIÈRE

Mémoire de Rivière

Figure emblématique de la NRF, l'écrivain et critique avait des goûts sûrs qui l'ont mené à pressentir l'importance de Freud, de Proust ou de Claudel.

Jacques Rivière fut secrétaire de rédaction de *La Nouvelle Revue française* dès sa création, en 1909. Il avait alors 23 ans. Soutenu par Gide, il en devint le directeur en 1919 sous la gérance de Gaston Gallimard. Devenu témoin en même temps qu'acteur de la vie intellectuelle et artistique de son temps, il imprima dans le monde des lettres une marque qui se fit sentir des décennies durant, voire jusqu'à aujourd'hui. De son vivant, pourtant, Jacques Rivière publia peu. Dans ses articles de la *NRF*, il fit preuve d'une grande intuition en écrivant sur Freud, le mouvement dada, le théâtre du Vieux-Colombier, Claudel, sous l'influence duquel sans doute il se convertit au catholicisme en 1913. Prisonnier de guerre, il publie en 1918 un livre de souvenirs nourri de réflexions sur l'ennemi, *L'Allemand*. En février 1920, il rédige le premier long article sur Proust, auteur qu'il affectionne et soutient, au même titre qu'Artaud ou Larbaud. En esthète accompli, il commente les œuvres de Vallotton, Cézanne, Matisse, la musique de Debussy, Ravel, Dukas. En 1922 paraît *Aimée*, son unique roman, livre d'un classicisme maîtrisé mais auquel il a été reproché son excès d'analyse psychologique. Succombant à la fièvre typhoïde en 1925, il y a cent ans, il laissait après lui un grand nombre d'inédits que sauvegarda sa femme, Isabelle, sœur de son ami Alain-Fournier. Parmi ceux-ci, des essais sur la religion, *À la trace de Dieu*, *De la foi*, une étude sur Rimbaud, un roman inachevé, *Florence*, des ébauches et notes, ainsi que de passionnantes correspondances avec Alain-Fournier et Claudel. « *Je suis né pour écrire des choses très belles, qui embêteront tout le monde et que personne ne lira* », disait Jacques Rivière. Ce fut longtemps vrai, car ses livres étaient jusqu'ici difficiles à trouver. Avec la publication du recueil *Critique et création*, les amoureux de littérature n'ont plus d'excuses pour l'ignorer. ■

Serge Sanchez

★★★☆☆
CRITIQUE ET CRÉATION
JACQUES RIVIÈRE
ÉDITION ÉTABLIE PAR ROBERT KOPP ET ARIANE CHARTON,
1152 P., BOUQUINS, 32 €

L'art et la manière

Pour l'ancien joueur de tennis DENIS GROZDANOVITCH, dans la vie comme en littérature, tout ne serait qu'une question de style. Et à le lire, on en est convaincu.

Ouvrir un livre de Denis Grozdanovitch donne toujours l'impression de reprendre une conversation interrompue à la fin du précédent, comme s'ils formaient les étapes d'une promenade entre gens de bonne compagnie.Le sujet d'*Une affaire de style*? Le style, justement, cette « *émanation essentielle de la personne, effluve de son âme, si je puis dire* ». Ce sont d'abord les signaux que nous envoyons par nos attitudes, nos vêtements, les décors où nous évoluons. Ils en disent souvent plus long sur nous que nos idées. « *En toutes circonstances,* indique Grozdanovitch, *il vaut mieux se repérer, face à un quelconque interlocuteur, en observant ses manières et ses tics que de se fonder trop aveuglément sur ses propos, et cela d'autant plus qu'on a affaire à un beau parleur.* »

Mais c'est évidemment la question du style en littérature qui l'occupe le plus, avec une série de chapitres sur des écrivains fétiches de son Panthéon – John Cowper Powys (dont il est l'admirateur numéro un en France), Vialatte, Henry James, Adalbert Stifter –, nourris de citations tirées de ses carnets, matière première de tous ses livres. Des citations que le lecteur peut à son tour recopier dans ses propres carnets, comme je l'ai fait pour celle-ci, issue des *Chemins de la littérature* de Bernard Grasset : « *Un écrivain a gagné quand le lecteur est conquis, sans que celui-ci songe même à se demander s'il a été séduit ou convaincu. Et cette conquête, il la doit à son style.* » Un petit livre exquis et érudit, en grand style, comme toujours. ■

Bernard Quiriny

★★★★☆
UNE AFFAIRE DE STYLE
DENIS GROZDANOVITCH
260 P., GRASSET, 20 €

GALLIMARD – JF PAGA/GRASSET

SIMON LEYS

Mao démasqué

En 1972, *Ombres chinoises* jetait un pavé dans la mare, mettant au jour les dérives du maoïsme.

Longtemps considéré comme un abominable hérétique par les partisans français du maoïsme, Simon Leys est aujourd'hui célébré comme un héraut de la résistance au totalitarisme et au conformisme intellectuel des années 1970. Depuis sa mort en 2014, il s'est vu consacrer une biographie (*Simon Leys. Navigateur entre les mondes* de Philippe Paquet) et un documentaire télé (*L'homme qui a déshabillé Mao* de Fabrice Gardel et Mathieu Weschler). Et voici qu'on réédite *Ombres chinoises* (1974), le deuxième volet de sa trilogie commencée avec *Les Habits neufs du président Mao* (1971) et conclue avec *Images brisées* (1976). Revenu en Chine au printemps 1972 comme attaché culturel de l'ambassade de Belgique, Leys met à profit sa connaissance de la langue pour déjouer la surveillance des autorités et se promener à peu près librement dans le pays, loin des circuits habituellement imposés aux étrangers. Ce qu'il découvre est effarant : propagande omniprésente, économie sclérosée, séquelles de la Révolution culturelle… Il rend compte de ses impressions sous la forme d'un récit de voyage au ton personnel et libre, servi par d'admirables qualités de style. Un livre toujours aussi fascinant, un demi-siècle après sa parution. ■ **B.Q.**

★★★★☆
OMBRES CHINOISES
SIMON LEYS
360 P., LES BELLES LETTRES, 15 €

Le laboratoire de Borges

Rassemblés pour la première fois en un volume, ces soixante-dix *Textes retrouvés* ont été élaborés entre 1922 et 1985, autant dire qu'ils jalonnent l'œuvre entière de l'écrivain argentin. Considérations littéraires, réflexions sur le cinéma, émouvantes fictions des débuts, notes manuscrites, commentaires de contes orientaux, préfaces, conférences… D'une apparente variété, chacun d'eux illustre un moment de création et annonce les textes aboutis de *Fictions*, *L'Aleph*, etc. Toute la matière borgésienne est en effet présente dans ce laboratoire où les thèmes, saisis comme en mouvement, se précisent et se perfectionnent : Buenos Aires, le gaucho, Dante, Kafka, la littérature anglaise, les sagas… Ce volume montre aussi que l'auteur de *La Bibliothèque de Babel* reste notre contemporain. Poète ou métaphysicien, Jorge Luis Borges nous aide à affronter une actualité de jour en jour plus complexe, si ce n'est à trouver un certain bonheur. N'est-ce pas là d'ailleurs la définition même du « grand écrivain » ? ■ **S.S.**

★★★☆☆
TEXTES RETROUVÉS
JORGE LUIS BORGES
TRADUITS DE L'ESPAGNOL (ARGENTINE) PAR SILVIA BARON SUPERVIELLE ET GERSENDE CAMENEN, 354 P., GALLIMARD, 23,50 €

Pagnol virgilien

Marcel Pagnol avait 15 ans seulement lorsqu'il dédia ces dix-sept poèmes, publiés ici pour la première fois, sous le titre *Le Livre de la nature*, à cette terre provençale qui nourrit toute son œuvre. 1910, c'était aussi l'année terrible où il perdit sa mère. Perte irrémédiable, amour massacré, dont le trop-plein se reporta peut-être sur les paysages du Midi, car ces poésies composent en effet une suite sentimentale, la communion d'une jeune âme avec une nature qui doit son charme aux résonances qu'elle entretient avec celle qui inspira Virgile. Contrairement à ce que relate Plutarque, le grand Pan ici n'est pas mort. Bergers et moissonneurs peuplent les collines où s'ébattent Apollon, Bacchus et leurs cohortes de faunes. Même si un chêne abattu par la foudre et que le vent défeuille symbolise la mort, l'adolescent célèbre les joies du printemps, qui sont celles de son âge. Les oiseaux qui jouent, la lumière du soleil qui porte à la rêverie, les purs miracles d'une terre vivante qu'épargnent les tourments du siècle, autant d'images qui, sous une apparence naïve, transmettent l'essence impétueuse de la vie. ■ **S.S.**

★★★☆☆
LE LIVRE DE LA NATURE. POÈMES DE JEUNESSE
MARCEL PAGNOL
ILLUSTRATIONS DE BARBARA BRUN, 48 P., MICHEL LAFON, 14,95 €

DR – BARBARA BRUN/MICHEL LAFON 2024

Travail de fourmi

Disséquer les civilisations est une spécialité de Liu Cixin; mais si *L'Ère de la Supernova* avait confirmé l'an dernier son talent en la matière, cette immersion dans le Crétacé peine à satisfaire. Dès le titre, le roman oppose deux clans: *Des dinosaures et des fourmis*. Les premiers ont appris à utiliser le feu et la gravure tout en restant à un stade de développement primitif; les secondes construisent déjà des villes, formant des sociétés extrêmement denses. Cependant, dinosaures comme fourmis subissent des insuffisances chroniques malgré leur intelligence. Il a suffi d'un jour, tandis qu'un Tyrannosaurus rex se trouvait mal en point – victime d'un morceau de viande coincé entre ses dents – pour que de grandes explorations débutent. Les fourmis offrent dès lors leur aide à tous les dinosaures en détresse dentaire, ayant la capacité de se faufiler entre chaque interstice. Une relation symbiotique d'un autre genre naît, menant à l'entraide pour développer des technologies innovantes, ainsi qu'à de grandes guerres et à des conflits sociopolitiques. Si l'esprit du roman incite à se questionner sur les fondements de la sagesse, la légendaire acuité analytique de Cixin manque à l'ensemble et rappelle, par ses nombreuses longueurs, que le temps est relatif. ■

Marie Jouvin

Brûler ses vaisseaux

« *La mer est pleine d'étoiles.* » Tel est l'indice semé dès les premières pages de ce solide *page-turner* – on n'en dira pas plus sur le basculement qui, aux trois quarts du récit, en pulvérise le cadre, sinon qu'il est question de perte. C'est l'histoire, semble-t-il, de Proctor Bennett, citoyen d'un État-archipel composé de trois îles: Prospera (paradis idyllique réservé aux classes aisées), l'Annexe (qui sert d'habitat aux masses industrieuses), et la Crèche, où les habitants vieillissants voient leur mémoire effacée avant de renaître dans la peau de frais adolescents. Le reste du monde? Une barrière électromagnétique en sépare les Prospériens. Pour leur bien, évidemment. Proctor, dont la mère s'est suicidée, est passeur: il est chargé de convoyer les personnes âgées en ferry. Mais un jour, c'est son propre paternel qui s'apprête à *« confier sa personne physique à la Crèche pour réitération »*. Dès lors, la machine s'enraye. *« Comment en sommes-nous arrivés là? »*, se demande notre homme. Le mystère levé, l'intrigue prend un relief inattendu… Et si l'intérêt, paradoxalement, retombe quelque peu, la prouesse narrative force pour sa part le respect. ■

Fabrice Colin

★☆☆☆☆
DES DINOSAURES ET DES FOURMIS
LIU CIXIN
TRADUIT DU CHINOIS PAR GWENNAËL GRAFFRIC, 192 P., ACTES SUD, 21 €

★★★☆☆
LE PASSEUR (THE FERRYMAN)
JUSTIN CRONIN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR SÉBASTIEN GUILLOT, 608 P., ROBERT LAFFONT, 24,50 €

Au royaume des passions

Après sa célèbre saga *Hadès et Perséphone*, Scarlett St. Clair s'est tournée vers un nouveau couple de personnages: Adrian et Isolde, s'inspirant là encore de l'univers antique – pour lequel l'écrivaine américaine cultive un réel tropisme, et qui lui a valu bien du succès. Initialement, Isolde avait été contrainte de se marier au roi des vampires, Adrian Aleksandr Vasiliev. Le souverain, à la fois enjôleur et détestable, avait su attiser le désir et la curiosité de la jeune femme, qui se demandait sans cesse pourquoi elle était son élue. Dans le second tome, *La Reine du mythe et des monstres*, Isolde est désormais reine du royaume. Au cœur d'un engrenage toujours plus érotique entre les deux protagonistes, le souvenir des sacrifices d'antan causés par cette union refait surface. Dont l'assassinat du propre père de la souveraine. La cité et ses alentours, quant à eux, vivent des heures sombres entre les attaques de monstres et une étrange *« brume cramoisie »* qui se déploie sur les terres. Des événements inattendus qui fragilisent vivement la politique du Palais Rouge, rappelant au personnage d'Isolde que ses alliés n'en sont peut-être pas et qu'il faudra, entre sentiments et pragmatisme, faire tomber les masques. Ce second tome, ancré dans la romantasy et plus sombre que le premier, garde intacte la trame narrative haletante de Scarlett St. Clair. ■

M.J.

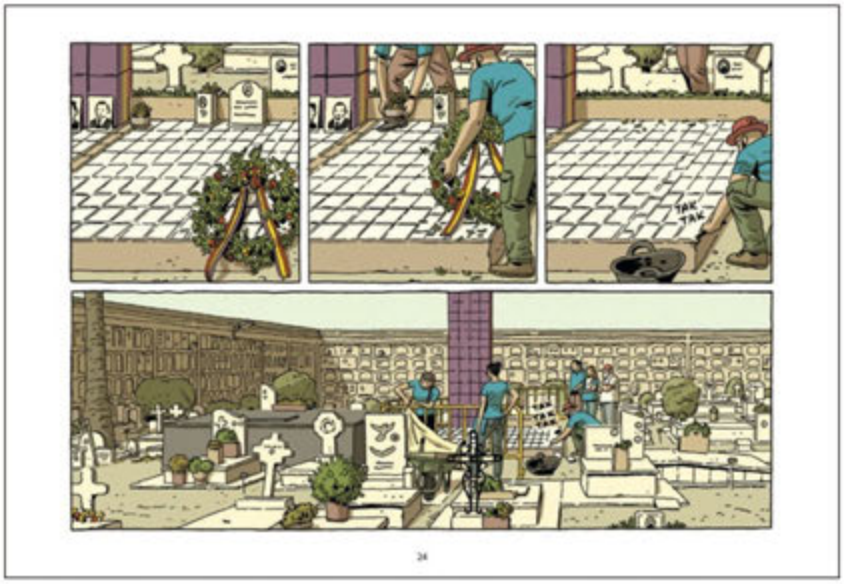
LIN YIAN/ACTES SUD – JULIE SOEFER/ROBERT LAFFONT – DR/HUGO PUBLISHING.

★★★☆☆
ADRIAN X ISOLDE (T. 2). LA REINE DU MYTHE ET DES MONSTRES
SCARLETT ST. CLAIR
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CAROLINE DE HUGO, 400 P., HUGO PUBLISHING, 19,95 €

PACO ROCA - RODRIGO TERRASA

Déterrer le passé

Redonner un visage aux morts. Tel est le thème de *L'Abîme de l'oubli* éclairant les pages sombres du franquisme à travers le portrait d'une vieille dame qui espère retrouver le corps de son père.



PACO ROCA/DELCOURT 2025

Dans son essai *Le Visionnaire* (1964), Julien Green écrivait : « *Le reniement du passé est une funeste attitude. Et pour lutter contre le présent et créer de l'avenir, le passé est souvent l'arme la plus efficace.* » Il est peu probable que cette réflexion de l'écrivain français soit une allusion à la guerre d'Espagne entre républicains et nationalistes, qui porta au pouvoir Franco. Et pourtant, elle fait écho au travail de mémoire entrepris pour reconnaître tous les morts que le franquisme, responsable de ces assassinats, a voulu cacher. Almodóvar y a par exemple consacré un film, *Madres paralelas* (2021), Paco Roca et Rodrigo Terrasa en font le thème de ce bel album, *L'Abîme de l'oubli*.

Maîtrisant à la perfection un récit qui enchâsse passé et présent, les auteurs s'attachent à Pepica Celda, fille de l'une de ces victimes enterrées dans une fosse commune et qui, soixante-dix ans plus tard, veut redonner une identité et un visage à son père. Le récit se déploie sur quasiment 300 pages et alterne faits historiques, élan romanesque nécessaire et souci pédagogique portés par un dessin très lisible sans afféteries et une mise en page qui respecte parfaitement les enjeux de l'album : raconter, mettre en lumière, expliquer. La douleur de cette histoire, vécue par Pepica Celda, et sans doute par mille autres, affleure à chaque page, à chaque case. *L'Abîme de l'oubli* ne sombre jamais dans le militantisme, mais appelle à l'exigence que l'on doit aux morts et aux résistants du fascisme. ■ **Éric Libiot**

★★★★☆
L'ABÎME DE L'OUBLI (EL ABISMO DEL OLVIDO)
PACO ROCA, RODRIGO TERRASA
TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR ÉLOÏSE DE LA MAISON, 296 P., DELCOURT/MIRAGES, 29,95 €. EN LIBRAIRIES LE 22 JANVIER.

3 ALBUMS EN PLUS

★★★★☆
SYRIE. DES PIERRES ET DE LA VIE
BAUDOIN, VINCENT GELOT
128 P., GALLIMARD, 22 €

Bachar al-Assad était encore à la tête de la Syrie lorsque Edmond Baudoin entreprend, au printemps 2023, un voyage dans le pays à l'initiative de Vincent Gelot, membre de L'Œuvre d'Orient. Fidèle à son habitude, Baudoin croque, esquisse, illustre, raconte : moments de vie quotidienne, personnages croisés ici ou là qui disent leur espoir d'un autre avenir… Le trait est épais, noir, incarné. Album impressionnant, *Syrie. Des pierres et de la vie* prend évidemment une résonance particulière aujourd'hui. Une trace dans l'Histoire. **E.L.**

★★★☆☆
MARCIE (T. 1). LE POINT DE BASCULE
CATI BAUR
144 P., DARGAUD, 20,50 €

La cinquantaine : l'heure des changements pour Marcie. Ménopause, bilan de vie, moral en berne… Et pourquoi pas devenir détective privé(e) ? Un licenciement, une rencontre fortuite et l'occasion se présente. Rien à voir avec Philip Marlowe, évidemment, mais pour Marcie l'occasion d'exister. Cati Baur, l'autrice, croque son héroïne avec un plaisir contagieux et un trait léger. À peine une esquisse, mais plus profonde qu'il n'y paraît. Le scénario s'emballe et le portrait de Marcie est juste à sa place. **E.L.**

★★★☆☆
ENFANT DE SALAUD
SÉBASTIEN GNAEDIG, ISABELLE MERLET
176 P., FUTUROPOLIS, 24 €

Enfant de salaud, de Sorj Chalandon, avait fait du bruit à sa sortie en 2021 – première liste du Goncourt. Alors qu'il suit le procès Barbie à Lyon, le journaliste écrivain y raconte l'enquête qu'il mène sur le passé trouble de son père pendant la Seconde Guerre mondiale. Sébastien Gnaedig et Isabelle Merlet adaptent ce livre avec beaucoup de respect en adoptant une distance bienvenue : dessin frontal à hauteur d'homme, trait léger et rond, couleurs retenues… Le récit, douloureux, déchirant, prend toute sa place. **E.L.**

YÛNA HIRASAWA

Libre dans son genre

En une dizaine d'années et quelques choix radicaux, l'ex-ingénieur devenu mangaka a réussi sa reconversion. Rencontre lors de sa visite en France pour la parution du troisième tome de *Luca, vétérinaire draconique*.

Il y a moins de dix ans, Yûna Hirasawa était encore ingénieur, après de brillantes études scientifiques. Sa spécialité : le ferroviaire, pour lequel elle concevait des logiciels. « *Cette vie me manque parfois un peu, notamment la stabilité financière qu'elle m'apportait*, raconte l'autrice et dessinatrice japonaise. *Mais j'ai trouvé une vraie liberté aujourd'hui.* » Liberté, c'est bien le mot car, entre-temps, elle a décidé de tout plaquer pour dessiner des mangas et… devenir une femme. C'est d'ailleurs en racontant avec humour l'histoire de sa transition de genre (qui passe notamment par une opération en Thaïlande) dans *Devenir enfin moi-même* qu'elle a fait une entrée remarquée dans le monde du manga. « *Je voulais livrer ce témoignage au plus grand nombre, et le manga me semblait être le genre le plus adapté pour toucher un large public. J'ai commencé par une mini-histoire puis mon éditeur m'a convaincue d'en faire une série.* » Elle est publiée au Japon par le géant Kodansha (éditeur notamment d'*Akira*, de *Ghost in The Shell*, ou plus récemment de *L'Attaque des Titans* ou *Tokyo Revengers*) ; en France, c'est Glénat qui a acquis les droits. « *Quand on m'a dit que j'allais dédicacer mes livres ici, j'ai eu peur que personne ne vienne. Mais en réalité, il y avait énormément de monde, et notamment des enfants… Je suis tellement contente !* » Car depuis *Devenir enfin moi-même*, Yûna a également publié deux tomes de *Terrarium* et de *Luca, vétérinaire draconique*. Dans le premier, récit d'aventures et de science-fiction poétique, on suit une jeune héroïne et son frère robot dans un monde postapocalyptique où la nature a repris ses droits. Dans le second, Luca intègre une prestigieuse formation de vétérinaire pour dragons. Un manga où il est question de fin de vie ou d'engagement, le tout dans un univers très inspiré de *Harry Potter*. « *J'adore* Harry Potter *! Et j'aime que mes livres aient une dimension sociétale. Parler des problèmes de notre monde en manga, c'est plus facile.* » Lors de son passage en France, Yûna en a profité pour repartir avec un exemplaire de *Blacksad*, le best-seller de Juan Díaz Canales et Juanjo Guarnido. « *J'adore les couleurs, j'aimerais beaucoup faire un manga en couleurs un jour, je vais en parler avec mon éditeur…* » ■ **Mathieu Charrier**

YÛNA HIRASAWA/KODANSHA LTD.

★★★★☆

LUCA, VÉTÉRINAIRE DRACONIQUE (T. 3)

YÛNA HIRASAWA

TRADUIT DU JAPONAIS PAR KARINE RUPP STANKO, 192 P., GLÉNAT MANGA, 7,90 €.

EN LIBRAIRIES LE 5 FÉVRIER.

Variation mythologique

Hadès, l'implacable dieu des enfers, est bien ennuyé : exhorté par ses frères Zeus et Poséidon à trouver une épouse, il reçoit sur le front une flèche décochée par Éros, le dieu de l'amour. Bien décidé à ne pas tomber amoureux, il accepte de réaliser le vœu de quiconque lui enlèvera cette flèche empoisonnée. Lorsque Coré, la déesse du printemps, accepte de l'aider, Hadès est loin de se douter de ce que cette dernière lui demandera en contrepartie. Relecture iconoclaste et remplie d'humour de la mythologie grecque, *Hadès ou l'enfer des noces* reprend tous les codes de la comédie romantique avec une malice qui le rend savoureux à bien des égards. Plus subversif qu'il n'y paraît, ce shôjo en trois tomes tord littéralement le cou aux mythes entre un Zeus arrogant et naïf, un Poséidon lubrique à souhait et une Hera jalouse en diable ! Si l'histoire d'amour qui se tisse en filigrane entre la « Belle » Coré et la « Bête » Hadès, n'a rien de bien originale en soi, la galerie de personnages azimutés qui gravitent autour du dieu des Enfers rend l'ensemble fort sympathique et plaisant. ■ **Ilan Ferry**

DR

★★★☆☆

HADÈS OU L'ENFER DES NOCES (T. 1)

YUHO UEJI

TRADUIT DU JAPONAIS PAR FÉDOUA LAMODIÈRE, 200 P., PIKA, 7,95 €.

LE TOME 2 PARAÎTRA LE 22 JANVIER.

BENOÎT SÉVERAC

Le rebelle avant toi

Sur le ton d'une conversation père-fils, *Le Clash* raconte la soif de liberté adolescente en plein mouvement punk.

Dans quelques jours, Aurélien partira pour l'Angleterre, comme son père trente ans plus tôt. Les deux hommes veulent donc profiter de ce dernier moment ensemble, en pleine ascension de la Calabasse, leur pic pyrénéen préféré. D'ailleurs, le grand air est propice aux confessions. Alors, à l'occasion d'un pique-nique, le paternel se livre, et raconte son aventure de jeunesse outre-Manche en plein mouvement punk. Tout commence par sa rencontre avec Tom, le fils des Solly, sa famille d'accueil, qui vit dans une banlieue populaire de Birmingham. Blouson noir, cheveux rouges et rangers, pas de doute, Tom est un punk, un vrai. D'autant qu'il passe ses nuits à écouter Dr. Feelgood, Eddie and the Hot Rods, New York Dolls ou The Damned. En bon anarchiste, Tom a aussi une passion : tabasser les skinheads. Mais lorsque le duo s'en prend un peu trop violemment à l'un de leurs adversaires, leur vie bascule… Au-delà de cette plongée en plein mouvement punk et de la dimension *page-turner* du roman, *Le Clash* est rythmé par des allers-retours entre le récit d'aventures du père et les réactions d'aujourd'hui du fils. Le livre de Benoît Séverac dissèque avec une grande justesse les mécanismes adolescents, la soif de liberté, la fascination pour ceux qui osent ou le désir d'appartenance à une communauté. ■ **M.C.**

★★★★☆
LE CLASH
BENOÎT SÉVERAC
224 P., SYROS JEUNESSE, 15,95 €
(À PARTIR DE 13 ANS)

L'amitié donne des ailes

Ce matin-là, il y a une nouvelle élève dans la classe, souriante, avec de jolies petites baskets roses. Notre héros en est certain, elle sera sa meilleure amie. Dans les semaines qui suivent, le duo enchaîne les parties de cache-cache et les moments complices. Mais à la fin de l'année, ses parents et elle déménagent. Heureusement, le narrateur a appris avec sa grand-mère à faire des avions en papier… *« On rabat les coins, on plie et replie pour former les ailes, on fignole le nez… » Nos petits avions de papier* est un récit d'amitié séduisant, porté par de magnifiques illustrations couleurs pastel. ■ **M.C.**

★★★☆☆
NOS PETITS AVIONS DE PAPIER
VICTOR WANG, MAURÉEN POIGNONEC
32 P., PÈRE CASTOR, 14,50 €
(À PARTIR DE 3 ANS)

CHRISTELLE CAMUS/SYROS JEUNESSE – VICTOR WANG, MAUREEN POIGNONEC/PÈRE CASTOR

ET AUSSI…

★★★★☆
L'ENFANTÔME
JIM BISHOP
224 P., GLÉNAT, 22,50 €
(À PARTIR DE 14 ANS)

Après les formidables *Lettres perdues* et *Mon ami Pierrot*, Jim Bishop clôt son triptyque sur l'enfance avec une bande dessinée qui tend cette fois vers l'horreur. Le résumé de *L'Enfantôme* est simple et audacieux : un cancre boutonneux du lycée se voit convoquer avec deux de ses amis par le conseiller d'orientation. Celui-ci leur propose un marché : soit ils améliorent leurs notes, soit leurs parents les tueront, au sens propre du terme. Et le pire, c'est que ces derniers sont au courant et d'accord ! Toujours très inspiré par le manga, l'auteur, influencé par Hayao Miyazaki et Kamome Shirahama pour ses deux premiers livres, tend ici vers Junji Ito et ses mangas d'horreur. **M.C.**

★★★☆☆
SI J'ÉTAIS UN ARBRE
CATHERINE ZAMBON
128 P., ACTES SUD JEUNESSE, 13,80 €
(À PARTIR DE 13 ANS)

L'éditeur présente le livre comme un *« roman éco-engagé »*. Il est vrai qu'après l'avoir refermé le jeune lecteur de *Si j'étais un arbre* aura sans doute envie de s'engager pour sauver la nature ! On y suit Violette, 16 ans, qui voit débarquer dans sa vie un grand-père qu'elle ne connaissait pas. D'abord méfiante, elle finit par se laisser convaincre d'aller passer une partie des vacances chez lui, séduite par l'idée de profiter de la montagne. Sur place, elle et sa copine Cassandre vont faire la connaissance de militants bien décidés à défendre la forêt de Bois-Creux, menacée d'être rasée pour un projet de méga-scierie. Les deux amies vont rejoindre la ZAD (zone à défendre) et se confronter à un combat qui va les dépasser. **M.C.**

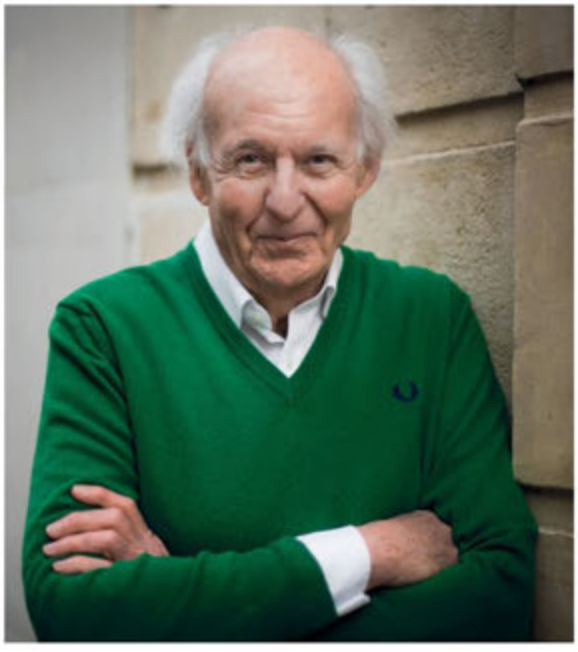
Roger-Pol Droit

Alice au pays des idées

Le lecteur le comprendra vite : avec *Alice au pays des idées*, Roger-Pol Droit utilise tous les codes de la fiction – en l'occurrence, il reprend le célèbre personnage du livre de Lewis Carroll – pour initier jeunes (et moins jeunes) à la vie intellectuelle. Au programme de cette exploration, une Alice en quête de sens, et le déroulé de l'histoire de la pensée au gré des rencontres qu'elle fera sur le chemin. Alors bien sûr, il y a Socrate et Platon, Aristote, Diogène et Épicure, Marc Aurèle et Sénèque, mais ils n'ont pas *« le monopole des idées »*, car Alice s'aventure aussi sur le mont Sinaï et au bord du Gange pour y puiser une sagesse sacrée. En Chine, là voici aux prises avec Confucius, avant qu'elle ne découvre le taoïsme. Elle croisera encore Avicenne, et abordera la modernité des idées grâce à Montaigne, Machiavel et à une *« visite éclair chez Descartes »*. Un arrêt salutaire chez Voltaire et Rousseau puis ce sera au tour de Kant, qui l'entretient de morale, de Hegel qui lui parle du réel, de Marx qui lui enjoint de le transformer. La postmodernité (Nietzsche, Freud) en guise de terminus, Alice aura vraiment l'embarras du choix pour trouver un sens – ou un non-sens – à l'existence. À chaque étape, l'auteur se livrera au décryptage d'une phrase clé tirée de l'œuvre maîtresse de l'auteur abordé. Un exercice de vulgarisation qui parvient à être à la fois ludique et sérieux, en nous faisant découvrir ou revisiter les grands courants de pensée qui ont changé le monde. ■

Solange Bied-Charreton

ALICE AU PAYS DES IDÉES
ROGER-POL DROIT
448 P., 22,90 €.
COPYRIGHT ALBIN MICHEL.
EN LIBRAIRIES LE 3 FÉVRIER.



ASTRID DI CROLLALANZA/ALBIN MICHEL

BIO EXPRESS

1972

Roger-Pol Droit obtient son agrégation de philosophie, après être entré à l'École normale supérieure quelques années plus tôt, et bien avant une thèse en philosophie qu'il soutiendra à la fin des années 1990.

1994

Le chercheur commence à travailler en tant que conseiller auprès du directeur général de l'Unesco pour ses activités philosophiques, jusqu'en 1999. Une expérience de pédagogie pour l'international, établissant des ponts entre les continents, qui porte ses fruits jusqu'à aujourd'hui.

2004

Plume bien connue des lecteurs du *Monde*, Roger-Pol Droit publie *La Philosophie expliquée à ma fille* (Seuil). Depuis, les livres de vulgarisation, notre philosophe s'en est fait une spécialité. Citons encore *101 expériences de philosophie quotidienne* (Odile Jacob) ou *Petites expériences de philosophie entre amis* (Plon).

1

Où Alice change de pays et converse avec deux souris

Ce matin-là, Alice est seule à la maison. Elle tente d'achever, avec peine, sa dissertation. Les rédactions, elle aime bien. Décrire un voyage, un anniversaire, une rencontre, cet exercice lui plaît depuis longtemps. Mais là, comment s'organiser ? C'est la première fois qu'elle doit construire un texte argumenté, peser le pour et le contre, étayer des idées. Elle ne sait pas comment s'y prendre.

Mom est allée faire des courses, personne ne la surveille, alors Alice rêvasse, suit des yeux un rayon de soleil, un oiseau sur la pelouse, observe sa chatte Dina, qui dort sur le canapé. Comme elle est calme ! pense Alice. On dirait qu'elle vit dans un autre monde, sans souci, sans guerre, sans angoisse, sans questions.

Des interrogations et des inquiétudes, depuis quelque temps, Alice en a de plus en plus. Elle s'interroge sans cesse sur l'avenir de la planète, la survie de l'humanité. Pourquoi les humains se font-ils la guerre ? Pourquoi détruisent-ils la Terre, les animaux, la vie ? Que faire pour arrêter ce carnage ? Comment vivre, tous différents, sans saccager le monde ? Est-ce possible ? Où trouver le chemin ?

« Et ma petite existence à moi, songe Alice, que vais-je en faire ? Quel métier, quelle ville, quelles amours, quel avenir ? Et avec quelle boussole ? » Par moments, une énergie débordante l'anime, la rend capable de tout dévorer. Ce matin, comme souvent, cette belle confiance s'est éclipsée, une impression d'accablement l'envahit. Alice se sent perdue, cherche des repères pour agir.

Le rêve de cette nuit la poursuit de manière obsédante. Un de ces rêves qui donnent une impression de réalité incroyable. Elle écoute parler son grand-père. Le vieil homme, dans son rêve, lui tend la main en murmurant :

— Viens, je vais te montrer des chemins qui peuvent t'aider.

Ensuite, elle s'en souvient, il a parlé longtemps.

Il me raconte, songe Alice, que les humains réfléchissent depuis des milliers d'années aux questions qui m'inquiètent, qu'il ne faut pas croire le monde en péril sans issues ni solutions. Mieux vaut aller découvrir ce qu'ont dit, au fil des siècles, dans le monde entier, les philosophes et les sages, comparer leurs idées, chercher celles qui nous sont utiles pour trouver comment penser et comment vivre.

Il me prévient que le voyage sera long, que je serai parfois déroutée, mais que c'est la seule voie possible pour progresser. Je peux lui faire confiance, je l'adore. Mais je ne comprends pas où il veut me conduire.

Et là, je me suis réveillée.

Alice se dit que ce n'est qu'un rêve. Décidément, cette dissertation l'ennuie. Ce n'est pas le jour. Mieux vaut aller respirer dans le jardin, avec le magnifique smartphone que Mom lui a offert, la semaine dernière, pour son anniversaire. Ce jour-là, elle a réveillé Alice en criant à tue-tête : « Aujourd'hui, ma fille, tu n'es plus une enfant ! Tu as toujours les mêmes cheveux blonds, les mêmes yeux bleus, le même air pensif, mais tu n'es vraiment plus une enfant ! Tu te rends compte ? »

> « ET MA PETITE EXISTENCE À MOI, SONGE ALICE, QUE VAIS-JE EN FAIRE ? »

Non, Alice ne se rend pas compte. Elle a beau regarder ses pieds, ses mains, ses genoux, tout est comme d'habitude. Petite, elle s'imaginait que, le jour J, tout allait changer. Elle devait devenir une personne très différente, beaucoup plus grande. Mais il ne se produisait rien. Chaque année, elle recevait des cadeaux, des gâteaux, des câlins. Tout le monde lui répétait qu'elle devenait grande, mais elle avait toujours la même tête et les mêmes pensées. À force, elle n'attendait plus que les cadeaux, les gâteaux et les câlins. La grande transformation du jour de l'anniversaire, c'était une illusion.

D'ailleurs, se demande Alice, à quoi sert de devenir adulte ? Les adultes ont tendance à tout gâcher, tout abîmer. Il suffit de voir le climat, la vie des animaux, l'eau des océans. En plus, ils ne font pas ce qu'ils disent. Ils proclament indispensable de changer nos manières de vivre, et tout continue comme avant. Alice fait de son mieux, ne laisse pas couler l'eau sous la douche, trie les poubelles, se déplace à vélo, demande à Mom d'éviter les emballages… Mais elle sait bien que cela ne suffit pas. La catastrophe approche, elle en est persuadée, tous ses amis aussi. C'est tétanisant.

Par moments, elle chasse ses inquiétudes, met ses écouteurs et danse en jetant ses cheveux de tous les côtés. Dans le fond, elle aimerait bien redevenir une enfant, et retourner chercher sous la haie le terrier du Lapin blanc, comme l'autre Alice, celle de Lewis Carroll, qui se retrouve au *Pays des merveilles* et voyage *De l'autre côté du miroir*. Mom adore ces histoires, elle en lisait des pages tous les soirs. Alice se nomme Alice à cause de cette passion.

Enfant, elle adorait le Lapin en retard qui regarde sa montre, la petite fille qui veut le rattraper, tombe dans son terrier et va vivre d'étranges rencontres. Sa mère lu répétait : « Tu es mon Alice des merveilles. » Souvent, pour jouer, elles allaient voir sous la haie si le terrier était visible. Alice espérait, sans trop y croire.

Ainsi lui vient, ce matin-là, l'idée d'aller voir, comme autrefois, ce que devient le fameux terrier au bout du jardin. Elle sait bien qu'il n'existe pas, elle n'a plus huit ans depuis longtemps. Mais rien n'interdit d'aller au bout du jardin.

Sous la haie, évidemment, aucun Lapin blanc ne regarde sa montre. Mais il y a un terrier, qu'Alice n'a jamais vu. Un vrai. Immense, une grande béance, « pour un lapin géant ! » s'écrie Alice à haute voix. D'un seul coup, la voilà attirée, happée, aspirée, incapable de résister, emportée par un souffle silencieux et très puissant.

Sa chute est douce et lente. Exactement comme celle d'Alice dans son enfance, dans l'air tiède et l'obscurité totale. Sensation étrange, mais pas désagréable, une fois qu'on s'habitue.

« Quelle idée j'ai eue d'aller voir ! » pense Alice. Le temps de cette chute, qui dure, qui dure, elle se met sur le dos, fait la planche comme à la piscine, change de position. Elle sort son smartphone tout neuf, dont la lumière perce d'un coup le noir total. Pas moyen de se connecter, pas de réseau !

Alice n'a d'autre choix que de réfléchir. Le Pays des merveilles, elle n'y croit pas. Animaux qui parlent, biscuits marqués « mange-moi », changements de taille en tous sens, plus grande, plus petite, rien de tout cela ne l'amuse plus.

Dans ce tunnel sans réseau, elle commence à trouver le temps long. Elle se concentre sur le tatouage dont elle rêve. C'est devenu une obsession. Ni licorne, ni papillon, ni fleur de lotus, pas son style. Non. Alice rêve d'une phrase à inscrire au creux de son bras droit. Des mots qui seraient toujours avec elle. « LA » phrase qui pourra l'aider à vivre, à traverser les cataclysmes qui menacent. La phrase qui ne la lâchera jamais, lui montrera le cap à suivre, et

TOUT TIENT AUX IDÉES QUI SONT DANS VOTRE TÊTE, DANS CELLES DES AUTRES, DANS LES LIVRES, DANS LES JOURNAUX, DANS LES CONVERSATIONS

prendra un sens nouveau à chaque étape. Une phrase boussole, radeau, protection. Mais aussi horizon, défi, aiguillon. Tout à la fois. Voilà ce qu'elle veut. Une idée qui la console les jours gris, l'éclaire la nuit, la tire vers les étoiles, qui la gronde et lui pardonne, qui soit son amie, exigeante, toujours là, où qu'elle aille, quoi qu'elle fasse.

« Mais où donc trouver une phrase pareille? » se demande Alice, toujours tombant, s'enfonçant de plus en plus profondément vers le centre de la terre. « Je suis sûre et certaine qu'elle existe, mais où la chercher? »

Soudain, elle atterrit, doucement, sur un moelleux tas de feuilles mortes. Alice constate qu'elle est sortie de la pénombre. La lumière est douce, comme un brouillard doré. Où est-elle?

— Bienvenue! dit une petite voix très aiguë.

— Bienvenue! répète une petite voix semblable.

Alice ne distingue pas qui lui parle.

— Merci beaucoup! répond-elle aimablement. À qui ai-je l'honneur de parler?

Elle se souvient qu'au Pays des merveilles il existe des reines capables d'entrer dans des colères effrayantes. Elle s'applique à être respectueuse, on ne sait jamais.

— Hé! Nous sommes là, à tes pieds!

Alice cherche, ne voit rien, s'applique, insiste… et finit par discerner, entre ses chaussures, deux silhouettes qui gesticulent. Deux microscopiques souris roses. Absurde, pense-t-elle, mais pas inquiétant.

— Voilà, dit Alice, je vous vois! Qui êtes-vous?

— Qui sommes-nous? Vos souris! répliquent en chœur les petites voix, comme si Alice posait une question idiote.

— On m'appelle la Souris Folle, mais il se pourrait que je sois la plus sage, dit la voix la plus aiguë.

— On m'appelle la Souris Sage, mais il se pourrait que je sois la plus folle, dit l'autre voix.

Aussitôt, elles se mettent à chanter, sur un air qu'Alice a déjà entendu: « Nous sommes deux sœurs jumelles, nées sous le signe des Gémeaux, sol la mi ré, ré mi fa sol sol ré do… »

Alice, éberluée, pense à sa chatte Dina, qui serait très fâchée de savoir qu'elle écoute des souris chanter.

— Où sommes-nous? Dites-moi! demande à nouveau Alice.

Pour toute réponse, elle entend un éclat de rire. Elle suppose qu'il s'agit d'un éclat de rire, parce qu'elle n'a jamais entendu s'esclaffer de minuscules souris roses, et surtout pas en même temps.

— Où sommes-nous? Mais ICI! Où voulez-vous que nous soyons? dit la Sage.

— On ne peut pas être ailleurs qu'ICI! D'ailleurs, vous n'êtes pas ailleurs! dit la Folle.

Alice commence à s'impatienter.

— Je sais bien que nous sommes ici! Je vous demande simplement de me dire quel est cet endroit, ce qu'il s'y passe, dans quel genre de lieu je viens d'arriver… Ce n'est pas compliqué!

— Mais si, grande demoiselle, c'est compliqué de savoir où l'on est, dit l'une.

— Comprendre où l'on se trouve n'est jamais simple, dit l'autre.

— Nous sommes… au Pays des Idées! Au Pays des Idées! Au Pays des Idées! hurlent les souris en sautillant autour des chaussures d'Alice.

— Et que se passe-t-il, dans ce pays?

La question d'Alice rend les souris muettes. Pendant un moment, elles restent pétrifiées. Pas un geste, pas un mot.

— Pardon dit la Souris Sage, rompant le silence, mais votre question, mademoiselle, m'a interloquée! Car, voyez-vous, TOUT se passe au Pays des Idées. Par exemple, si vous aimez une personne, c'est à cause de l'idée que vous avez d'elle. Si vous voulez être heureuse, c'est à cause de l'idée que vous avez du bonheur. Si vous ne voulez pas habiter une maison hantée, c'est à cause de l'idée que vous avez des fantômes. Si vous avez peur que la Terre devienne inhabitable, c'est à cause de l'idée que vous avez de l'avenir… Tout ce que vous aimez, n'aimez pas, détestez, désirez, tout ce que vous savez déjà, tout ce que vous avez encore à apprendre, TOUT tient aux idées qui sont dans votre tête, dans celles des autres, dans les livres, dans les journaux, dans les conversations…

— C'est curieux, reprend Alice, je n'avais jamais pensé que les idées étaient si importantes…

L'INFO EN PLUS

Phénomène rare, *Alice au pays des idées* faisait parler de lui avant même sa parution, et il est déjà en cours de traduction dans plus de vingt langues. Pas étonnant quand on sait qu'il a été l'un des titres remarqués lors de la dernière édition de la Foire internationale du livre de Francfort l'automne dernier. L'auteur a ainsi visé juste en étendant au monde entier le périple de sa tête pensante d'héroïne… Un phénomène qui rappelle l'engouement pour un autre ouvrage mêlant fiction et vulgarisation du savoir, paru chez Albin Michel l'an passé: *Les Yeux de Mona* de Thomas Schlesser. Carton mondial en vue?

SOLANGE BIED-CHARRETON

Métaphysique de la neige

L'islandais moderne compte une cinquantaine de mots pour désigner la neige. « *Snjór* » est le plus courant mais manque cruellement de précision pour les habitants du 65e parallèle, où elle semble s'être dotée, à leur contact, d'un pouvoir d'enluminement démultiplicateur. Au pays de la glace, les mots de la neige forment une cohorte de walkyries sémantiques. Seuls des « *yeux exotiques* », détourés d'une peau sudiste, sont à même de juger suffisant l'emploi d'un seul terme. Ces yeux, qui pourraient être les nôtres, sont à coup sûr ceux de Luis Seabra, pianiste et romancier d'expression française mais d'origine portugaise, qui vient de faire paraître *Éloge de la neige* chez Rivages. Il passa son enfance à Lisbonne, une « *ville sans neige* ». Comme à travers le chas exigu d'une aiguille qui ourlerait le paysage capté par son regard d'écrivain, mille évocations et mille sens viennent s'immiscer, enrichir l'indigence de son seul mot de « neige ». Mais d'abord un aveu : « *C'est en 1991* […] *que je connus enfin physiquement la neige* » : la chute de ces particules d'eau congelée est d'abord une expérience du corps. Comme la perte de son pucelage, elle incite à graver une date d'une pierre blanche, aussi immaculée, inviolée que le champ des possibles qui s'ouvre aux initiés. Associés pour toujours à la rencontre qu'il fit d'une jeune femme nommée Lumi (l'un des nombreux noms de la neige en finnois), les flocons blancs demeurent pour lui une merveille virginale, aussi chaste que l'amitié amoureuse qu'il entretint avec cette sylphide venue du froid.

Paradoxe, toutefois, de ce qui aurait pu se présenter comme un plein hommage à la matière et à la sensation, le petit livre de Luis Seabra s'attache finalement assez peu à la naturalité de la poudreuse et aborde prestement les rivages de l'esprit. C'est le potentiel d'immatérialité de la neige qui frappe alors. Elle est une métaphysique de la « *finesse qui manque tant dans nos sociétés modernes où la brutalité et le bruit, tout ce qui prend de la place et qui impose partout l'obscène vulgarité de sa présence, règnent en maîtres* ». Elle est symbole de vie et symbole de mort. Et sait aussi fonder un magistère moral. La neige, c'est à la fois une vertu tirée des cimes et le prodige d'un igloo, « *sorte de chapelle primitive consacrant l'idée d'une spiritualité sans autre divinité que la seule nature* ».

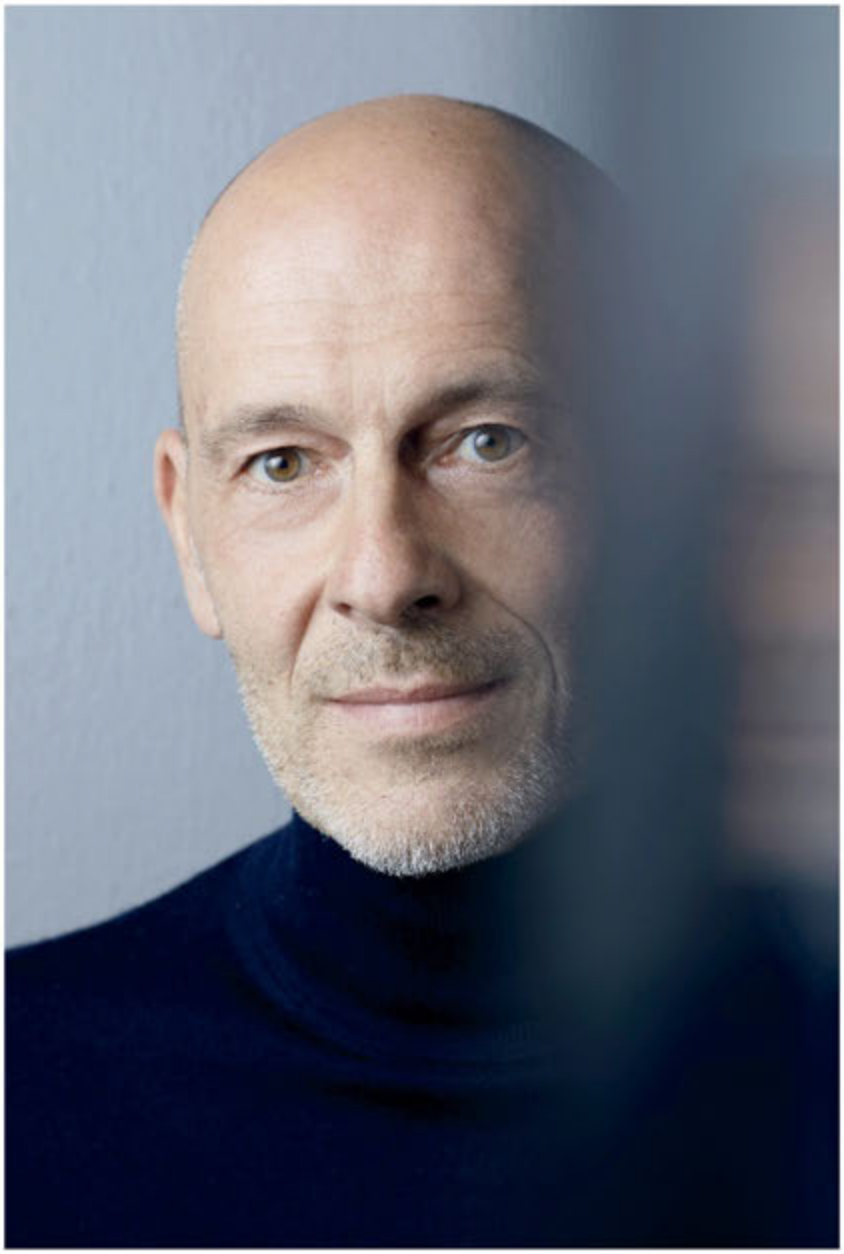
Un même souci de l'âme captera l'attention à la lecture de *Propos sur la racine des légumes*, recueil d'aphorismes rédigés en Chine au XVIIe siècle à la fin de la dynastie Ming et réédité en poche par les éditions Zulma. Un mystérieux Zicheng Hong, dont on ne sait rien sinon qu'il est l'auteur de ces maximes, a placé sa prose sous le signe du dénuement, de la simplicité, du travail invisible des racines sous la terre. « *La racine des légumes est une chose que l'on méprise, comme ce livre que beaucoup ignorent ; mais la saveur de la racine des légumes ne peut s'apprécier sans quiétude, de même que ce livre* », à en croire l'un des premiers préfaciers de cette œuvre. Mais de légumes il n'est quasiment pas question, ni de leur racine, *in absentia* la métaphore nous désigne nous, humains, dans l'hubris comme dans l'imprécision, nous enjoignant de devenir meilleurs, afin que « *nature et cœur humain se fondent et se confondent* », comme des flocons de neige, omniprésente dans le recueil, confirmant son pouvoir révélateur de pureté et de vérité : « *Une fois que l'on n'éprouve plus d'appétits matériels, ils ne laissent pas plus de trace que la neige fondue au feu ou la glace au soleil.* » ■

> AFIN QUE « NATURE ET CŒUR HUMAIN SE FONDENT ET SE CONFONDENT »

★★★★☆
ÉLOGE DE LA NEIGE
LUIS SEABRA
192 P., RIVAGES, 18 €. EN LIBRAIRIES LE 5 FÉVRIER.

★★★★☆
PROPOS SUR LA RACINE DES LÉGUMES
ZICHENG HONG
TRADUIT DU CHINOIS PAR MARTINE VALLETTE-HÉMERY, 400 P., ZULMA POCHE, 10,95 €

AUDREY SOVIGNET



CHRISTOPHE GUILLUY

Anatomie d'une rupture

Pour exposer ses thèses, le fameux inventeur de la notion de « France périphérique » recourt dans son dernier opus à la fiction. Pas toujours très réaliste, celle-ci pointe le rôle décisif dans la vie politique de cette dimension négligée, les affects.

Au lendemain du 5 novembre, le monde entier s'est perdu en conjectures : comment cette élection a-t-elle pu se conclure par la victoire d'un candidat aussi clivant que Donald Trump ? Contrairement à 2016, Trump a gagné cette fois-ci aussi grâce aux voix, son avance sur Kamala Harris n'étant que de 1,5 % ! Des hyper-riches comme des Latinos, des Afro-Américains pauvres et des femmes ayant contribué à ce basculement… Bref, à la base de cette victoire, on trouve une confluence de raisons divergentes. Sauf qu'il faut compter avec une « ambiance » propice à ce que Trump représente, et qu'il a su « agir » : un « sentiment » qui dépasse les données du réel.

C'est sous ce regard que la lecture de *Métropolia et Périphéria* de Christophe Guilluy est éclairante. Le chantre de la France péri-urbaine y imagine trois fictions : une fable impliquant deux planètes jadis contiguës mais devenues étrangères l'une à l'autre, celle des villes et celle de leurs périphéries, une autobiographie fantasmée et une pièce de théâtre transposant le célèbre débat théologique en humanité des peuples amérindiens colonisés, passé à la postérité sous le nom de « Controverse de Valladolid ».

DEUX PLANÈTES QUE TOUT OPPOSE

Si la première allégorie donne son titre au recueil, c'est qu'elle en résume le sens. Guilluy n'y va pas de main morte : l'industrie et l'agriculture y ayant été décrétées *« obsolètes »*, la planète Métropolia ne produit rien, *« si ce n'est de la valeur ajoutée sur des services inutiles, virtuels ou financiers »*. Pour son énergie et sa nourriture, elle dépend de Périphéria – ce qui lui permet d'affirmer des prétentions écologiques et de mépriser les Périphériens, restés, eux, à un *« stade inférieur »* de développement et de conscience. Et alors que dans l'ancien temps, entre les deux planètes, *« on se déplaçait avec la même carte,* [celle] *du bien commun »*, leurs populations ont éclaté. Les Périphériens sont devenus *« persona non grata »* à Métropolia, du fait de l'explosion des loyers qu'y a provoquée la spéculation. Car, sous leur progressisme, la grande passion des Métropoliens, c'est l'argent et la consommation. Des êtres *« immatures »*, régis par l'individualisme, le narcissisme et une non-pensée acritique *« où on ne dit jamais rien mais où on répond à tout »*.

Guilluy ose des décalages, comme lorsqu'il narre la création sur Métropolia d'un parti

PASCAL ITO/FLAMMARION

identitaire au slogan de « On est chez nous ! », ou fait du « *milliardaire Vince BolDoré* » le maître de la pensée unique diffusée sur Métropolia TV. Mais, pour le reste, il s'en tient à un chapelet de métaphores assermentées, comme dans sa pièce où le philosophe défenseur du peuple, qui, tel Las Casas à Valladolid, convainc de l'humanité des Périphériens, se nomme « Michkyne » – un pseudo transparent de Jean-Claude Michéa, dans l'idéologie communisto-droitiste duquel Guilluy apparemment se reconnaît.

QUEL TERRAIN D'ENTENTE ?

L'intérêt de cette pochade assez réussie dans le détail vient de sa violence : on assiste bien dans nos sociétés à une sorte de « *schisme culturel* » entre les classes sociales. Sinon qu'on peut se demander si ce constat n'est pas en train de s'étioler. La querelle du woke semble se dégonfler. Et Guilluy ne serait-il pas plus pertinent dans ses raisonnements « rationnels » que dans la fiction ? Dans un entretien récent*, il suggère ainsi que la France des « *dépossédés* » est bien moins caricaturale qu'il ne la présente dans *Métropolia et Périphéria*, car elle est, elle aussi, « *multiethnique et multiconfessionnelle* ». Ce qui la crispe, c'est cette leçon insupportable que lui serine en permanence une « *caste* » intellectuelle et politique qui déborde de loin la gauche. Dans la victoire de Trump, cela pourrait expliquer le retournement en sa faveur : sa base « MAGA » *[Make America Great Again]* a basculé dans la dissidence, voire l'asocialité ; mais, à elle seule, elle serait restée minoritaire. C'est la demande d'une société plus spontanée, débarrassée d'un poids moral hypocrite, « *roots* », qui a fait la différence. Et si, loin de tendre vers une guerre civile, Métropolia et Périphéria trouvaient souterrainement aujourd'hui un terrain d'entente ? Mais pas le même partout : les États-Unis étant tentés, comme le préfigure Quinn Slobodian *[lire page 98]*, par un capitalisme sauvage, la France par un État amaigri mais restant social, de « service public ». Comme on dit, le pire n'est pas toujours sûr… ■ **Patrice Bollon**

* « *L'élection de Trump est une réaction à des années d'invisibilisation et d'ostracisation de la majorité ordinaire* », propos recueillis par Alexandre Devecchio, *Le Figaro*, 7/11/2024.

★★★☆☆
MÉTROPOLIA ET PERIPHÉRIA. UN VOYAGE EXTRAORDINAIRE
CHRISTOPHE GUILLUY
224 P., FLAMMARION, 20 €.
EN LIBRAIRIES LE 12 FÉVRIER.

Les grandes leçons de la petite histoire

Comment, à partir d'une archive datée de 1764 – une procuration en recherche d'héritage – impliquant une certaine Marie Aymard, veuve illettrée née et décédée à Angoulême, on peut, grâce aux archives laissées par les autres signataires du document, leurs descendants et leurs voisins, décrire l'évolution d'une société entière du milieu du XVIIIe siècle à l'orée du XXe : c'est le tour de force réalisé par l'historienne anglaise Emma Rothschild dans *De proche en proche*. Un titre idoine car tout y est question de « *réseaux* », au point que l'autrice fait référence

à Facebook. Il en sort un tableau passionnant des mutations de notre pays dans « *la longue Révolution française* » de 1789. La démonstration, aussi, que les micro-histoires des anonymes retracent plus fidèlement la réalité que les grands récits centrés sur les personnages officiels. ■ **P.B.**

★★★☆☆
DE PROCHE EN PROCHE. UNE FAMILLE ORDINAIRE DANS L'HISTOIRE DE FRANCE (AN INFINITE HISTORY. THE STORY OF A FAMILY IN FRANCE OVER THREE CENTURIES)
EMMA ROTHSCHILD
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR JOHANNA BLAYAC, 528 P., SEUIL/L'UNIVERS HISTORIQUE, 26,50 €

DR/SEUIL – AUDREY SOYGNET

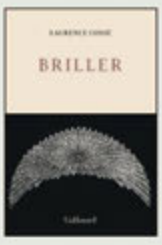
MARQUE-PAGE

par Xavier Le Clerc

Tout ce qui brille

Depuis plus de deux siècles, la maison Chaumet est tour à tour appelée Nitot sous l'Empire, Fossin sous la Restauration, puis Morel sous le Second Empire, enfin Chaumet depuis 1889. *Briller, de Laurence Cossé, est – même s'il est revendiqué comme « roman » – nourri d'archives de l'illustre maison, mêlant les soubresauts de l'Histoire, de l'hubris et de ses attributs par excellence que sont les joyaux.**
Le lecteur est d'abord plongé dans le récit fascinant d'un Bonaparte, devenu Premier consul, qui commande une épée de parade sertie d'une quarantaine de diamants de la Couronne, volés en 1792, dont le fameux Régent. Quant à Joséphine, elle choisit dans le trésor d'État *« une parure de rubis, une autre d'émeraudes, des colliers de perles »*. Les diamants qui paraissent éternels tout comme la démesure sont pourtant éphémères. *« Il ne restera rien de ces merveilles, sinon quelques instantanés dans la mémoire des vivants [...] »*, constate Laurence Cossé. Parmi les portraits, on trouve celui de la princesse Mathilde Bonaparte née en 1820, nièce de l'Empereur. Dans son salon rue de Courcelles ou dans son château à Enghien, Mathilde côtoie des écrivains dont Flaubert et Dumas, des peintres aussi. Après la chute de l'Empire et un séjour en Belgique, Mathilde rentre en France. En 1897, elle commande des vitraux pour l'église Saint-Gratien, financée presque quarante ans plus tôt. Sainte Mathilde y est *« parée de ses bijoux les plus célèbres, [...] et, sur la tête, l'aigle en brillants juché sur le bandeau de diamants »*. Éblouissant.

* À lire aussi l'essai *Danser sur le volcan. La mode et le luxe à la conquête de nos imaginaires* de Sophie Abriat (Grasset).



EXTRAIT

★★★★☆
BRILLER
LAURENCE COSSÉ
360 P., GALLIMARD/HORS SÉRIE LITTÉRATURE, 22 €.

ANNETTE WIEVIORKA

Itinéraire d'une historienne de la Shoah

Itinérances nous mène sur les chemins de la mémoire, ceux qu'emprunte depuis des décennies la spécialiste de l'histoire juive au XXe siècle. Elle nous invite ici à la suivre à travers les lieux qui ont marqué son travail et son parcours.

Voici un livre étonnant, fruit d'une longue carrière de chercheuse. L'historienne Annette Wieviorka a repris les articles fondamentaux qu'elle a rédigés au fil des ans pour en faire un véritable ouvrage[1]. Construit autour des lieux qu'elle a fréquentés, ce florilège intitulé *Itinérances* met aussi bien en évidence les victimes que les bourreaux. Il y a ces femmes survivantes des camps : Marie-Claude Vaillant-Couturier, Charlotte Delbo ou Simone Veil, parmi les plus célèbres. Elles ont témoigné dans les procès, puis dans des ouvrages et à la télévision, des terribles conditions de détention et de l'extermination des Juifs. Leurs voix et leurs visages ont permis de rendre sensible une expérience de violence inouïe. Mais il y a aussi les anonymes, comme la famille de Jean-Claude Grumberg, des Juifs parisiens emportés par la mort, ou miraculeusement revenus des camps, auxquels le dramaturge rend justice dans son œuvre. Les grands débats intellectuels de notre temps se trouvent aussi dans ces *Itinérances*, dont le procès Eichmann, critiqué par Hannah Arendt. Pour l'historienne, la philosophe s'est trompée en décrivant Adolph Eichmann comme un fonctionnaire banal, n'ayant rien à voir avec l'antisémitisme. Mais cette erreur lui semble bénigne au regard de l'apport conceptuel d'Arendt : la banalité du mal.

L'antisémitisme, évidemment, est au cœur de sa pensée. Annette Wieviorka revient ainsi sur les travaux de Léon Poliakov, Raul Hilberg et Saul Friedländer. Son favori ? Friedländer, car son histoire embrasse tous les points de vue et raconte autant qu'elle analyse le passé. Comme lui, elle voit dans l'extermination un projet, mais ajusté au fil des circonstances et dont la forme finale n'était sans doute pas prévisible dès 1919, malgré le désir déjà ardent dans les milieux nationalistes de liquider les Juifs, vus comme traîtres à l'Allemagne.

> VAILLANT-COUTURIER, DELBO, VEIL : LEURS VOIX ET LEURS VISAGES ONT PERMIS DE RENDRE SENSIBLE UNE EXPÉRIENCE DE VIOLENCE INOUÏE

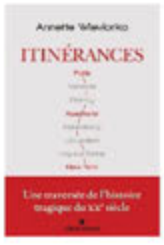
VAGABONDAGE INTELLECTUEL

Cet ouvrage transforme le parcours d'historienne en une aventure. Au fil des pages revit une partie de ce monde yiddish dont Annette Wieviorka a voulu apprendre la langue pour mieux en comprendre les épreuves. C'était à New York, en 1980. Elle y découvre le YIVO, l'institut de la culture yiddish, dont les archives lui ont tant apporté. Une maison, dit-elle, qui jette des ponts, au-delà de la « *cassure dramatique* » ouverte par les camps de la mort.

Son histoire familiale et amicale perce à travers les lignes. Et ses goûts pour le cinéma et la littérature aussi. Des romans comme *Les Disparus* de Daniel Mendelsohn ou des films comme *La Dernière Étape* de Wanda Jakubowska alternent avec *La Comédie humaine* ou *Germinal* et prouvent combien l'univers concentrationnaire est devenu central dans la culture de notre temps.

Au-delà du plaisir de découvrir ce vagabondage intellectuel, ces pages sont importantes car elles reposent sur un substrat méthodologique fondamental. Pour Annette Wieviorka, l'histoire est objective, elle s'appuie sur des faits incontestables et une recherche documentaire solide. Certes, les points de vue des protagonistes ne sont pas identiques et offrent une multiplicité de regards sur le passé. Mais en bonne historienne, l'autrice parvient à composer avec ces notes divergentes un tableau symphonique. La sûreté de son écriture et la clarté de ses propos permettent à ses lecteurs de la suivre même quand elle évoque des événements aussi denses que la vie dans les ghettos, la déportation, le génocide ou la libération des camps, dont on célèbre cette année le 80e anniversaire. Essentiel. ■ **Fabrice d'Almeida**

1. À noter aussi la réédition en poche de *L'Ère du témoin* (Pluriel).



EXTRAIT

★★★★★
ITINÉRANCES
ANNETTE WIEVIORKA
592 P., ALBIN MICHEL, 25,90 €

DR/ALBIN MICHEL

ALEXANDRE BANDE

La libération d'Auschwitz

Une plongée dans deux journées historiques, où se croisent les regards des survivants du camp et de ceux qui les découvrent.

En entrant dans le détail des actions de ce mois de janvier 1945, et à l'occasion du 80e anniversaire de la libération des camps, le court essai *Auschwitz 1945* d'Alexandre Bande propose un exercice précieux : essayer de replacer le lecteur dans la situation de ceux qui ont pour la première fois découvert le génocide et tenté d'en comprendre le déroulement.

18 Janvier 1945. Les gardiens SS du camp d'Auschwitz organisent l'évacuation. L'Armée rouge a percé les lignes, et sa progression est rapide. Commencent les marches de la mort. En longue file, les prisonniers marchent 50 kilomètres dans la neige jusqu'à une gare où un train attend les survivants pour les redistribuer ensuite dans d'autres lieux de détention. Quelques jours plus tard, le 27 janvier, les Soviétiques atteignent Monowitz puis Birkenau, le plus grand complexe d'extermination nazi. Ils découvrent un décor resté jusqu'alors secret : le grand portail, le quai de triage des arrivants, les baraquements, les restes des fours crématoires… Puis ils prennent la direction de la ville même d'Auschwitz.

Quelque 7 000 survivants étaient là pour dire ce qui s'était passé et toute une documentation s'ouvrait pour la première fois aux yeux du monde. Le texte remarquablement écrit comble un vide et connecte les logiques de secrets appliqués au génocide par les nazis à celles des enquêtes qui ont été nécessaires pour retrouver les preuves de ce crime contre l'humanité. ■ **F.d'A.**

★★★★☆
AUSCHWITZ 1945
ALEXANDRE BANDE
140 P., PASSÉS/COMPOSÉS, 16 €

Des siècles de saveur

Géographe et gastronome, Jean-Robert Pitte tient depuis onze ans la rubrique gastronomique du *Figaro Histoire*. L'ouvrage *À la table de l'Histoire* rassemble ses chroniques. Toutes associent une question culinaire et une recette : l'itinéraire du chocolat, du pois chiche ou des pommes de terre est suivi des recettes de la sachertorte, du houmous ou des pommes soufflées Marie-Amélie… On dévore en lisant des pattes d'ours, des pâtes chinoises et italiennes, des tortues, des lièvres, des langues d'oiseaux, de la vulve de truie… Et même des fleurs dont nous oublions parfois qu'elles ont donné le safran, le clou de girofle et des câpres. Ces instantanées donnent à lire une autre histoire, très charnelle, où les violences mondiales se dissolvent dans la saveur des échanges aromatiques. Un délice. ■ **F.d'A.**

★★★☆☆
À LA TABLE DE L'HISTOIRE
JEAN-ROBERT PITTE
304 P., TALLANDIER, 19,90 €

HANNAH ASSOULINE/PASSÉS COMPOSÉS

3 RAISONS DE LIRE

MACHIAVEL

Connaître sa vie pour comprendre son œuvre

La vie de Machiavel (1469-1527) aide grandement à comprendre l'œuvre du conseiller florentin dont les écrits ont révolutionné la manière de concevoir la politique. Cette vie s'est déroulée dans le contexte chaotique des guerres qui ont fait de la péninsule italienne un véritable laboratoire politique. De là l'idée que pour survivre dans un monde en guerre il faut être quelque peu retors.

Machiavel n'était pas machiavélique

Ce *Machiavel* de Julien Le Mauff montre aussi que l'homme n'était pas machiavélique, adjectif que la postérité créa pour connoter la perfidie, la ruse, la dissimulation. En fait, Machiavel invite le politique à être capable de réflexion, de lucidité et à avoir du courage, de la *virtù*. Autrement dit, savoir qu'en politique *« le choix est rarement entre le bien et le mal, mais entre le pire et le moindre mal »*.

La fortune, un concept central

C'est pourquoi le concept de fortune est au cœur de la pensée de Machiavel. En témoigne ces quelques vers de son poème *Capitolo di fortuna* : *« Elle dispose du temps à sa façon, elle nous rehausse, elle nous détruit, sans pitié, sans loi ni raison… Ainsi la Fortune porte quelqu'un en haut, non pour qu'il y reste, mais pour le ruiner, et s'en réjouir, et qu'il pleure en tombant. »* Celui qui en est conscient aura d'autant plus d'à-propos et de courage pour dompter les vicissitudes de la fortune, et de patience pour attendre qu'elle se retourne. **Jean Montenot**

★★★☆☆
MACHIAVEL
JULIEN LE MAUFF
200 P., PUF/BIOGRAPHIES, 15 €

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU QUINN SLOBODIAN

Pour le sens commun, qui dit capitalisme dit démocratie, et vice versa : les deux régimes seraient inséparables l'un de l'autre. Dans un essai très documenté (100 pages de notes), l'historien canadien Quinn Slobodian montre la relativité de cette association. Elle n'est pas récente : Milton Friedman disait déjà préférer le Chili dictatorial de Pinochet et son respect des « lois du marché » à celui d'Allende, démocratique mais les bridant. Pour le mage de Chicago, la liberté économique primait sur la liberté politique avec ses instabilités. Un choix devenu, selon Quinn, la norme. Pour preuve, la prolifération internationale de ces *« zones »*, ports francs, technopoles, paradis fiscaux, etc., *« trous noirs »* où toutes les règles en matière de taxes, d'impôts, de droit du travail et syndical sont abolies. Les modèles ici sont le Hong Kong d'avant la rétrocession à la Chine et Singapour : des *« cités libres »* organisées comme des entreprises et gérées par elles. L'idée est d'avancer vers une société sans État, en privatisant ses fonctions pour laisser libre cours au commerce. C'est la doctrine des libertariens, ces *« anarcho-capitalistes »* dont Quinn retrace, dans son *Capitalisme de l'apocalypse*, la généalogie, les contradictions, les délires et les échecs. Un livre très actuel quand on sait le rôle central que devrait jouer Elon Musk dans le gouvernement Trump. Le capitalisme du futur sera sauvage ou ne sera pas, renvoyant à la préhistoire Mrs Thatcher et Ronald Reagan. Accrochez vos ceintures !

Patrice Bollon

★★★★★
LE CAPITALISME DE L'APOCALYPSE (CRACK-UP CAPITALISM)
QUINN SLOBODIAN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (CANADA) PAR CYRIL LE ROY, 386 P., SEUIL, 24,50 €

RÉGIS DEBRAY

Le temps fait bien des choses

Plus lucide que jamais, l'écrivain philosophe nous gratifie d'un nouveau recueil de ses réflexions et souvenirs.

À l'image de son grand ami, le centenaire et tout aussi prolifique sociologue Edgar Morin (ces patriarches des lettres ont chacun une centaine de livres à leur actif), l'octogénaire Régis Debray nous donne régulièrement de ses nouvelles. Si la tranche des ouvrages de notre « médiologue » national s'amincit au fil du temps, les sujets qu'il y aborde demeurent d'une absolue contemporanéité. Ainsi s'est-il interrogé ces cinq dernières années sur le mythe de l'Union européenne (*L'Europe fantôme*), sur l'enjeu républicain de la laïcité (*République ou barbarie*, avec Didier Leschi et Jean-François Colosimo), ainsi que sur les affres de la très grande vieillesse (*L'Exil à domicile* et *Le Dernier Souffle*, un ouvrage coécrit avec le chef de service d'une unité de soins palliatifs). Il y a trois ans, victime d'un accident vasculaire cérébral, Régis Debray s'est même fendu, comme son ami Edgar Morin, d'un court recueil d'aphorismes (*Bref*) dans lequel l'« intellectuel-aventurier-ami-de-Guevara-ayant-vécu-mille-vies », arrivé au crépuscule de la sienne, tentait de soigner sa mélancolie en nous persuadant, non sans une pointe de mauvaise foi, à moins qu'il ne s'agisse d'un humour ravageur, que *« c'est en vieillissant qu'on devient jeune »*.

Pessimiste, désenchanté et ironique à souhait, *Riens* nous dit exactement le contraire : c'est en vieillissant qu'on s'avise de la disparition des choses, bonnes ou mauvaises, l'expérience humaine conférant à la vieillesse une lucidité atrabilaire que la jeunesse, qui agit forcément sans mémoire, abhorre. Privilège de l'âge, cette saine lucidité finit par réduire nos *« grands hommes »* à leurs *« manèges »* (un Mitterrand s'employant à *« faire socialiste »* notamment…), constate l'effondrement actuel de la lecture en France, regrette la fin de la *« culture de service public »* qu'incarnait *« le moment* Apostrophes » et déplore la disparition des grands *« écrivains-intellectuels »*, dont il fut, effacés d'un monde médiatique désormais entièrement consacré aux émotions et aux images. À méditer… ■

Jean-François Paillard

★★★☆☆
RIENS
RÉGIS DEBRAY
122 P., GALLIMARD, 17 €

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

Cérémonie de lever du drapeau à Pékin.

XINHUA VIA AFP

ANTOINE VITKINE • GILLES GUIHEUX ET LU SHI

Ombres chinoises

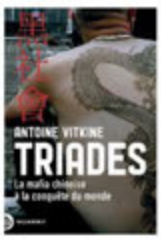
Les tribulations de l'empire du Milieu en actes et en paroles.

« Tyran de fer » est le genre d'individu tatoué à qui il ne faut pas chercher querelle. Cet ancien membre de la mafia chinoise n'a eu qu'une ambition : *« la conquête du monde »*. À l'image du pouvoir chinois. C'est précisément l'angle qu'avait choisi Antoine Vitkine pour son remarquable *Triades*, documentaire (Arte) qui sort dans une version papier. La collusion entre les mondes criminel et politique est une romance chinoise qui dure depuis 1911, lorsque la république de Sun-Yat-sen balayait la dynastie des Qing avec l'aide de quelques sicaires, dont on retrouve les successeurs dans le Shanghai des concessions, à Taïwan, dans les bagages du Guomindang, et dans la Chine d'aujourd'hui.

« PETITE VIANDE FRAÎCHE »

Mais on n'assure pas son pouvoir par la seule force brute, la création langagière peut être utile. Les luttes de pouvoir se jouent autant au sein du bureau politique que sur le réseau de l'information numérique, souligne le remarquable ouvrage collectif *Quand la Chine parle*. Si l'État tentaculaire veille au grain, il donne une image policée, substituant aux slogans violents la *« valorisation de l'énergie positive »* (*zhengnengliang*) et *« la lutte contre la surconsommation alimentaire »* (*sicai yitang*, soit « quatre plats et une soupe » : un menu raisonnable). Depuis l'ouvrage précurseur de Victor Klemperer, *LTI, la langue du IIIe Reich*, on sait que lorsque le monde change de nouveaux mots nomment cette réalité. Si ceux-ci sont contrôlés d'*« en-haut »*, ils sont de plus en plus contestés d'*« en-bas »*, où l'on raille le *« chacal venimeux »* et les *« crabes de rivière »*, métaphores du totalitarisme et de la pseudo-*« harmonie sociale »*. Aussi, les expressions éclosent, dénonçant le développement urbain démesuré et le naufrage des laissés-pour-compte, ou vantant les droits de la femme et le retour des jeunes à la campagne. L'humour n'est pas absent, à l'image de *« xiaoxianrou »*, terme désignant des jeunes hommes androgynes, et signifiant littéralement « petite viande fraîche ». ■

Emmanuel Hecht



★★★☆☆
TRIADES. LA MAFIA CHINOISE À LA CONQUÊTE DU MONDE
ANTOINE VITKINE
AVEC JEANNE PHAM TRAN,
320 P., TALLANDIER, 19,90 €

★★★☆☆
QUAND LA CHINE PARLE
GILLES GUIHEUX,
LU SHI (DIR.),
320 P., LES BELLES LETTRES, 23 €

LES ÉCRIVAINS DE LiRE magazine

PARLER AVEC SA MÈRE
MAXIME ROVERE
256 P., FLAMMARION, 19 €

Le lien mère-enfant est par essence ambivalent, il est à la fois absolu et rejet, entre dépendance et distance, ni totalement fusionnel ni jamais séparé. Dans *Parler avec sa mère*, Maxime Rovere dialogue avec cette relation constellée de tensions, qui peut révéler un équilibre en perpétuelle redéfinition, et dans laquelle trouver sa place est un jeu subtil de forces contradictoires. Il est possible de transformer ce lien fondamental en une dynamique positive, où chacun trouve une place renouvelée au cœur d'une interdépendance inévitable mais féconde. Le défi reste d'actualiser ce qui est vivant dans cette relation sans renier sa complexité essentielle. L'auteur explore cette dynamique universelle entre le besoin d'autonomie et l'irréductible empreinte du lien originel.

Sophie Di Malta

LE PETIT NAZI ILLUSTRÉ
PASCAL ORY
96 P., LOCUS SOLUS, 20 €

C'est une démonstration cruelle. On sait l'historien et académicien Pascal Ory amateur de bande dessinée, qui n'a cessé de dire l'importance de la culture populaire quand d'autres n'y voyaient que divertissement. Pascal Ory n'a évidemment jamais eu tort d'en dire l'influence, et ce *Petit Nazi illustré*, réédition d'un livre paru en 1979, en est la preuve : raconter l'aventure éditoriale, historique et politique du *Téméraire*, dont le premier numéro paraissait en janvier 1943. En pleine France occupée. Et pour cause : *Le Téméraire*, destiné à la jeunesse, n'est rien moins qu'un illustré à la gloire des préceptes hitlériens. Pascal Ory, conteur hors pair, raconte, démontre, explique la façon dont *Le Téméraire* empoisonnait les jeunes esprits.

Éric Libiot

3 POCHES EN PLUS

★★★☆☆
LES ORIGINES
GÉRALD BRONNER
192 P., CHAMPS, 8,50 €

Quels récits tissons-nous pour expliquer notre identité ? Gérald Bronner s'intéresse aux histoires que nous construisons pour nous définir, ainsi qu'aux variables entre origines et prédétermination. Se définissant comme « *transclasse* », le sociologue tire un éclairage nourri de tensions entre héritage, choix et hasard ; il plaide pour une sociologie nuancée où l'identité se façonne dans une fiction mouvante, loin de la vision figée et réductrice du déterminisme. Un regard libérateur S.D.M.

★★★☆☆
DANS LA TÊTE D'UN CHEVAL
LÉA LANSADE
224 P., J'AI LU, 7,60 €

Voilà une collection qui tient toujours sa promesse : comprendre les animaux à travers leurs propres yeux. Ici, c'est l'éthologue Léa Lansade qui nous parle de nos adorés chevaux. Si l'on en apprend plus sur notre histoire avec eux, l'autrice détaille surtout leur grande intelligence, autant que leurs capacités sensitives, à l'appui des dernières recherches en date. Et il faut admettre que, lorsqu'on a déjà un lien avec le cheval, cette lecture scientifique en devient presque émouvante. M.D.-B.

★★★☆☆
LA PENSÉE WITTIG. UNE INTRODUCTION
NATACHA CHETCUTI, SARA GARBAGNOLI
208 P., PAYOT, 9 €. EN LIBRAIRIES LE 5 FÉVRIER.

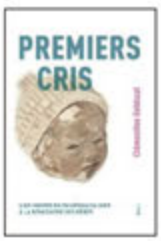
Défaire l'idée que l'opposition entre hommes et femmes relève d'une évidence, d'une nature donnée qui les place dans un rapport de pouvoir tout aussi immuable : tel a été le projet de l'écrivaine Monique Wittig dans ses écrits – théoriques et de fiction. Cette introduction montre clairement que le premier terrain d'expérimentation de la militante des années 1970 se trouve dans le langage même déployé dans cette œuvre politiquement et poétiquement riche, qui fait aujourd'hui l'objet d'un enthousiasme renouvelé. E.B.

CLÉMENTINE GOLDSZAL

Réparer les nouveau-nés

Immersion dans un service de néonatalogie, où sont soignés les malades les plus vulnérables qui soient, avec une grande attention et une pression particulière.

Pendant le court mois qui suit sa naissance, 28 jours, le bébé est considéré comme un nouveau-né. Puis ce sera un nourrisson et, à partir de 2 ans, un enfant… Dans le service de néonatalogie de l'hôpital Necker, où elle a passé des mois d'observation discrète en reportage, Clémentine Goldszal a côtoyé les malades les plus petits et vulnérables qui soient, d'autant plus lorsque leur venue au monde est prématurée de plusieurs mois. Que ressentent-ils lors de ces premiers contacts avec l'extérieur ? Et quelle marque ces instants laisseront-ils sur eux lorsque les intéressés, guéris, n'en garderont aucun souvenir conscient détaché du récit des autres, médical, familial ? Face au constat de ce silence qui entoure les complications d'une naissance, silence de ce récit à la première personne, silence de l'art et de la fiction aussi qui ne parlent pas de ces êtres dans leurs premiers moments de vie, l'autrice de ces *Premiers cris* étaye ces notes avec ses propres interrogations. Nommer les gestes des bébés malades, donner un sens à leurs actions est un défi lancé à la pensée et au langage. Consignant l'attention avec laquelle on soigne, regarde, parle aux tout-petits dans le monde clos des soins – en proie à une pression particulière qui mène souvent ses acteurs à l'épuisement… –, cherchant à « *trouver un moyen de parler d'eux sans leur confisquer à nouveau la parole* », la journaliste fait de ce texte une réflexion subtile et originale. ■ **Eugénie Bourlet**



★★★☆☆
PREMIERS CRIS
CLÉMENTINE GOLDSZAL
256 P., SEUIL, 21,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 24 JANVIER.

S'aimer, mode d'emploi

Le besoin viscéral d'être aimé peut pousser à nier son identité profonde, générant un mal-être susceptible de miner l'estime de soi, d'engendrer des conflits relationnels, voire d'exposer à des pathologies. Signé Monique de Kermadec, *Le Plus Grand des Amours* s'appuie sur de nombreux cas pratiques pour éclairer les mécanismes d'adaptation par lesquels l'individu, sous pression sociale ou affective, tend à se conformer aux attentes extérieures, au détriment de son authenticité. L'amour de soi est présenté comme la clé pour sortir de ces schémas et cultiver un équilibre intérieur, il s'agit alors d'accepter son unicité, de réaligner ses aspirations avec sa nature profonde. Vaste programme qui ouvre la voie vers une vie plus sincère et apaisée, une actualisation de soi dans la résilience. ■ **Sophie Di Malta**

★★★☆☆
LE PLUS GRAND DES AMOURS. APPRENDRE À SE CONNAÎTRE ET À S'AIMER
MONIQUE DE KERMADEC
290 P., FLAMMARION, 21 €

SHELBY DUNCAN/SEUIL

NATHALIE A. CABROL

Message aux Terriens

Dans *Inséparables*, l'astrobiologiste redonne du sens à la relation fusionnelle entre les humains, la vie et la Terre.

C'est avec l'élan poétique qu'on lui connaît que Nathalie A. Cabrol commence *Inséparables*, face à l'océan. L'astrobiologiste, qui y a tant plongé, qui a tant parcouru le monde, mène son plus important voyage à l'intérieur d'elle-même, toujours mue par la même interrogation, celle de la nature de la vie. Cette dernière n'a pas de définition scientifiquement arrêtée. Ce n'est donc pas une tentative de définition qui vient à l'autrice, mais une pensée : un point. *« Peu importe qu'il soit aussi minuscule qu'une cellule ou aussi vaste que l'univers. Ce qui compte, c'est ce qu'il représente : l'unité, l'interconnexion et tout ce qui est nécessaire pour préserver son intégrité. »*

Inséparables est le livre de notre relation fusionnelle avec notre planète, au carrefour de la science et de nos questionnements les plus existentiels. Pour y parvenir, Nathalie A. Cabrol nous présente des processus fondamentaux encore peu souvent expliqués, comme la coévolution de la vie et de l'environnement. Elle détaille remarquablement bien la façon dont cela se traduit à différentes échelles d'interaction : l'habitat, l'écosystème, le biome, la biosphère. Les synergies qui nous entourent, et auxquelles nous appartenons, en deviennent d'autant plus fascinantes. Ces synergies impliquent toutefois des effets dominos. Prenons l'exemple utilisé par l'autrice : les espèces clés de voûte, telles que le castor. En bon architecte, l'animal aménage son environnement, ce qui modifie aussi l'habitat d'autres espèces, en améliorant en l'occurrence la qualité de l'eau puisque leurs barrages piègent les sédiments. La disparition d'une seule de ces espèces peut entraîner *« une réaction en chaîne aux conséquences dévastatrices »*. L'occasion, pour Nathalie A. Cabrol d'aborder quelques chapitres plus loin l'enjeu de la sixième extinction. De fait, en plus de la pression humaine très concrète, cet ouvrage nous rappelle combien une certaine vision en est à l'origine : la séparation. L'astrobiologiste ne manque donc pas de quitter les sentiers de la biologie pour nous interroger en tant que société, dans un appel à la fluidité. Eh oui, on a nettement moins peur d'un effondrement quand on se sait capable, en lieu et place, d'une métamorphose.

Finalement, il y a peut-être bel et bien un point. Mais qui n'a rien de monolithique tant les « inséparables » qui y vivent sont nombreux, différents… essentiels. Nathalie A. Cabrol livre ici une réflexion scientifique d'une rare profondeur, qui ressemble aussi à une lettre intime adressée aux habitants de la Terre. ■

Marcus Dupont-Besnard

EXTRAIT

★★★★★

INSÉPARABLES. LES DESTINS CROISÉS DE LA TERRE ET DE LA VIE

NATHALIE A. CABROL

272 P., JULLIARD, 21,90 €

Une histoire de matière noire

Matière noire. Ces deux mots suffisent pour stimuler notre imaginaire le plus débordant. Il faut dire que l'on en sait très peu sur le sujet. Mais comment, alors, parler de cet objet scientifique si bizarre et si difficile à expliquer ? Sans doute faut-il interroger Marcel et Lulu. Le premier est un proton, le second est un électron. Leur histoire d'amour donne lieu à un atome, né au cœur du big bang. Quatorze milliards d'années plus tard, ils rencontrent Clara, chercheuse de 25 ans qui ne rêve que de percer le mystère de la matière noire. Marcel et Lulu vont lui venir en aide.

CHARLOTTE KREBS/JULLIARD – DR/CNRS

Signé par le physicien Antoine Letessier Selvon, *Marcel, Lulu et la matière noire* est un livre assez hors norme en son genre : il s'agit d'une pure fiction… tout aussi purement scientifique. Les savoirs se déroulent au fil du récit, à mesure que cette attachante histoire progresse. Il en découle un ouvrage d'une étonnante accessibilité, sur un sujet pourtant complexe. ■

M. D.-B.

★★★☆☆

MARCEL, LULU ET LA MATIÈRE NOIRE

ANTOINE LETESSIER SELVON

150 P., CNRS, 15 €

MOT DE TÊTE

PASCAL ORY
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

« Mythe »

Voilà bien un mot mis à toutes les sauces. Comme toujours, tout est pourtant dit dès le début, dès l'étymologie, dès la genèse – et la jeunesse – de l'idée. La pensée grecque antique – puisque c'est d'elle qu'il s'agit – distingue et oppose *mythos* et *logos*. Là où ce dernier est affaire de parole, d'argumentation, de tri, le premier met en avant le récit, la narration, la séduction. Le mythe n'est donc pas la version dégradée de la mystique, la formulation prétentieuse de la mystification, la traduction savante du mensonge, tous ces rôles subalternes et antipathiques dans lesquels les partisans du logos – les « logiques » – s'entendent à le confiner. Il n'est pas non plus un conte à dormir debout, même si le légendaire d'un peuple, les fables qu'on y raconte aux enfants, les comptines qu'on répète en ritournelle s'abreuvent à cette source. Son importance ne tient pas à ce qu'on nous raconte mais à ce qu'on veut nous dire.

Le mythe est double. Il a toutes les apparences d'une chronique historique, d'un récit d'aventures ou d'un drame familial: il s'appelle *L'Épopée de Gilgamesh* ou l'*Iliade*, la *Bhagavad-Gita* ou la *Saga de Njáll le Brûlé*, *Star Wars* ou *Harry Potter*. Mais il nous parle d'autre chose: de la survivance des ancêtres, des valeurs qu'il faut cultiver, des dieux qu'il faut prier. Il donne du sens à la communauté dans laquelle les hasards de l'existence nous ont fait naître – ou renaître. Il donne donc du sens à chacun, à chacune d'entre nous.

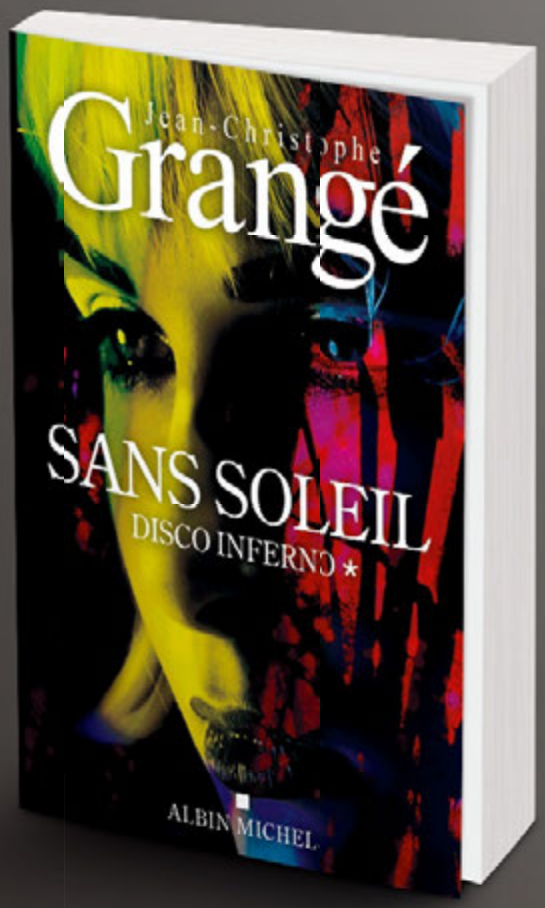
On aurait tort de croire que ces récits, qui nous parlent souvent des origines et nous renvoient souvent à l'immémorial, appartiennent au révolu. S'il y a mythe, c'est qu'il y a actualité du récit, actualité de la communauté qui le porte. Pas de nation, pas de religion, pas d'idéologie sans mythologie, comprise ici comme système de mythes. Pas de peuple juif sans cette grande mythologie qui s'appelle la Bible, qui nous parle ici de guerre, là d'amour, là encore de révolution, avec les héros qui vont avec. De la Finlande à l'Afrique du Sud, aucune nation sans ses héros, de l'anarchisme au fascisme, aucune famille politique sans ses intellectuels et ses martyrs – ces fameux « témoins » (*martyroi*) sans lesquels il n'y a pas de croyants (« *Le sang des témoins est une semence de chrétiens* »). Dès qu'une personne tend à devenir personnalité, le travail de mythification commence.

On aurait donc bien tort de penser que le phénomène est propre aux civilisations archaïques. Le patriote à l'ancienne ne se lasse pas des récits, plus ou moins crédibles, autour d'Alexandre Nevski ou de Jeanne d'Arc, mais le radical à la moderne non plus, dès lors qu'il s'agira pour lui de faire d'Edward Snowden le Robin des Bois du XXIe siècle. Le lanceur de javeline aura été remplacé par le lanceur d'alerte, mais le processus d'idéalisation restera le même. Si les valeurs promues peuvent différer, les structures mythologiques présentent bien des traits analogues, perceptibles dans la récurrence ou la ressemblance des figures et des situations. Le vampire et le Père Noël sont des modalités contemporaines des grandes figures antithétiques, et l'on n'a aucune peine à rapprocher les super-héros des comics des super-héros des romans de chevalerie qui montaient à la tête de Don Quichotte.

SON IMPORTANCE NE TIENT PAS À CE QU'ON NOUS RACONTE MAIS À CE QU'ON VEUT NOUS DIRE

Que nous vivions aujourd'hui, au cœur du XXIe siècle, dans l'univers le plus individualiste qu'on ait jamais connu, ne signifie pas que nous soyons des agents autonomes à l'égard de cette grande narration collective, d'autant plus que jamais les instruments mythiques n'ont été à la fois aussi massifs et aussi sophistiqués. Au même titre que leurs prédécesseurs – souvent anonymes – des temps antiques, les savants et les artistes se révèlent être de grands propagateurs et pourvoyeurs de mythes. Les Nibelungen doivent beaucoup à Richard Wagner, on le sait, mais George Lucas a toujours reconnu sa dette à l'égard du livre de Joseph Campbell sur *Le Héros aux mille et un visages*, qui avance la thèse du « monomythe » suivant laquelle, ramenées à leurs ressorts, toutes les aventures mythologiques se ressembleraient. « *Nous serons sérieux comme le plaisir* », a écrit un jour un écrivain qui savait ce qu'il disait: devant le mythe, prenons le temps d'être sérieux. ■

AUDREY SOVIGNET



Abonnez-vous à LIRE magazine

EN CADEAU
SANS SOLEIL, DISCO INFERNO

Le nouveau roman de
JEAN CHRISTOPHE GRANGÉ

1 AN 49€ SEULEMENT

Scannez ce QR code pour profiter de cette offre exceptionnelle

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE (10 numéros)
+ *SANS SOLEIL, DISCO INFERNO* pour 49€
seulement au lieu de ~~100,90 €~~

Nom : .....
Prénom : .....
Adresse : .....
Code postal : |_|_|_|_|_|
Ville : .....
E-mail : .....
Téléphone : .....

Ci-joint mon règlement par :

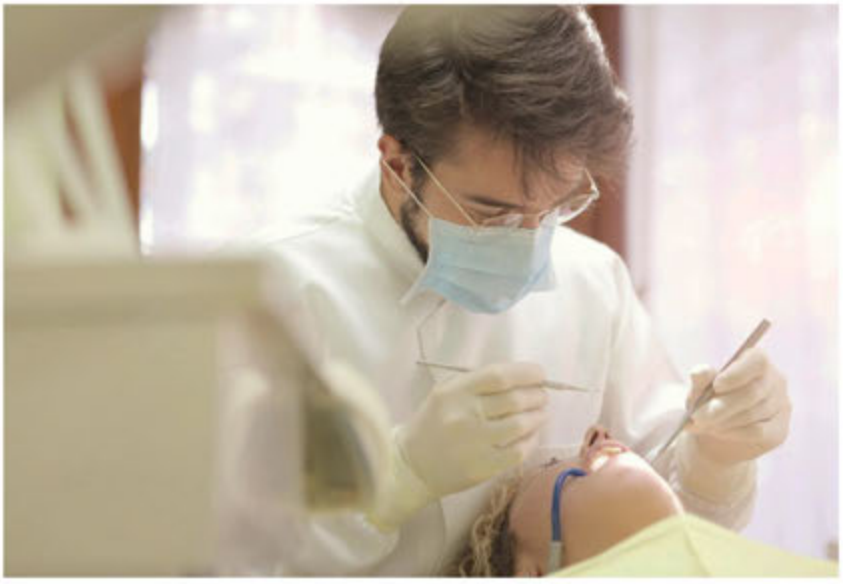
☐ Chèque à l'ordre de EMC2
☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur https://abonnements.lire.fr/

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/03/25 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE-MAGAZINE 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux.

OMLM537BIS

LIRE MAGAZINE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 499 400 € - 15, RUE DE LA FONTAINE AU ROI, 75011 PARIS

Plus de peur que de… mots !



Les hypocondriaques vous le confirmeront : rien de tel que de feuilleter un dictionnaire médical (ou de naviguer sur les équivalents que propose la Toile) pour frémir d'importance. Le choc des photos certes (ah ! ce cabinet des horreurs dermatologiques !), mais aussi le poids des mots : qui pourrait ici sérieusement contester que la « tachycardie paroxystique » impressionne autrement que les palpitations ?

C'est à se demander quelquefois si le corps médical ne prend pas un malin plaisir à nous torturer avec le mot avant de le faire avec la chose. Je suis de ceux qui n'ont jamais compris pourquoi à la – sinon empathique, du moins présentable – « salle d'opération » d'antan s'est substitué depuis longtemps ce « bloc opératoire », dont le nom claque aux oreilles pour évoquer les pires images d'un univers concentrationnaire.

Fort heureusement, les règles les plus impitoyables connaissent elles-mêmes leurs exceptions. Il est en effet de rares domaines où le jargon médical apparaît plus clément que la parlure vulgaire. Témoin cette « avulsion », largement inconnue du grand public, mais qui gagnerait à faire des adeptes parmi ceux qui, à l'instar de l'auteur de ces lignes, appréhendent de s'abandonner aux mains traîtresses du chirurgien-dentiste.

Le commun s'est longtemps contenté du verbe *arracher*. L'atteste la vitalité de la locution « mentir comme un arracheur de dents ». Elle devrait l'existence au fait que, jadis et en la matière, nombreuse était l'offre sur la place publique : les charlatans ne manquaient pas pour proposer leurs services, qu'ils prétendaient évidemment doux et attentionnés, pour ne pas dire sans douleur. On aura deviné, eu égard à la technique balbutiante (pour ne pas dire primitive) de l'époque, que ce genre de promesse n'engageait que celui qui avait envie d'y croire, et que l'action était rarement la sœur du rêve.

Est-il besoin de préciser que le mot *arrachage*, pour adapté qu'il fût à la situation, n'avait rien qui pût rassurer : le *r* doublé comme le *ch* qui suivait avaient tout de la bande-annonce avant le film ! Une onomatopée à lui tout seul. On se soucia bien de lui trouver un substitut dans l'*extraction*, mais force est de reconnaître que ce fut là tomber de Charybde en Scylla : le *ex* inaugural soulignait assez jusqu'où il faudrait descendre afin d'assurer la prise, le *traction* qui suit, fort de ses groupes consonantiques *tr* et *ct*, que la dent ne se rendrait pas sans combattre.

On se demande bien pourquoi l'*avulsion*, vieille de plus de six siècles pourtant, n'a pas fait recette. Un *a* privatif infiniment plus discret que le *ex* de tout à l'heure, avant une opération facilitée par la liquide *l* et la sifflante *s* : si la phonétique avait des propriétés anesthésiantes, elle ne se servirait pas d'autres instruments.

Reste à vérifier tout ça sur le terrain. Je vous en reparle le mois prochain. Enfin, j'espère ! ■

Bruno Dewaele

À LIRE À L'EST, DU NOUVEAU…

Lentement, mais sûrement, les éditions Le Robert tissent leur toile sur l'Hexagone. Après Marseille, la Bretagne et les Hauts-de-France, voici que l'Alsace se met à nous parler « comme le bec lui a poussé », autrement dit avec ses mots, et le moins que l'on puisse dire, c'est que ça ne s'invente pas ! Auriez-vous deviné qu'à l'ombre des cigognes on « attrape un plat » quand on crève un pneu, qu'on « a du gaz » dès qu'on a un verre dans le nez, ou encore que « ça tire » en cas de courant d'air ? On croise les doigts – pardon, on « serre les pouces » –, mais ce n'est pas sûr ! Comme il n'est pas sûr que vous auriez identifié, sous ce « prendre libre », notre habituel « poser congé »… Dans ces pages où l'olfactif le dispute presque au visuel (que d'appétissante gastronomie !), on apprend même que le savoureux « Une fois ! » n'est pas une spécialité belge… Franchement, dussiez-vous faire partie de ces *Hàsebeck* qui ne parlent pas l'alsacien, vous auriez tort de ne pas vous offrir cette escapade dans l'Est profond : il faudrait être *Hàns ìm Schnòckeloch* (l'éternel insatisfait du cru) pour ne pas aimer !

B.D.

EN ALSACE, ÇA SE DIT COMME ÇA !
PASCALE ERHART
144 P., LE ROBERT, 12,90 €

ANDREA PIACQUADIO/PEXELS

FAUT-IL DIRE

Rouvert ou réouvert ?

Cérémonie de réouverture de Notre-Dame de Paris, le 7 décembre 2024.

De l'avis de tous ou presque, et météo mise à part (on se serait cru sous Hollande !), la grand-messe médiatique de Notre-Dame de Paris aura constitué une parenthèse aussi enchantée que les Jeux olympiques. Seuls quelques puristes auront grincé des dents en s'entendant expliquer par les commentateurs de l'événement que la « cathédrale réouverte » paraissait plus belle que jamais. L'expression de la réitération, en français, n'a en effet pas grand-chose à envier au byzantinisme de certains accords du participe passé, l'arbitraire le plus débridé présidant ordinairement au choix du préfixe : la tradition veut ainsi que le nom use de ré- (*réouverture*), quand le verbe, lui, se contente du r- (*rouvrir* et, par voie de conséquence, *rouvert*). C'est toujours la position de l'Académie française dans la toute dernière édition de son *Dictionnaire*, comme d'ailleurs celle de Robert. Larousse, en revanche, semble bien parti pour céder aux sirènes de la nouveauté, puisque, pour le verbe, il propose les deux versions, *rouvrir* et *réouvrir*. Quitte à rétropédaler un tantinet en ligne, en rappelant que la première est à préférer à l'écrit et dans le langage soigné. Bref, la tolérance est en marche sur un air de tango (deux pas en avant, un pas en arrière). La seule forme qui n'ait pas grand-chose à espérer du flottement actuel, c'est *rouverture*. Celle-là a toujours un bel avenir de barbarisme devant elle ! ■

B.D

LE VOCABLE DU MOIS

Dissoudre

Le chef de l'État a laissé entendre, en décembre dernier, qu'il ne dissoudrait plus avant la fin de son mandat. Serait-ce que son ancienne prof de français l'a convaincu que l'opération était tout aussi risquée que la conjugaison dudit verbe ? Sacs de nœuds, en effet, que ces trois verbes en -soudre que sont *dissoudre*, *absoudre*, et *résoudre* ! D'abord, leur radical est à géométrie très variable : *dissolvions* mais *dissoudrons* ; *absolvant*, mais *absolusse* ; *résolve*, mais *résoudrais*. Ensuite, et au contraire des autres verbes en -oudre, les intéressés perdent leur -d- aux deux premières personnes du singulier (je *couds*, mais je *dissous* ; tu *découds*, mais tu *absous*) et le troquent contre un -t- à la troisième (il *moud*, mais il *résout*). Au participe passé, enfin, deux d'entre eux, dont le *dissoudre* qui nous occupe, présentent

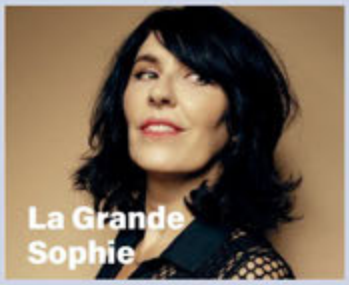
Dissolution de l'Assemblée nationale, le 9 juin 2024.

deux formes bien distinctes, qui sont loin d'être interchangeables : pas question de confondre une assemblée *dissoute* et les mœurs, passablement *dissolues*, qui, quelquefois, la secouent. Quant à l'orthographe, elle ne brillait pas par sa logique avant que les Rectifications de 1990 ne vinssent s'en mêler : au féminin *dissoute* ne correspondait-il pas le masculin *dissous* ? Allez vous étonner, après ça, que Macron comme Chirac avant lui s'y soient brûlé les doigts ? ■

B.D.

CHRISTOPHE PETIT TESSON/POOL/AFP - LCP - MARIE ROUGE/PHÉBUS

LE MOT PRÉFÉRÉ DE



« Bonté »

« Les mots n'échappent pas à l'air du temps. Je relève ceux que j'entends à la radio. En ce moment, on emploie "puissance", qui m'évoque le pouvoir. On fait aussi rebondir "typiquement" à tout bout de champ sur le bout de nos langues. Choisir un mot qu'on aime, c'est le choyer et désirer qu'un jour il soit à son tour en haut de l'affiche. On veut le partager, le diffuser. J'ai hésité entre "délicatesse", "tendrement" – désuet mais douillet – et la "bonté". J'ai gardé la "bonté", car il rassemble les deux précédents. Je ne l'entends pas souvent, je crois même que je ne l'entends jamais. Il est très proche phonétiquement de la beauté. La bonté est belle, on a envie de lui mettre une majuscule, son sens est noble : une gentillesse sincère et désintéressée. C'est un mot féminin réconfortant. Naît-on avec la bonté ? Je l'espère. Que fera la vie de cette valeur primaire ? Ce mot ne s'harmonise pas vraiment avec l'époque alors qu'il vaporise une immense douceur, il met l'accent sur le soin. Et si on prenait soin les uns des autres ? Trop souvent, on tente de lui attribuer une naïveté stupide – "Trop bon, trop con." Je veux lire la bonté dans les yeux des hommes et des femmes comme dans ceux des enfants, simplement parce que c'est pur et touchant. Dans les contes de fées, la bonté du personnage est mise à l'épreuve mais sait triompher. Je me souviens de l'expression qu'employait ma grand-mère : "bonté divine !" Une exclamation qui marquait l'étonnement. Bonté divine ! Qu'avons-nous fait de la Bonté ! »

Propos recueillis par Léonard Desbrières

Vient de paraître *Tous les jours, Suzanne* (Phébus).

Une bonne correction

À la suite du dossier spécial consacré à Antoine de Saint-Exupéry, dans notre numéro de décembre-janvier, cet extrait de *Vol de nuit*. Las ! neuf erreurs s'y sont indûment glissées depuis lors. À vous de les repérer…

« Fabien respira fortement. Si le radio remontait l'antenne par peur de l'orage, Fabien lui casserait la figure à l'arrivée. Il fallait, à tous prix, entrer en contact avec Buenos-Aires, comme si, à plus de quinze cent kilomètres, on pouvait leur lancer une corde dans cette abîme. À défaut d'une tremblante lumière, d'une lampe d'auberge presqu'inutile, mais qui eut prouvé la Terre comme un phare, il lui fallait au moins une voix, une seule, venue d'un monde qui déjà n'existait plus. Le pilote éleva et balança le point dans sa lumière rouge, pour faire comprendre à l'autre, en arrière, cette tragique vérité, mais l'autre, penché sur l'espace dévasté, aux villes ensevellies, aux lumières mortes, ne la connut pas. »

Vous avez dit pur ?

Février nous est traditionnellement présenté comme le « mois des purifications ». Saurez-vous déjà purifier la liste suivante de ses fautes d'orthographe et en extraire le seul mot vierge de reproches ?

A. algorythme ; B. crémaillière ; C. dessication ; D. équarisseur ; E. hypothénuse ; F. lymphocite ; G. martyrologue ; H. ornithorynque ; I. résorbtion ; J. transexualité.

Le mot mystère

Quand, ornée d'une majuscule, il m'arrive de gouverner la France, je sers surtout à mesurer le chemin parcouru. Mais gare à quiconque me laisse derrière lui ! Qui suis-je ?

Esque ça ira ?

À partir de leur définition, retrouverez-vous ces sept mots usuels qui, Venise oblige, riment avec carnavalesque ?

A. invraisemblable et incohérent ;
B. moralement généreux ;
C. plantureux ;
D. théorique ;
E. plein de péripéties ;
F. colossal ;
G. absurde et caricatural.

• LE COUP DU LATIN par Ève Guerra

Un poème est comme un tableau

***« Ut pictura poesis* […] *haec placuit semel, haec deciens repetita placebit* » (v. 361-365).**

Dans son *Art poétique*, resté dans la mémoire commune pour un seul vers, Horace offre une comparaison surprenante : *un poème est comme un tableau*. Selon lui, la poésie est comparable à la peinture parce que leurs techniques sont analogues. Comme certains tableaux, certains poèmes sont plus saisissants dans leur détail, et d'autres poèmes dans leur ensemble. Quelques vers plus loin, Horace soutient que les premiers tableaux, ceux du détail, attirent le regard une fois, par intérêt, ou par curiosité sans doute, mais une fois seulement ; quand les autres, ceux de l'ensemble, plaisent toujours. Horace nous le dit très clairement : les grands poètes ont la faculté extraordinaire de faire du détail le pilier d'une architecture d'ensemble, elle-même soutenue par une vision, si bien que, d'où qu'il soit observé, le tableau comme le poème renouvellent sans cesse notre regard, agissant en lui-même comme sur nous, une œuvre spectacle, tenue par cette mécanique imperceptible et orfèvre. Et chaque élément y est comme accessoire mais nécessaire, chaque élément participe de cette progression, où l'œuvre, aussi démiurge que son créateur, demeurerait en perpétuel mouvement : un poème si beau qu'il y existerait un sens pour chaque lecteur. Mieux : un poème si beau qu'il offrirait à chaque lecture un nouveau sens. ■

Reproduction d'un portrait imaginaire d'Horace par Anton von Werner.

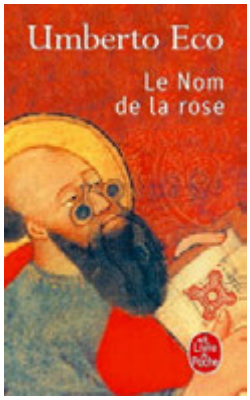
BIBLIOTHEK DES ALLGEMEINEN UND PRAKTISCHEN WISSENS.

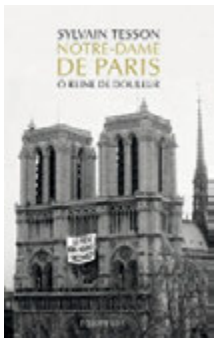
ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres »

« Ces montagnes sont aussi effrayantes que belles, maître. »

Le Nom de la rose
Le roman désolé

Umberto Eco, *Le Nom de la rose.* Nouvelle édition avec les dessins et notes préparatoires de l'auteur, Grasset, 2022





La foi en Notre-Dame
On a refait le monde

Sylvain Tesson, *Notre-Dame de Paris. Ô reine de douleur*, Équateurs, 2024

De ciel et de cendres
D'encre et de délices

Henri Gougaud, Albin Michel, 2025

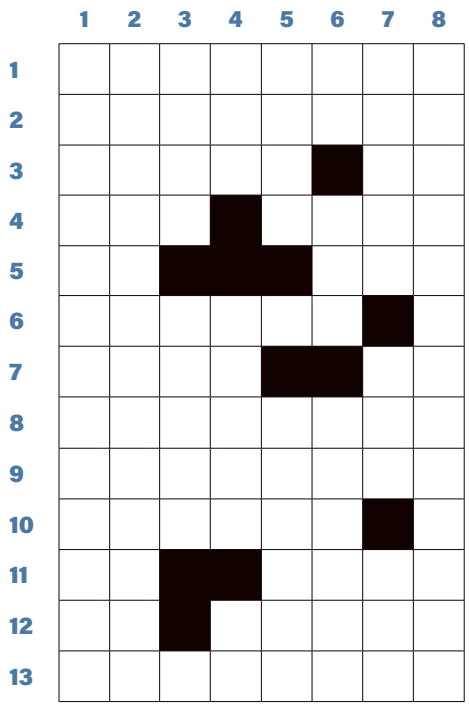
« La vertu a ses tentations comme le reste, bien plus dangereuses parce que nous ne nous en méfions pas. » (Marguerite Yourcenar)

La Vertu dangereuse
Âge d'un vaste leurre

Julia de Funès, L'Observatoire, 2024

La Belle Hortense
L'herbe et le salon

Jacques Roubaud, Points, 1996



• LES MOTS CROISÉS de Jean-Pierre Colignon

Horizontalement

1. Se montre toujours rapace. **2.** Préposée aux plis. **3.** Loua. Phonétiquement : labourer en surface. **4.** En un certain sens, Rimbaud y a vu un dormeur. La renommée passe par elle. **5.** Quartiers de Québec. De droite à gauche, un Amérindien. **6.** Des mercenaires fort cavaliers. **7.** Auteur franco-chilien de bandes des cinés. Conjonction. **8.** Serrement d'amour. **9.** Exclamation de gourmand, voire d'affamé. **10.** Colonie d'ouvrières. **11.** Aux confins du néant. Organisation politico-militaire… désorganisée. **12.** Personnel. Tel un papier à motif(s). **13.** Propos de reptile inspiré par Racine ou Disney.

Verticalement

1. Ils frôlent l'attouchement. **2.** Se font souvent larguer. **3.** De bas en haut, populaire lieu d'aisance. Déchiffreras. **4.** Une réduction qui permet de souffler. Actrice française dont le nom comporte les première et dernière lettres de l'alphabet. Permet de rattraper un oubli. **5.** N'est pas emballé. Singes. **6.** Romains. Article. Donc Gardois. **7.** Est réputé pour rester. Retrancha. Piges. **8.** Permettent des récupérations.

Syllepse

La syllepse, du grec *sullêpsis* (« action de prendre ensemble ») est une figure qui consiste à conférer, en un seul emploi, son sens propre et son sens figuré à un mot. Lorsque Pyrrhus supplie Andromaque et se déclare : *« Vaincu, chargé de fers, de regrets consumé/Brûlé de plus de feux que je n'en allumai »* (*Andromaque*), il fait certes allusion à l'incendie de Troie par les Grecs, mais aussi (mais surtout…) au feu de la passion qui le ronge pour sa prisonnière. Ce qui caractérise la syllepse est ici sa richesse poétique, magnifiquement exploitée par la tragédie classique. Dans un registre plus léger, la figure ouvre également la porte aux jeux polysémiques : l'un de nos experts préférés, Queneau, le démontre avec subtilité dans le poème *La Chair chaude des mots*, où il compare ces derniers à des animaux. *« Prends ces mots dans tes mains et sens leurs pieds agiles »* : le substantif « pieds » renvoie à l'extrémité corporelle (amorce de la métaphore qui structure le poème), mais aussi à la mesure antique utilisée pour la scansion des vers. Enfin, quand elle se fait calembour, la syllepse devient une arme comique imparable. C'est ainsi que, dans *Le Mariage forcé* de Molière, Pancrace, pédant philosophe qui demande à Sganarelle de quelle langue il veut se servir avec lui – puisque l'une de ses savantes oreilles est réservée au français – se voit répondre par un interlocuteur exaspéré : *« Parbleu ! de la langue que j'ai dans la bouche. Je crois que je n'irai pas emprunter celle de mon voisin. »*

Illustration du *Mariage forcé*, comédie-ballet en prose de Molière.

• QUESTION D'ÉCRITURE par Frédérique Anne

Une VRAIE bonne résolution de début d'année ? Écrire !

Alors, en parallèle de ce régime moins sucré, de ces séances de gym, de cette restriction drastique de vos heures sur les réseaux sociaux, si vous tentiez de prendre une « vraie » bonne résolution ? Cette chronique est là pour vous y aider.

Écrire. Écrire régulièrement. Dresser la liste des personnages dont vous avez envie de raconter l'histoire. Noter les moments forts que vous souhaitez raconter. Dessiner la carte mentale de l'univers dans lequel se passera votre roman. Imaginer la fin. Sans vous relire. Avancer. En 2025, écrivez. N'importe où, du cahier à l'ordinateur, des notes du smartphone (qui ne vous sert plus pour les réseaux sociaux !) à des Post-it sur le bord de votre écran. Dans le désordre, peu importe. Plus tard viendra le temps de la relecture. Retenez ce conseil de Ray Bradbury : *« Nous autres écrivains, que pouvons-nous apprendre des lézards, retenir des oiseaux ? Ceci : la vérité est dans la vitesse. Moins vous réfléchissez, plus vite vous écrivez, et plus vous êtes honnête. »*

Prenez un engagement. Pas n'importe lequel, un engagement avec moi et avec votre magazine : dans quinze jours, dans trois mois, dans six mois, donnez-nous des nouvelles de l'avancement de votre texte ! Partagez avec nous le plaisir de vous dire que cette fois-ci, ça y est, vous avez démarré ! Bonne année ! ■

→ **Vous vous posez des « Questions d'écriture » ?** N'hésitez pas à les envoyer à *ateliers@lire.fr*. Nous les transmettrons à Frédérique Anne qui vous répondra dans une prochaine chronique.

SOLUTIONS

Une bonne correction

à tout prix – **Buenos Aires** (sans trait d'union) – quinze **cents** kilomètres (*cent* prend la marque du pluriel quand, multiplié, il n'est pas suivi d'un autre adjectif numéral) – **cet** abîme (ce nom est masculin, au contraire de *cime*) – **presque inutile** (le *e* final de *presque* ne s'élide que pour le mot *presqu'île*) – qui **eût** prouvé (on a ici affaire à un conditionnel passé deuxième forme, que l'on pourrait remplacer par *aurait prouvé*) – la **terre** (il s'agit moins ici de la planète que du plancher des vaches, d'où la minuscule) – balança le **poing** – **ensevelies**.

Vous avez dit pur ?

La seule graphie correcte était **H**. Les autres mots devaient s'écrire *algorithme, crénaillère, dessiccation, équarrisseur, hypoténuse, lymphocyte, martyrologe, résorption* et *transsexualité*.

Le mot mystère

Je suis la **borne**. N'est-il pas déconseillé de nous… dépasser, mes semblables et moi-même ?

Esque ça ira ?

Vous aurez sans doute reconnu *abracadabrantesque, chevaleresque, gargantuesque, livresque, rocambolesque, titanesque* et *ubuesque*.

Mots croisés

	1	2	3	4	5	6	7	8
1	E	P	E	R	V	I	E	R
2	F	A	C	T	R	I	C	E
3	F	R	E	T	A	■	R	C
4	L	A	V	■	C	L	I	O
5	E	C	■	■	■	E	T	U
6	U	H	L	A	N	S	■	V
7	R	U	I	Z	■	■	O	R
8	E	T	R	E	I	N	T	E
9	M	I	A	M	M	I	A	M
10	E	S	S	A	I	M	■	E
11	N	T	■	T	O	A	N	
12	T	E	■	P	E	I	N	T
13	S	S	S	S	S	S	S	S

RIJKSMUSEUM

Vous avez dit « békés »?

Ciblés par les récentes mobilisations contre la vie chère à la Martinique, les békés sont au cœur de deux romans publiés chez Caraïbéditions.

Aux Antilles, trois familles possèdent les grands groupes de distribution: François Huygues Despointes (groupe Safo), Patrick Fabre (Créo) et la famille Hayot (GBH). Impossible de faire ses courses sans passer par eux. Un problème, quand on sait que les prix de l'alimentation sont 40 % plus élevés à la Martinique qu'en France hexagonale. C'est la vie chère, pourquoi? À cause de cette situation de quasi-monopole, mais aussi parce que le produit acheté en magasin est passé par de nombreux intermédiaires. Si l'on ajoute que les fameux grands groupes de distribution se rémunèrent sur chaque intermédiaire, on comprend que la situation n'est pas près de bouger.

Si l'on s'est habitué à voir les békés pointés du doigt, on a rarement idée de la réalité qu'elle recouvre. D'abord, le dictionnaire nous apprend que le mot « béké » prendrait racine dans les langues africaines parlées par les premiers esclaves aux Antilles. Deux origines lui sont attribuées: dans la langue igbo (sud du Nigeria), *béké* signifierait « un Blanc »; dans la langue ashanti (Ghana) le mot « m'béké » désigne un « homme détenant le pouvoir ». Les békés sont arrivés au XVII[e] siècle, en même temps que les esclaves déportés d'Afrique. Pour l'essentiel, ils sont des cadets de la noblesse ou de la bourgeoisie désargentée, ou des aventuriers. Ils obtiennent la concession de terres et se lancent dans la culture de la canne à sucre. Aujourd'hui, ils ne comptent que pour 1 % de la population martiniquaise, mais détiennent 50 % des terres et 90 % de l'agroalimentaire. Si certaines familles descendent en ligne indirecte du roi de France, beaucoup sont d'origine modeste ou inconnue.

BOURGEOISIE « DE COULEUR »

Marie-Reine de Jaham compte parmi les personnalités békés. Romancière, née en 1940 dans une famille établie sur l'île depuis Richelieu, et possédant des liens de cousinage avec Joséphine de Beauharnais, Marie-Reine de Jaham a quitté l'île à 17 ans pour vivre aux États-Unis puis à Paris. En 1989, elle connaît la célébrité avec *La Grande Béké*, un best-seller qui

FONDAS KRÉYÒL

SI CERTAINES FAMILLES DESCENDENT DU ROI DE FRANCE, BEAUCOUP SONT D'ORIGINE MODESTE OU INCONNUE

fait d'elle l'unique écrivaine béké. Suivront neuf autres romans, décrivant le mode de vie des békés et la vie d'une famille sur plusieurs générations. En ce début d'année, Caraïbéditions publie *L'Héritière de la grande béké*, l'histoire de l'arrière-petite-fille de Fleur de la Joucquerie. Puisant dans les récits des anciens et dans son vécu aujourd'hui à la Martinique, la narratrice saisit les bouleversements de l'île. En découle un roman historique populaire doublé d'une saga familiale, qui nous entraîne des pénuries et de la dissidence sous l'Occupation au scandale du chlordécone dans les années 2000 – ce pesticide cancérogène utilisé dans les bananeraies et responsable d'une crise sanitaire. Dans une langue mâtinée de créole, son roman traverse les espaces et les milieux sociaux – privilégiés, ouvriers, agricoles, bourgeoisie « de couleur » – dressant un portrait rare et fidèle du département d'outre-mer.

En creux chez Marie-Reine de Jaham, la critique des békés s'avère plus directe, quoique teintée car fataliste, que dans le roman de Salvat Etchart, *Le monde tel qu'il est*. Publié en 1967 au Mercure de France, c'est la troisième fiction de l'écrivain né à Bordeaux et installé à la Martinique. Foisonnant, puissant, dans la forme comme dans le fond, autant chez Faulkner que chez Aimé Césaire ou Claude Simon, *Le monde tel qu'il est* reparaît en poche chez Caraïbéditions. L'occasion de redécouvrir un prix Renaudot oublié, et le destin tragique de son auteur. Ne supportant plus le néocolonialisme en Martinique, Salvat Etchart s'est exilé au Québec pour enseigner la littérature, avant de se suicider d'une balle dans le cœur en 1985. ■

Gladys Marivat

Les Ateliers LiRE magazine

NOS RENDEZ-VOUS DE JANVIER ET FÉVRIER

Prenez la plume à la rentrée !
Notre programme d'ateliers d'écriture est pensé pour vous accompagner à chaque étape de votre projet. Les sessions thématiques se déroulent à distance, par visioconférences et échanges d'e-mails, ou en présentiel dans les locaux de notre rédaction.

→ **« Revenir chez soi » grâce à l'écriture**
avec Frédérique Anne
Lundi 20 janvier à 18 heures

→ **Écrire le conte**
avec Sonia Pavlik
Lundi 20 janvier à 18 heures

→ **Tout savoir avant d'envoyer son manuscrit à un éditeur**
avec Baptiste Liger
Vendredi 24 janvier à 18 heures

→ **Lancez-vous dans l'écriture d'un roman**
avec Frédérique Anne
Samedi 25 janvier à 10 heures

→ **Comment débloquer son écriture ?**
avec Clara le Corre
Dimanche 26 janvier à 17 heures

→ **Astuces de grands écrivains pour ficeler son récit**
avec Lola Sorrenti
Jeudi 30 janvier à 18 heures

→ **Écrire sur soi : comment mener à bien son autobiographie ?**
avec Frédérique Anne
Mardi 4 février à 18 heures

Écrire ses souvenirs
avec Lola Sorrenti
Mardi 11 février à 18 heures

→ **Écrire une nouvelle**
avec Lola Sorrenti
Mardi 25 février à 18 heures, en présentiel, à la rédaction de *Lire Magazine*.

Informations et réservations :
lire.fr/collections/ateliers-ecritures/

« Un lieu où l'on s'exerce à choisir »

Dans *Vers l'écriture*, Jeanne Benameur propose un apprentissage singulier et sensoriel, nourri de son expérience des ateliers d'écriture, structuré en quatre étapes. Entretien.

Pourquoi prenez-vous *« autant de soin à élargir l'éventail contenu dans une proposition d'écriture »* ?
Jeanne Benameur. Pour que chacun puisse se situer là où il le désire. Parce que finalement, quand on donne une proposition d'écriture, on est mené par notre imaginaire, par notre histoire, par nos souvenirs littéraires. Et selon l'ouverture de l'éventail, on va se situer dans un coin de la proposition, ou dans un autre, ou encore la transgresser. On va s'installer là où l'on va se sentir le plus libre. Ce qui m'intéresse, c'est que chacun puisse choisir. C'est quelque chose qui revient souvent dans ce récit de transmission : écrire, c'est choisir, et choisir, c'est renoncer, chose difficile. L'atelier d'écriture est un lieu où l'on s'exerce à choisir.

Vous écrivez que l'écriture est une voie *« ouverte à tous »*. Parlez-vous de l'acte d'écrire ou de la possibilité d'être lu ?
J.B. Ça, c'est chacun qui va le décider. L'atelier donne l'infrastructure. Il doit servir à installer l'écriture dans la vie de quelqu'un. Car, pour moi, écrire, c'est vraiment se recentrer, c'est être davantage présent à sa propre existence.

En quoi le geste de scripteur est-il important dans le processus créatif ?
J.B. Quand on écrit, on a non seulement la main, mais aussi le bras et tout le corps qui est en jeu. Le temps de tracer une lettre est très important car dans ce temps-là, mine de rien, il se passe plein de choses. J'aime cette lenteur. Il y a aussi le fait de voir ses ratures, d'avoir un vrai chantier sous les yeux. C'est important, et ça donne de la matérialité à ce qu'on écrit. Fin janvier, j'ai eu une mauvaise fracture du poignet, ce qui a été terrible car je ne pouvais plus tracer les lettres, et je me suis rendu compte à quel point c'est important.

Que dit votre nouveau roman, *Vivre tout bas*, de l'acte d'écrire ?
J.B. L'héroïne qui, on le devine, est Marie, est une femme de passage. On sait peu de choses sur ce qu'elle a vécu après la mort du Christ. Elle devient une sorte d'écrivain, une passeuse de signes. Elle est traversée par les images de notre monde, et elle a décidé d'écrire la vie ordinaire de chacun. Et selon moi, écrire, c'est essentiellement passer, croiser les autres êtres humains, et exprimer ce qu'ils ne peuvent verbaliser : c'est-à-dire ce qu'on voit, ce qu'on sent du monde. Pour moi, ça, c'est l'être au monde de l'écriture dans lequel je vis depuis que je suis petite. ■

Propos recueillis par Simon Bentolila

VERS L'ÉCRITURE
JEANNE BENAMEUR
176 P., ACTES SUD, 19 €.
À NOTER AUSSI LA PARUTION DE SON ROMAN *VIVRE TOUT BAS* (ACTES SUD).

GUILLAUME BOURAIN/ACTES SUD

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

Le roman sans intrigue

Maupassant doit être placé aux côtés des météores, tels Mozart ou Schubert, car il appartient au cercle des artistes qui ont produit une œuvre riche et abondante en une période remarquablement courte. Durant les onze années où il réalisa sa vocation – entre une jeunesse sensuelle et sa tentative de suicide –, il composa six romans et trois cents nouvelles. S'il trouva le temps de rédiger ses fictions, il n'eut malheureusement pas celui d'écrire sur l'écriture. La préface de son quatrième roman, *Pierre et Jean*, chef-d'œuvre parmi les chefs-d'œuvre, constitue l'exception. Elle mérite qu'on s'y attarde tant elle éclaire l'art de la narration.

Maupassant revendique le « *roman sans intrigue* ». Qu'entend-il par là ? D'une part, il marque sa rupture avec le théâtre, un genre où ses tentatives s'avérèrent peu fructueuses. Surtout, il propose une autre manière d'explorer l'humanité.

Dans toute histoire, une fois la situation posée, un élément perturbateur intervient pour la mettre en mouvement : c'est alors que débute le développement. Or, il existe deux types de développement : celui par les péripéties et celui par le déroulement. Le développement par péripéties est bien connu : il repose sur une succession d'actions qui surviennent, des événements qui précisent, déroutent ou contrarient le point de départ. Le suspense naît des rebondissements qui, de choc en choc, mènent à une résolution. Le développement par déroulement paraît moins familier. Il n'ajoute pas d'action à l'action, mais tire les fils. Voilà le « roman sans intrigue » de Maupassant.

Prenons l'exemple de *Pierre et Jean*.

Tout commence par une situation : une famille bourgeoise du Havre, composée de M. Roland, un ancien bijoutier passionné de pêche, de son épouse, Mme Roland, et de leurs deux fils, Pierre et Jean. Pierre, l'aîné, est médecin, tandis que Jean, le cadet, est avocat. Puis surgit l'élément perturbateur : un notaire informe la famille qu'un ami proche, Léon Maréchal, célibataire, vient de décéder et qu'il lègue toute sa fortune à Jean, le cadet.

À partir de là, le déroulement démarre : Maupassant fouille les réactions des membres de la famille face à cet héritage inattendu et analyse le déséquilibre qu'il provoque. Pierre, l'aîné, jaloux, ne comprend pas pourquoi Jean lui a été préféré. Peu à peu, il soupçonne une vérité plus sombre : et si Jean était le fils biologique de Léon Maréchal ? Il observe alors attentivement les comportements de sa mère, de son père et de son frère. Il découvre ainsi la duplicité de Mme Roland, dissimulée sous des dehors respectables, la naïveté de M. Roland, incapable de saisir la situation, et la passivité hédoniste de Jean, qui profite de cet argent sans poser de questions gênantes. Finalement, Pierre se sent étranger à cette famille qu'il perçoit comme hypocrite, bête ou lâche : le légitime est devenu illégitime ! Désillusionné et amer, il choisit de s'exiler et s'engage à bord d'un navire.

PAR FIDÉLITÉ À L'EXISTENCE, MAUPASSANT SE MONTRE INFIDÈLE À LA TRADITION LITTÉRAIRE QUI LE PRÉCÈDE

Dans *Pierre et Jean*, loin des péripéties haletantes, on suit une enquête passionnante sur l'évolution présente et passée des personnages. Chez Maupassant, ce n'est pas la complexité de l'intrigue ou des rebondissements qui fascine – il n'y en a pas ! – mais la richesse et la profondeur de la réalité. Se voulant « réaliste », il reflète la vie. Et la vie n'offre pas une intrigue linéaire ; en revanche, elle recèle de multiples couches d'illusions et de désillusions. Par fidélité à l'existence, Maupassant se montre infidèle à la tradition littéraire qui le précède – Flaubert, son maître, mis à part.

Mon conseil : relisez Maupassant afin de mesurer ce que les intrigues et les péripéties contiennent parfois de mécanique et de conventionnel. À l'opposé, dérouler, simplement dérouler les enjeux d'une situation troublée par un élément perturbateur peut transcrire la saveur brute et diverse du monde. ■

AUDREY SOVIGNET

LE COIN DES INDÉPENDANTS

Chaque mois, *Lire Magazine* met en lumière quelques ouvrages signés par des auteurs et éditeurs indépendants. Leur point commun ? Une passion pour l'écriture et l'envie de faire exister leurs ouvrages.

UN HOMME LIBRE. L'IMMÉDIAT. LA TENTATION. LE JE-NE-SAIS-QUOI. L'IMPRESCRIPTIBLE. LA MUSIQUE ET L'INEFFABLE. LA FORCE DE DIRE "NON".

VLADIMIR JANKÉLÉVITCH

FRÉMEAUX ET ASSOCIÉS

« La philosophie gêne parce qu'elle apprend à dire non "alors que tout conspire à nous faire dire oui". »
Vladimir Jankélévitch

Le XX[e] siècle a été marqué par deux guerres mondiales qui ont profondément influencé la pensée intellectuelle. Parmi les figures éminentes de cette époque, cinq noms se distinguent : Bergson, Bachelard, Camus, Sartre et Jankélévitch. Vladimir Jankélévitch, professeur à la Sorbonne, se démarque comme un théoricien de la morale et de la politique, ainsi qu'un éminent musicologue. Cet ouvrage synthétise un large éventail de sujets, depuis l'histoire des idées de Platon et Bergson jusqu'à la musique des compositeurs tels que Debussy et Chopin, mais aussi des concepts fondamentaux tels que la mort et l'existence. L'intérêt de publier une transcription de ses cours ou fragments de cours réside dans le fait qu'elle offre une introduction accessible à son œuvre philosophique.

Patrick Frémeaux

→ ISBN : 9782844689900 - 200 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

LE SYNDROME CENDRILLON

JACQUES LARIVIÈRE

L'HARMATTAN

Le syndrome Cendrillon est une forme de rejet dissimulée derrière de la bienveillance. Dans un style versifié, Jacques Larivière décortique ces schémas sociaux d'exclusion élégante, de mépris usuel et banalisé, de cadeaux empoisonnés et de censure. Au surplus, ils se sont reproduits dans le quotidien sous forme de harcèlement scolaire ou professionnel avec moult souffrances endurées. Différentes facettes de situations d'oubli, de disparition, de mise à l'écart tout en étant présentées avec tendresse et amour par les bourreaux.

→ ISBN : 2343226881 - 117 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

D'UN MONDE À L'AUTRE

CHRISTELLE LEBELLE

LIBRINOVA

Quatre personnages vivent des parcours contrastés, familiaux, culturels, religieux et politiques. À Shangaï, animée par l'idéal démocratique, Lin s'engage pour défendre les victimes de la dictature. Enlevée et torturée, elle se retrouve paraplégique. Malgré un brutal retour en France, elle, Léo et Mei relèveront tous les défis. Amour, handicap, résilience… Un récit puissant sur la solidité des liens qui unissent une famille, malgré les épreuves !

→ ISBN : 9791040564324 - 334 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

FOLLES ANNÉES, BANALITÉ DE LA HAINE

HERVÉ DEVRED

NOMBRE7 ÉDITIONS

6 février 1934, la III[e] République vacille, les ligues factieuses tentent de prendre d'assaut le Palais Bourbon. Albert, 20 ans, est le fils d'un financier sans scrupule, il est dans la rue avec les émeutiers. Louise, 19 ans, est l'une des rares jeunes femmes qui cherchent à entrer dans une école d'ingénieurs. Elle manifeste avec ses parents, le 12, contre la montée du fascisme. René se désintéresse de la politique, il veut devenir l'égal d'Arsène Lupin. Mathilde, elle, est très mystérieuse... Quatre jeunes qui veulent vivre et aimer au cours d'une période de notre histoire traversée par la haine et l'espoir suscité par le Front populaire.

→ ISBN : 979 1042705855 - 350 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

LA POULETTE ET LE BOULANGER PARIS, 1888

HERVÉ DEVRED

LE LYS BLEU

1888 : la France est secouée par la crise boulangiste. Anne-Amélie se désintéresse des troubles politiques qui déstabilisent le pays. Lorsque le cadavre de Gautier de Saint-Chauvet est découvert, elle refuse de pleurer un mari volage. Déterminée à profiter de la vie et à rattraper le temps perdu, elle est indifférente à l'enquête qui s'enlise dans un imbroglio politico-financier malgré les événements bizarres qui la touchent de près. Pendant ce temps, un tueur en série rode...

→ ISBN : 979 1042251604 - 248 PAGES

BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

LA PROFONDEUR DU LAC

PATRICK PELLETIER

LIBRINOVA

Alors qu'il tutoyait le bonheur, une malédiction semble s'abattre sur un sportif de haut niveau : la mort de plusieurs êtres chers le mène au bord de l'abîme. Un jour, sa route croise celle d'une petite fille. Petit à petit, son innocence lui redonne le goût de vivre et de se souvenir des défunts avec tendresse. Pour elle, il est prêt à tout surmonter. Un roman tout en émotions, véritable ode à la résilience face aux épreuves du destin !

→ ISBN : 9791040556374 - 150 PAGES

BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

LA TRAME PROFONDE

MARC VAN STAEN

ÉDITIONS AUX PALAIS OUTRE-PONTS

BRUXELLES

Bruxelles. Quartier des Marolles. Constant Flon se fait proprement virer du prestigieux Hôtel de Ventes Picard. Outre une généreuse prime de départ, il se voit offrir un tableau intrigant. Déboussolé, il erre dans les ruelles proches du Sablon et découvre dans une venelle discrète un bistrot au nom évocateur : La Vache Qui Meurt, un lieu hors du temps. Il y fait la connaissance de clients extraordinaires qui fonctionnent à la bière trappiste. Une curiosité : derrière le comptoir, un miroir biseauté accueille des photos de femmes ; des images abandonnées là par des amoureux déçus. Au milieu de cette clientèle de zinzins siège un érudit, un personnage flamboyant dont Constant se rapproche. Jusqu'au jour où une femme entre à « La Vache ». Elle va chambouler tout ce petit monde et l'équilibre de ce microcosme surréaliste.

Un premier roman élégant, savoureux, addictif et au final inattendu.

→ ISBN : 9789090382852 - 185 PAGES - BROCHÉ

LAISSE ENTRER LA LUNE

BETTY YORILLO

Ils ont le même rêve, se sont fait la même promesse et sont liés par un même contrat d'âmes... mais ils ne s'en souviennent pas. Pas encore. Dans ce roman vibrant et spirituel, l'auteure met en scène une thérapeute et son nouveau jeune patient et nous invite à découvrir les coulisses de la vie d'une psychologue et du processus thérapeutique, en explorant de façon sensible et originale le thème de la perte gémellaire intra-utérine et des jumeaux nés seuls, de la thérapie, du chamanisme, de la relation mère-enfant, des contrats d'âmes et de la destinée. Un voyage initiatique qui ouvre à plus grand que soi. Une invitation à explorer les mystères de l'incarnation, la puissance du souvenir, la magie de la guérison et de la libération émotionnelle.

→ ISBN : 979 1041548439 - 252 PAGES - BROCHÉ

LA PETITE MUSIQUE DANS MA TÊTE...

MARC SAUNDER

LIBRINOVA

Il y a Emma, qui vient de perdre son job, Ida, la chasseuse de têtes qui s'épanouit en chantant sur scène, et Alec, son éternel ado d'associé. Trois destins croisés qui en percutent d'autres. De l'ouest parisien aux falaises de Cornouailles, en passant par les Landes et la Côte de Granit Rose, Marc Saunder signe un roman émouvant sur la solitude, l'espoir et la force de se réinventer…en musique !

→ ISBN : 9791040561316 - 374 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

UNE QUESTION ?

contact@lire.fr

01 47 00 03 23

MARC LAVOINE

Après le succès critique et public de *L'homme qui ment*, centré sur son père, le chanteur évoque aujourd'hui la fin de vie de sa mère dans un texte poétique, entre récit et roman, intitulé *Quand arrivent les chevaux*. Il nous ouvre sa bibliothèque, se remémorant ses lectures ou ses rencontres littéraires.

VOS PREMIERS SOUVENIRS DE LECTURE?

« *Pif Gadget*, auquel mon père, communiste, nous avait abonnés, mon frère et moi. Je me souviens de Pifou, de l'avion en balsa à monter, des rubriques de Maurice Biraud. Mais mon premier souvenir d'un "vrai" livre, c'est celui de l'*Anthologie de la poésie française* de Georges Pompidou, qui était pourtant à l'opposé des idées politiques de mon père… J'ai trouvé dans ce volume tous ces grands noms – Rimbaud en tête – qui m'ont donné vers 11-12 ans, à moi qui n'étais pas très bavard, le goût des mots et de l'écriture. »

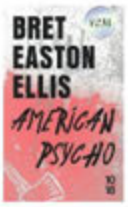
LA PIÈCE DE THÉÂTRE QUE VOUS AIMEZ LIRE?

« Beaucoup de pièces m'ont marqué pour leur texte, hors de la représentation: *La Putain respectueuse* de Jean-Paul Sartre, *Sganarelle ou le Cocu imaginaire* de Molière, *Les Noces de sang* de García Lorca, avec cette voix qui donne l'impression d'être dans un tunnel…

Mais si je devais n'en choisir qu'une, ce serait *Qui a peur de Virginia Woolf?* d'Edward Albee. Tous les mots de la violence de l'amour sont là: la détresse, l'alcool, le chagrin, la haine, la tendresse, aussi… »

LE LIVRE MÉCONNU QUE VOUS SOUHAITERIEZ FAIRE DÉCOUVRIR?

« *L'eau qui passe* de mon ami Franck Maubert, que l'on croise à plusieurs reprises dans mon dernier livre *Quand arrivent les chevaux*. Je l'ai rencontré à Nîmes, dans un salon littéraire. Plus tard, nous sommes allés au Louvre ensemble et avons discuté de certaines œuvres. Il parle formidablement bien de l'art moderne et trouve des mots saisissants sur des gens comme Francis Bacon ou Giacometti. Franck n'a pas l'air barjo, au premier abord, mais il l'est – un peu comme Gérard Garouste! Et ça, ça me plaît beaucoup. »



LES ROMANS QUI VOUS ONT DONNÉ ENVIE D'ÉCRIRE?

« Je ne suis pas d'un naturel à lire des romans d'une traite. C'est pourquoi je suis sensible à des objets atypiques, à l'image des ouvrages d'Isidore Isou. Cela dit, j'aurais pu vous parler de Pessoa, de Gary, de *L'Armée des ombres* de Kessel, de *Madame Bovary* de Flaubert. Ou bien encore d'*American Psycho* de Bret Easton Ellis, dont la structure narrative, aussi étrange que cela puisse paraître, a eu une influence sur l'écriture de *Quand arrivent les chevaux*. »

L'AUTEUR CONTEMPORAIN QUE VOUS APPRÉCIEZ PARTICULIÈREMENT?

« Amélie Nothomb, que j'ai adoré rencontrer. Elle est très lumineuse, originale, charmante, drôle, sympathique. Ses livres sont à son image, et je comprends pourquoi elle a ce succès. Ça m'impressionne toujours de voir qu'elle connaît tous ses lecteurs. On partage ça: mes admirateurs que je vois depuis quarante ans, je m'en souviens – même si, contrairement à elle, je ne me rappelle pas toujours les prénoms! »

Propos recueillis par Baptiste Liger

QUAND ARRIVENT LES CHEVAUX
MARC LAVOINE
224 P., FAYARD, 20,90 €

À écouter
L'album de reprises en version électro-symphonique *Revolver* (Universal/Barclay).

YANN ORHAN/FAYARD

LiRE magazine

La comtesse de Ségur

Une romancière complexe, originale et révolutionnaire

100 PAGES richement illustrées

Disponible chez votre marchand de journaux
Et ici aussi

ARTS ET VIE

LA JOIE

du voyage culturel, depuis 70 ans.

Arts et Vie vous invite à partager la joie du voyage culturel. Découvrez ses itinéraires thématiques, animés par des guides passionnés qui font vivre les lieux et leur histoire. Rencontrez, partagez, émerveillez-vous : chaque voyage est une promesse d'émotions inoubliables. Partez sereins avec Arts et Vie grâce à un accompagnement attentif, des prestations soignées et des programmes complets. Le tout en petits groupes pour plus de convivialité ! **Arts et vie, la culture au cœur du voyage.**

www.artsetvie.com

Brochure sur
simple demande
au 01 64 14 52 97
ou en scannant
ce QR code

70 ANS

ARTS ET VIE
VOYAGES CULTURELS